

W-FENEC

MAGAZINE



NUMÉRO SPÉCIAL 20 ANS



UNFOLD / AQME / BRNS / UNEVEN STRUCTURE / SAAD JONES / BURNING HEADS
NOSTROMO / UNSWABBED / PUNISH YOURSELF / POGO CAR CRASH CONTROL

ÉDITO

On ne voulait pas trop en faire sur ce numéro alors on a laissé l'édito à un très vieil ami, en l'occurrence "le Xav", fondateur du webzine E-Zic.com qui pendant presque dix ans (2000-2008) a mis en valeur les groupes rock à peu près comme nous. Les deux équipes se sont souvent croisées, c'était donc une évidence de choisir ce "vieux frère" pour ouvrir ce numéro anniversaire.

20 ans déjà !

En tant que retraité du webzine depuis bientôt 10 ans, cela me semble à la fois loin en en même temps, dès que j'y repense, j'ai l'impression que c'était hier. Je garde un merveilleux souvenir de cette époque et de tous les moments que l'on a partagés avec comme points communs : cet amour de la scène rock et métal indépendante, et la découverte de ce nouveau média d'information qu'était l'Internet et la liberté d'information qui allait avec. La technologie était naissante (on se souvient du merveilleux bruit du modem), les webzines de l'époque étaient peu nombreux, mais il y en avait deux qui m'ont marqué : Funcore et évidemment W-Fenec, lancé par Oli et Pooly, qui n'a jamais cessé d'accompagner la scène indépendante depuis tout ce temps !

Que de souvenirs que l'on a partagés, aussi bien à distance que dans la vie réelle, entre les rencontres annuelles aux Eurockéennes de Belfort (et cette édition 2001 à la météo agitée que l'on a partagée avec Gui de Champi, Pooly et Ring), les concerts et festivals dans lesquels nous nous croisons régulièrement (la pétanque et les jeux olympiques des acariens dans le dortoir lors du festival Iguanorock, je m'en souviens encore !), et l'organisation de concert que l'on a eu la chance de connaître avec E-ZIC.com à la Pêche à Montreuil, où bien sûr, W-Fenec nous avait gratifié de sa présence.

Tous ces passionnés rencontrés à l'époque, je les ai toujours en contact, j'en vois certains toutes les semaines, d'autres un peu moins, mais les souvenirs sont toujours présents, et il y a toujours un moment où l'on en reparle avec nostalgie.

Comme on dit : c'était le bon vieux temps ;-) Cela fait plaisir en tout cas de voir que W-Fenec a su continuer toutes ces années avec sa passion. Les temps ont changé, mais ils sont toujours là !

Je ne peux que leur souhaiter de continuer de la même manière, de continuer à transmettre cette passion, et j'espère tous les recroiser au coin de la buvette dans un festival ou un concert.



Longue vie à W-Fenec et un énorme merci à ceux que je connais le mieux: Oli, Pooly et Gui de Champi !

■ Xav

SOMMAIRE

06 MAOTFA

08 AQME

16 QUICKSAND

18 PROPHETS OF RAGE

20 UNFOLD

26 SHANNON WRIGHT

27 STEVEN WILSON

30 NOSTROMO

40 AMENRA

41 METZ

42 UNSWABBED

51 RESCUE RANGERS

54 UNEVEN STRUCTURE

60 WEEZER

62 PUNISH YOURSELF

68 CONVERGE

72 BRNS

77 SAAD JONES

82 FICTION MUSICALE

88 INTERVI OU : P3C

90 EN BREF

105 BURNING HEADS

110 SPÉCIAL 20 ANS



Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Pooly, Oli, Ted, Julien, Éric, Gui de Champi, David, Rémi, Aurelio, Mic, Stéphan et Mo'.

Créatif vétérán et toujours actif :

Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN NOVEMBRE

Le **Download Festival** annonce du très lourd pour sa 3^e édition puisque Converge, Ghost, Meshuggah, Ultra Vomit, Dead Cross, Guns N' Roses, Frank Carter & The Rattlesnakes.... rejoignent Ozzy Osbourne, Foo Fighters et Marilyn Manson.

Bertrand Cantat (ex-Noir Désir, Détroit) vient de sortir un clip pour "Anthraciteor". Le titre est extrait de son premier album solo Amor Fati prévu le 1er décembre.

Malcolm Young, fondateur d'**AC/DC** avec son frère Angus, est décédé.

Les mecs de **Refused** sont en studio !

Le nouvel effort studio de **Glassjaw** sortirait le 1er décembre et répondrait au doux nom de Material control.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN DÉCEMBRE

Danny Carey de **Tool** a déclaré que le prochain album était bien prévu pour 2018...

Nouveau supergroupe sur le devant de la scène, **Legend of the Seagullmen** regroupe notamment à son bord Danny Carey de Tool, Brent Hinds de Mastodon, Pete Griffin de Giraffe Tongue Orchestra et aussi David "Dr Dreyer" Dreyer, Jimmy Hayward et Chris Digiovanni. Le premier album éponyme verra le jour le 9 février via Dine Alone Records. Un premier extrait audio est dispo avec "Shipswreck".

4 ans après sa mise en sommeil, **La Phaze** prépare son retour ! Pour le moment, cela a la forme d'un simple titre qui s'intitule "Sourire au teint de glace" et que tu peux écouter en exclusivité chez nous !

Les **Burning Heads** ont eu carte blanche pour fêter leur anniv' au Hellfest, parmi leurs invités d'honneur, les Uncommonmenfrommars et les Seven Hate.

Les **Eurockéennes** viennent d'annoncer une bonne partie de leur programmation 2018 et on y trouve avec grand plaisir : Nine Inch Nails, Queens Of The Stone Age, At the Drive-in, Prophets of Rage, Alice In Chains, Liam Gallagher, etc.

MAIS QUI A DIT ?...

La bière c'est comme si c'était mon frère..

- A. Unswabbed
- B. Pogo Car Crash Control
- C. Nostromo
- D. AqME

Il y a toujours une bonne raison de décaler une sortie.

- A. Unswabbed
- B. Unfold
- C. BRNS
- D. Saad Jones

On a galéré, on a fait une chiée de dates dans toute la France et en Europe devant personne, on dormait sous les tables.

- A. Punish Yourself
- B. Nostromo
- C. Pogo Car Crash Control
- D. Uneven Structure

Je parle à tellement de gens qui vont payer leur café 7 euros chez Starbucks mais qui ne comprennent pas pourquoi ils devraient payer 1 euro pour un morceau qui a mis des mois pour être composé, enregistré, mixé et masterisé...

- A. Unfold
- B. Nostromo
- C. AqME
- D. BRNS

Le début des années 2000 m'a laissé des souvenirs un peu... confus, à pas mal de niveaux, c'est un peu mes sixties personnelles...

- A. Nostromo
- B. Punish Yourself
- C. AqME
- D. Unswabbed

La vraie promo, ça marche 1000 fois mieux que Facebook.

- A. Nostromo
- B. Unfold
- C. BRNS
- D. AqME

En France, tant qu'il y aura Jul à la radio, ce sera compliqué.

- A. Unswabbed
- B. Uneven Structure
- C. AqME
- D. Pogo Car Crash Control

On compose de la musique en pensant au fait de ne pas faire trop de la merde !

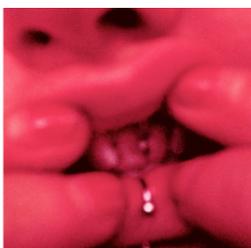
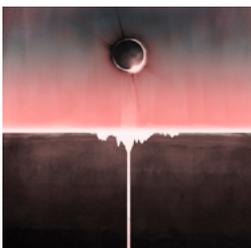
- A. Nostromo
- B. Punish Yourself
- C. Pogo Car Crash Control
- D. BRNS

MAOTFA

TOP 36 des albums de la rédaction sortis en 2017



- Alvays** - Antisocialites
- AmenRa** - Mass VI
- At The Drive-In** - In-ter a-li-a
- Bertrand Cantat** - Amor Fati
- Bison Bisou** - Bodysick
- Body Count** - Bloodlust
- BRNS** - Sugar high
- Chelsea Wolfe** - Hiss spun
- Converge** - The dusk in us
- David Gilmour** - Live at Pompeii
- Delacave** - If I am overthinking, talk about anything, any damned thing
- Foo Fighters** - Concrete and gold
- Get The Shot** - Infinite punishment
- Glassjaw** - Material control
- Grizzly Bear** - Painted ruins
- Jessica93** - Guilty species
- Kit de Survie** - En milieu hostile
- Lysistrata** - Pale blue skin
- Mastodon** - Emperor of sand
- Metz** - Strange peace
- Mogwai** - Every country's sun
- Oiseaux-Tempête** - Al An
- Pamplemousse** - Pamplemousse
- Psykup** - Ctrl+Alt+Fuck
- Punish Yourself** - Spin the pig
- Queens Of The Stone Age** - Villains
- Quicksand** - Interiors
- Rancid** - Trouble maker
- Rufus Bellefleur** - Electricity for the coliseum
- Shannon Wright** - Division
- Stupeflip** - Stup virus
- Tang** - And still no sunrise
- Thomas Shoeffler Jr** - The Hunter
- Thurston Moore** - Rock n roll consciousness
- Unfold** - Banshee O beast
- Yasmine Hamdan** - Al jamilat



MAOTFA de la meilleure nouvelle série : Mindhunter

MAOTFA du meilleur spin off : Young Sheldon

MAOTFA du meilleur film : “La La Land” “Euh non, “Star Wars, épisode VIII : Les derniers Jedi”

MAOTFA du meilleur film hors Star Wars vu qu'ils en sortent un par an : “Blade Runner 2049” mais “Seven sisters” est pas mal non plus.

MAOTFA du film grave barré : Grave

MAOTFA du film rock n roll : Rock N Roll

MAOTFA du film tourné près des 4 Ecluses : Dunkerque

MAOTFA pour la chanteuse qui ferait mieux de se consacrer au cinéma : Charlotte Gainsbourg (excellente dans “La promesse de l'aube”)

MAOTFA du meilleur dessin animé : Rock dog (mais “Tous en scène” est pas mal non plus)

MAOTFA du groupe qui s'éclate en clips et en short : Equipe de Foot

MAOTFA du super groupe qui a pris soin de piocher dans le répertoire des groupes dont il est issu pour trouver son nom : Prophets of Rage

MAOTFA du super groupe qui s'appellerait Soundgarden Against The Machine s'il avait suivi l'idée de Prophets of Rage : Audioslave

MAOTFA du super groupe qui s'appellerait The Smashing Tool of Death Metal et qu'on va arrêter de jouer à ce petit jeu : A Perfect Circle

MAOTFA de l'artwork qui pique les yeux : Stupeflip

MAOTFA de l'artwork dont les effets ne tombent pas à l'eau : Ctrl+Alt+Fuck de Psykup

MAOTFA du digipak brillant : Converge

MAOTFA du groupe que s'ils avaient mis des bisounours sur l'artwork de leur album, on aurait été étonné : Unsane

MAOTFA de la région où il fait bon vivre malgré le froid et la pluie : Les Hauts-de-Miss-France

MAOTFA du méyeur albom de rape francé : Djoul

MAOTFA du morceau qui possède plus de poésie dans son titre que l'intégrale de Calogero : “Amie nuit” de Bertrand Cantat

MAOTFA de la séparation qui fait mal : The Arrs

MAOTFA du retour qui fait plaisir : Psykup

MAOTFA du groupe qui prouve que 20 ans, c'est pas si long : Quicksand

MAOTFA de l'aventure humaine à prétexte musical : L'échappée belle d'Ending Satellites

MAOTFA du meilleur album de 2018 : Tool

MAOTFA du placement de produit involontaire (en plus c'est pas bon les chocapic) : Couv et interview d'Ultra Vomit dans le MAG 29

MAOTFA du titre qui pourrait tuer l'envie à tous les gamins de faire de la musique s'il continue à passer à la radio : “Je joue de la musique” de Calogero

MAOTFA du presque Darwin Award 2017 : Marilyn Manson blessé par une arme (mais un pistolet géant en plastique, élément de décor, qui lui est tombé dessus)

MAOTFA du mec charismatique qui s'est fait bouffer par un vortex et qu'on n'a plus revu : Cactus

MAOTFA de l'artiste français reconnu outre Atlantique, et pour une fois, c'est pas un DJ aux cheveux longs ou 2 types avec des casques de moto : Gojira

MAOTFA de l'artiste qu'on aurait bien aimé voir se présenter aux élections présidentielles parce qu'il a un vrai programme pour la France : Didier Super

MAOTFA d'honneur à titre posthume pour la légende du Rock qui en était une des incarnations même si on ne l'a pas connu du temps de sa splendeur : respect à Chuck Berry

MAOTFA d'honneur à titre posthume pour celui dont la chevelure brillait comme le soleil, a commencé sa vie dans la misère et l'a terminé en légende : Luke Skywalker

MAOTFA d'honneur à titre posthume pour celui qui a écrit des titres qu'on connaît tous, qu'on est capable de chanter à tue-tête à la communion de la cousine : respect à Twistos, guitariste d'Elmer Food Beat

MAOTFA d'honneur à titre posthume pour celui dont la voix donne des frissons, qui était devenu une légende et que même ta tante elle connaît une de ses chansons : Chris Cornell.

D'autres gars sont morts cette année (Chad Hanks, Chuck Mosley, Daisy Berkowitz, Tom Petty, Charles Bradley ...) mais on n'est pas là pour faire une rubrique nécrologique !

■ Team W-Fenec

AQME

C'EST APRÈS LE CONCERT QUE LE GROUPE A DONNÉ AU CENTRE ARC-EN-CIEL DE LIÉVIN DANS LE 62 QUE JE RETROUVE ÉTIENNE POUR L'INTERVIEW, VINCENT CONTINUE DE DISCUTER AVEC UNE PARTIE DU PUBLIC, RESTER POUR PRENDRE DES PHOTOS, SIGNER L'ALBUM OU DESSINER SUR DES BIDES, IL NOUS REJOINT EN COURS D'ENTRETIEN....



Un album éponyme, le groupe en photo, c'est le genre de trucs que font les nouveaux groupes, c'est une nouvelle naissance d'AqME ?

Étienne : C'est pas toujours les jeunes groupes. J'avais plus l'impression qu'on faisait une pochette "classic rock".

Genre années 70' alors...

E : Ouais, les pochettes des années 70'. C'était pas volontaire au départ mais on a eu l'occasion de travailler avec un super photographe qui s'appelle Yann Orhan. Quand il travaille avec un groupe, il a tendance à mettre une photo du groupe en pochette, on lui a confié la photographie du groupe pour la promo et en même temps le graphisme de l'album. Quand on a fait la séance photo, il nous a dit qu'il en verrait bien quelques unes en pochette de disque dont celle-là. C'est pas un montage, c'est une vraie photo et on a adoré. On a trouvé ça super car ça faisait un moment qu'on avait envie de faire un album éponyme, avec une photo de nous quatre, ça paraissait logique.

Parmi les derniers albums, c'est celui qui ressemble le plus à la définition qu'on pourrait faire d'AqME alors qu'il y a eu beaucoup d'évolutions dans le groupe, c'est un peu paradoxal...

E : Je suis d'accord avec ça, on avait envie de mélanger toutes les qualités du AqME passé et du AqME d'aujourd'hui et ne prendre que le meilleur de ce qu'on est capable de faire en respectant vraiment la personnalité du groupe. J'ai l'impression qu'on a réussi parce que ce genre de commentaires revient assez souvent. C'est plutôt chouette parce qu'on a changé de chanteur il y a quelques années... Les gens ont l'impression de retrouver un groupe qui a changé mais qui reste toujours le même, c'est hyper gratifiant. Je constate qu'il y a beaucoup de gens qui aiment vraiment ce disque, c'est la plus belle des récompenses.

Tu apportes la "garantie AqME d'origine" par le son et la batterie mais aussi par les guitares ?

E : Complètement. Je joue presque aussi longtemps de la guitare que de la batterie mais je me considère batteur et pas forcément guitariste. J'ai toujours beaucoup écrit à la guitare et sur les derniers albums, j'ai écrit un grand nombre de morceaux.

Surtout depuis que Ben est parti...

E : Déjà avant. J'ai toujours orienté le groupe dans certains choix artistiques, garder telles idées, en rejeter d'autres... J'ai toujours fait un peu de direction artistique et je pense être capable de respecter la personnalité du groupe et donc j'apporte beaucoup d'idées à la guitare. Ça nous a pris du temps de faire ce disque mais au final, on en est très content.

Au niveau des textes, je le trouve plus personnel, plus intime, c'était voulu au moment de l'écriture ?

E : C'était voulu car quand Vincent a commencé à écrire les textes, je lui ai dit sur certains, pas sur tous car certains étaient immédiatement supers : "je ne sais pas de quoi tu parles, ça ne me touche pas, comment ça pourrait toucher les gens quand moi qui te connais, je ne suis pas touché". Il a compris que dans AqME, on exprime ce qu'on a en nous. Vincent est assez pudique, parfois il a du mal à se livrer, sur cet album, il s'est bien plus livré que sur le précédent

même s'il y avait des textes introspectifs sur certains morceaux de Dévisager Dieu. Là, il est allé plus loin au fond de ses émotions, il est allé chercher des trucs chouettes et des trucs vrais qu'il a vécu, des choses vraies et profondes, des sentiments qui nous ont touchés. Et c'est l'essence même d'AqME.

T'es encore en contact avec Ben et Thomas, ils t'ont donné leur avis sur l'album ?

E : Non, je ne leur ai pas demandé, on n'a pas parlé de ça. Sur le précédent, Ben trouvait que c'était vraiment un album d'AqME et je sais que Thomas a un grand respect pour Vincent, peut-être même de l'admiration, je ne peux pas parler pour lui mais je pense qu'il est heureux de voir un mec comme ça reprendre le flambeau avec autant de talent, de fougue et d'envie. Il reste lui-même et fait fructifier tout l'héritage des débuts d'AqME en apportant une autre énergie, une autre vibration et en allant de l'avant, en continuant de faire avancer le groupe. Je pense que nos anciens camarades y trouvent du positif...

Je trouve que Dévisager Dieu était un album de transition, comme si Vincent devait imiter ou se forcer. Au final, ça ressemble plus à AqME quand il est naturel...

E : Tous les albums qu'on a fait étaient naturels au moment où on les a fait. On accepte d'être dans des phases différentes de notre vie et au lieu de le faire à la Slayer "on fera toujours la même musique", on est à la recherche de quelque chose, on vit comme ça, on ressent des émotions différentes, on fait des albums différents. Il y a des choses étonnantes qui peuvent arriver dans la vie et que ce soit en terme de lineup ou de musique, on a des périodes différentes. Dévisager Dieu nous a libérés, avec un titre comme "Avant le jour", on a retrouvé un côté mélodique qui était évident, on a eu un déclic avec ce titre, on s'est aperçu qu'on pouvait faire un refrain mélodique avec Vincent et sa patte, typiquement, "Avant le jour" aurait pu figurer sur le nouvel album. Entre Épithète, dominion, épitaphe et AqME, il fallait une transition, une liaison, c'est Dévisager Dieu. Mais les deux derniers albums sont assez liés, pour différentes raisons j'y vois des points communs.

Les guests sont rares dans l'histoire d'AqME, pourquoi Reuno, pourquoi maintenant ?

E : Quand on a écrit ce titre-là, Vincent entendait la voix de Reuno ! Quand il a commencé à chanter le couplet, il a dit "mais putain, j'entends la voix de Reuno et j'ai envie qu'il chante dessus". C'était aussi simple que ça, on lui a demandé de chanter un couplet à la place de Vincent, de chanter le refrain avec Vincent et pour le pont, on lui a demandé d'écrire une partie en spoken word dont il a le secret, c'est sa partie "touche personnelle". Le morceau est extraordinaire et comme c'est un morceau qu'on a bossé comme un morceau d'AqME, à part le pont, ça fonctionne super bien sur scène. Quand Reuno est là, c'est mieux car c'est top d'avoir un pote sur scène qui chante super bien et qui met le feu pour un moment magique mais quand on est que nous 4, on arrive à être efficace. C'est important parce qu'on savait que ce serait un morceau marquant de l'album, rien que le refrain "Rien ne nous arrêtera", tout est dit, les gens chantent, les

gens bougent, c'est un titre qui les touche.

"Tant d'années" aussi est accrocheur et percutant, c'est pour ça qu'il a été choisi comme premier clip ?

E : Ouais, on a pas mal de morceaux accrocheurs sur cet album et par ailleurs pas mal de morceaux plus intimes, qui proposent un autre voyage, je dirais pas qui expérimentent mais qui proposent d'autres ambiances. Avec "Tant d'années" comme "Rien ne nous arrêtera", on savait qu'on avait des titres accrocheurs. Avec la maison de disques, At(h)ome, on a discuté pour savoir quel titre on sort en premier, quel titre on sort en deuxième... On avait un peu l'embarras du choix, "Refuser le silence" est aussi un bon morceau de live qui se retient facilement, il y en a 4-5 qui fonctionnent bien en concert.

Le clip a été réalisé par Mathieu Ezan, il vous montre sans vous montrer...

E : On voulait un clip en noir et blanc, un clip type VHS à la MTV avec des images un peu sales avec un grain et il nous a proposés de faire des plans un peu mystérieux, un peu dark et ça correspond à l'imagerie d'AqME telle qu'on l'a toujours pensée. Mathieu Ezan est ultra fan d'AqME depuis le début, c'est un de nos plus fervents supporters, ça fait des années qu'on voulait travailler avec lui, on a donc fait les deux clips avec lui et on est en train de terminer le troisième...

Et quel sera ce troisième clip ?

E : Ce sera "Se souvenir". C'est un bonheur de bosser avec lui. Il nous connaît par cœur, il adore ce qu'on fait et il n'a que des idées qui nous vont ! Quand il envoie sa première version du clip, c'est super, on pourrait le garder comme ça, on dit deux-trois trucs histoire de pinailler...

Le fait que tu produises beaucoup de son, est-ce que ça te rend plus exigeant avec celui de ton groupe ?

E : C'est surtout le fait de gagner en confiance dans ma capacité à faire de la prod, jusque-là, je ne me sentais pas forcément capable. Tout doucement, je gravis des échelons, je progresse, là, j'ai fait la prod et le mixage, ça fait de nombreuses années que je bosse pour ça mais ça se fait naturellement. Je ne pense pas être particulièrement exigeant. Justement, je pense placer le curseur là où il faut, je connais hyper bien le groupe, on n'a pas besoin d'être ultra parfait pour que ce soit cool donc non, je ne suis pas hyper exigeant, je ne pourrais pas être aussi exigeant que Daniel Bergstrand par exemple !

Oui, mais le fait d'être chez vous avec le temps qu'il faut...

E : Non, pas du tout, j'ai envie de spontanéité... Pour le chant, on a fait en moyenne trois prises et on a gardé soit la deuxième soit la troisième. On cherchait plus l'instant magique, le truc chouette plutôt que le truc ultra parfait. Notre album est bien joué mais c'est pas du tout clinique, c'est pas trop léché, c'est un bon mélange entre du métal et du rock, ça reste hyper vivant, organique. On a de bons retours sur la prod' et c'est cool. C'est le bon mélange, certains ont dit qu'on avait renoué avec l'indie-rock avec cet album, c'est un peu vrai mais on reste métal.

Pour le mastering, vous êtes obligés de passer par la Suède...

E : Ça fait quelques années qu'on bosse avec Magnus, on s'entend super bien avec lui, je bosse hyper bien avec lui quand je lui envoie un album que j'ai mixé, je sais qu'il va me faire un super mastering, il comprend toujours ce que j'ai envie de faire, j'ai presque plus besoin de lui parler. On est copain, il y a une grande confiance, au même titre qu'il y avait une grande confiance avec Daniel, maintenant c'est Magnus parce que notre son a évolué avec les années, on a une grande complicité, c'est une équipe qui fonctionne.

Tous les soirs, vous jouez les mêmes titres sur cette tournée...

E : Ouais. On avait fait une longue liste, c'est pas évident de faire un set quand t'as 8 albums, y'a des titres qui passent à la trappe. On a essayé de trouver le set qui ressemblait le plus à notre album avec des montées et des descentes, faire un vrai voyage. On n'a pas fait 70 dates avec ce set donc on n'est pas lassé du tout, il y a des petites variantes selon les soirs, selon le timing qu'on a mais globalement, on l'aime bien comme ça.

Vincent : En plus on a de bons retours, les gens disent qu'il est cohérent.

E : Et on a l'équilibre entre les vieux et les nouveaux morceaux, les deux s'accordent hyper bien, ça crée un voyage, on avait envie d'un concert qui se passe comme ça.

Vous commencez par "Ensemble" mais c'est en bande-son, pourquoi pas le faire en vrai ?

E : Pour nous, c'est juste une intro

Ce serait jouable guitare/voix...

E : Ce serait plus une intro ! Je te répondrai par une autre question, est-ce que tu demanderais à Metallica pourquoi ils ne jouent pas l'intro de "Blackened" ? J'aime bien quand le groupe monte sur scène et après, bam, ça démarre vraiment. Quand on a terminé ce titre-là, on savait que ce serait notre titre d'intro de concert, on voulait le passer comme ça. C'est pas exclu qu'on le joue un jour mais dans le spectacle tel qu'il est, ça nous paraît logique de commencer par ça et ensuite d'attaquer avec "Tant d'années".

Quel impact a la vie de famille sur le groupe ?

V : Sur les quatre dernières années, ça a fait des coupures, c'est propre à chacun, avec Charlotte, on a eu une petite coupure même si on l'a remplacé avec Julien, ensuite, on s'adapte, parfois Étienne ou Charlotte prennent le train, nous on fait le camion, on s'arrange pour avoir le moins de contraintes possibles. On s'arrange entre nous, c'est normal. Moi je vais faire une coupure ces prochains mois, jusqu'à avril, parce que je veux vraiment vivre les premiers mois avec ma femme. Mais après, elle a été claire, il faut que je continue sinon, je vais devenir fou. Il n'est pas question d'arrêter de faire ce qu'on aime.

E : On ne change pas, on va pas arrêter la musique parce qu'on est parents et on n'arrête pas d'être parents parce qu'on fait de la musique. Il y a tellement de métiers bien plus compliqués où les gens voient pas leurs gamins grandir, les marins pêcheurs, les routiers... Moi y'a des semaines entières où je

profite de mes enfants, on ne peut pas se plaindre.

Le W-Fenec fête ses 20 ans début 2018, AqME ce sera en 2019, l'anniversaire représente quelque chose ?

E : Vous êtes plus vieux que nous... Oui, 20 ans, c'est pas rien, on commence à y penser. On est fier, ça m'étonne d'avoir fait 20 ans avec un groupe, c'est rare, c'est un privilège, ça veut dire que la passion est forte. Même si une partie du groupe a changé et qu'il n'y a que Charlotte et moi qui sommes des membres d'origine... 20 ans de vie commune entre Charlotte et moi, qui l'eût cru ?

Qu'est-ce qui te manque le plus de cette époque ?

E : La jeunesse ! Mais tu gagnes d'autres truc en vieillissant. Je ne suis pas nostalgique du moment où j'étais gamin, je suis plus à l'aise dans mes baskets sur bien des points aujourd'hui qu'à l'époque. Je profite plus des concerts, des bonnes choses, des bons moments, c'est un truc que t'as pas quand t'as 20 ans. Je ne suis pas nostalgique, la mélancolie me nourrit quand j'écris de la musique mais la nostalgie me fait chier. Ça fait chier de regarder tout le temps derrière, le vieux qui meurt là et il n'y aura plus de rock'n'roll en France ? Non, ce qui est intéressant, c'est ce qui va se faire, pas ce qui a été fait. Ce qui a été fait, c'est terminé, on ne revient pas dessus, c'est ce qui reste à faire qui est intéressant, putain, si on passait notre temps à regarder des livres d'histoire, ce serait terrible, on arrêterait complètement d'avancer...

Merci, je te rappelle que je suis prof d'histoire (rires)

E : Attention, on peut se pencher sur l'histoire pour la comprendre et préparer l'avenir, c'est pour avancer, pas pour reculer !

Qu'est-ce que tu regrettes le moins ?

E : Alors ça, j'en sais rien, une certaine forme d'immaturité, ça c'est clair... Ça, je ne le regrette pas du tout... Ça ne me manque pas. Avoir la tête sur les épaules, c'est agréable.

Quelle était ta situation vis-à-vis d'internet en 1998 ?

E : Je devais pas être connecté, j'ai toujours un gros délai avant de me mettre aux choses, je suis assez réfractaire à toutes ces conneries-là...

Merci, je te rappelle qu'on est sur le web ! (rires)

E : Peu importe, je mets du temps à me mettre à tout ça, Internet, Facebook...

V : Même au smartphone...

Tu te souviens de la première fois que tu as croisé le W-Fenec ?

E : Pour moi, vous étiez le seul webzine français que je connaissais. Je sais qu'à chaque album, on a fait une interview... Je me souviens d'une interview dans les coulisses du Splendid à Lille... C'était en 2003 et c'était déjà pour une soirée caritative, c'était pour "Le Père Noël est un rocker"

E : On a une histoire en commun. Tu nous as toujours suivi de manière bienveillante sans être inutilement gentil, en gardant ton esprit critique, c'est une liberté que tu as toujours.

Le net est devenu une drogue ?

E : On est accro, même moi je suis complètement intoxiqué.

V : C'est hypnotisant. Avec le nombre d'heures qu'on passe

sur la route, le nombre d'heures qu'on passe à attendre, on se parle beaucoup, on échange, y'a toujours un moment où tu veux t'isoler et tu te retrouves sur le net.

E : Internet nous a sauvés, quand Charlotte est partie à Marseille, ça nous a permis d'avoir un vrai contact instantané via What's App en étant hyper proche alors qu'on ne l'était pas géographiquement. Malgré l'éloignement, on a gardé des liens hypers forts, ça a sauvé le groupe parce qu'on ne se serait pas remis d'un départ ou d'une absence de Charlotte. Quand elle est partie s'installer à Marseille, on savait que c'était dangereux pour nous et les smartphones nous ont sauvés la vie.

Et pour les liens avec les fans ?

E : On entretient un lien privilégié avec les gens qui nous suivent.

V : C'est gratifiant et plus t'avances, plus t'as de monde qui te suit, plus les retours sont gros. Quand tu postes des trucs, t'as du retour, des échanges, c'est pour ça qu'on poste sur Facebook ou sur Insta, pas juste pour poster.

E : C'est fun, tu peux aussi être créatif, nous on est de l'ancienne école, on doit apprendre, mais pour les jeunes groupes, avec une story, tu peux déconner, montrer d'autres aspects des gens, de leur musique, avec un bon angle, ça peut être très chouette. Ça peut aussi être hyper casse-couilles quand les gens veulent te vendre des conneries, taggent des marques... Ça peut devenir pervers, ceux qui font ça, c'est pénible, ça casse les couilles.

Ça peut aussi être dangereux pour les jeunes groupes qui pensent avoir fait quelque chose alors qu'ils n'ont qu'une page et des followers...

V : Ouais, y'a des groupes comme ça et des organisateurs de concerts, le mec qui te dit que ça va être génial parce que y'a 500 participants sur l'événement. Ça marche pas, c'est nul en terme de jauge. La vraie promo, ça marche 1000 fois mieux que Facebook.

Merci Camille et le label At(h)ome, merci aux AqME et à Guillaume. Coucou à Kellyann & Davy.

Photo : @ Mathieu Ezan

■ Oli



AQME EN PÈRE NOËL

MI-DÉCEMBRE, LE FROID EST INSTALLÉ, LA NEIGE ATTENDRA LE LENDEMAIN MATIN POUR TOMBER, LES LUTINS DU PÈRE NOËL BOSSENT JOUR ET NUIT ET POUR LES AIDER À PRÉPARER LES CADEAUX, UNE ASSO DE LIÉVIN A FAIT VENIR DEUX GROUPES DE MÉTAL AU GRAND COEUR À L'ARC-EN-CIEL...



Jeunes mais rompus aux joutes scéniques, les Pogo Car Crash Control ne sont pas déstabilisés par l'annonce particulière de leur montée sur scène par l'un des organisateurs de cette soirée caritative. Le Père Noël est un rocker ce soir, tout le monde est venu au concert avec un jouet et actualité oblige, c'est sur un air de Johnny revisité que nous est présenté le quatuor francilien. Pas le temps de discuter dictionnaire des rimes et cancer du poumon, ça attaque avec "Royaume de la douleur", punk-hardcore-rock-noise, tout se mélange, tout s'oppose, tout explose, pendant 40 minutes, on en prend plein la tronche. Et s'ils n'ont qu'un EP sous le bras, on a le droit à quinze titres et la preuve qu'un bon gros album est carrément dans leurs cordes. Autre preuve, le nouveau "single" ultra efficace "Déprime hostile" qu'ils placent en fin de set entre des titres qui sont déjà des hits grâce aux clips ("Conseil", "Crève") tandis que "Paroles / m'assomment" avait montré les crocs après seulement quelques minutes. Intense, chevelu, pêchu, sonore, physique, presque bordélique, les Pogo Car Crash Control honorent leur nom (surtout pogo, crash et control). Grosse patate, belle présence, bon esprit, chacun trouvera des références différentes pour par-

ler de leur prestation, pour ne pas trop me mouiller, je dirais que tu peux y trouver un petit goût de Nirvana croisé avec The Dillinger Escape Plan et ton groupe de noise préféré. En tout cas, pour leur premier week-end dans le Nord, ils ont marqué des points et les esprits.

Pour le nettoyage (la douche à la bière des P3C, ça colle le sol) et le check de la nouvelle mise en place, les AqME sont accompagnés par les Deftones (qui reviendront à bord de leur poney blanc après le concert), ça ne traîne pas, à peine 20 minutes de battement, une petite vidéo de présentation du Liévin Métal Fest qui aura lieu en mars et la sono envoie "Ensemble" qui permet aux Parisiens de prendre place. C'est avec l'énorme "Tant d'années" que le set est attaqué, si on juge de la réception des titres côté public au chantonnage des paroles, celui-ci n'est pas loin des méga hits de Sombres efforts ("Superstar" et "Si n'existe pas") même si au final, la setlist ressemble déjà pas mal à un best of... Bien entendu le petit dernier AqME se fait entendre et se coule dans le moule très aisément. Le set se fait hâcher par quelques soucis techniques (d'abord pour Etienne puis pour Julien) mais

Vincent trouve toujours à combler les blancs, invitant sur scène le mec qui a défié le wall of death avec sa bière et qui s'offre un slam première classe, repérant une hurleuse qui a du coffre ou rappelant combien il fallait vivre. Un set qui n'est pas aussi coloré que d'habitude, on aura surtout du rouge et du blanc (encore un hommage à Sombres efforts ?), c'est donc un concert assez "roots" auquel on assiste, le dernier de l'année pour AqME qui n'est donc pas encore en vacances (et encore, il faudra aussi ranger le matos)...

Décontractés, chambreurs, proches de leur public, les AqME gardent le sourire et en déclenchent, Charlotte réclame une bière, Vincent une chanson ch'ti, on est "en famille" et il n'hésite pas à descendre dans le public pour faire monter un peu plus la température. Les nouveaux titres sont vraiment taillés pour le live, "Refuser le silence", "Rien ne nous arrêtera" ou "Si loin" devraient être joués de nombreuses années avant d'être mis de côté. Avant "Enfant du ciel", Etienne nous offre un petit show, et un peu de répit pour ses potes (l'occasion de retrouver Jack D.), on a beau être "à la cool", ça envoie quand même du lourd. Et le plus lourd, c'est pour le rappel avec l'enchaînement destructeur "Se souvenir" / "Ce que nous sommes", une petite pause où tout le monde peut s'asseoir et la révision d'un classique Le temps se perd "si" n'existe pas / Tous les remords n'y changeront rien... et un salut final en photos. Ensuite, c'est le temps de quelques bières au bar, de signatures, de selfies et de jolis dessins au marqueur sur le bide...

Setlist :

Tant d'années
 Avant le jour
 Superstar
 Uniformes
 Enfants de Dieu
 Refuser le silence
 Une autre ligne
 Le rouge et le noir
 Rien ne nous arrêtera
 Si loin
 Pornographie
 La réponse
 petit show d'Etienne
 Enfant du ciel

Rappel :

Se souvenir
 Ce que nous sommes
 "Si" n'existe pas

Merci Camille et le label At(h)ome, merci aux AqME et à Guillaume, merci et bravo à toute l'équipe de l'Arc-En-Ciel pour ce Rock'n'Noël.

Photos : Oli

■ Oli



AQME

AqME (At(h)ome)



AqME, l'album éponyme est souvent le premier album, la carte de visite limpide où le message est clair, pas brouillé par un titre d'album qui parfois peut prêter à confusion avec le nom du groupe. Le premier titre de ce nouvel opus, c'est "Ensemble", ses premiers mots sont A l'aube puis ensuite vient Sur le fil nous marchons, brûle entre nous cette passion, phrase mise en avant dans le digipak. La vie d'un groupe n'est pas simple, le ton de ce titre inaugural est particulièrement lourd, la guitare est triste, la grosse caisse sombre, comme sur la photo de l'artwork, les membres apparaissent déchirés, partagés entre leur vie et celle d'un groupe qui n'a cessé d'évoluer. Serait-ce la fin des temps ? AqME fête-t-il ses 20 ans en 1999 ? Cette introduction laisse dubitatif.

La suite de l'opus redonne de l'espoir et une explication possible... Mon interprétation, c'est que Dévisager Dieu n'était effectivement, encore une fois, qu'un album de transition, un album de mue qui a permis à Vincent à la fois de prendre en charge l'héritage de Thomas pour mieux faire sien la voix d'AqME. Affranchie du poids du passé, libérée de la tension et rassérénée par son public, l'entité recommence une nouvelle vie et se présente à nous comme au premier jour. Enfin presque un premier jour, car si le groupe a su parer aux départs de deux de ses figures (désolé Sophie mais tu ne fais pas le poids face à Ben et Thomas), c'est aussi grâce à

des permanences fortes : Charlotte bien sûr mais aussi "leur" label At(h)ome avec qui ils travaillent depuis 15 ans, la qualité nordique du son (Bergstrand puis Lindberg, désolé Prestage) et l'indéboulonnable Étienne dont les frappes sont pour beaucoup aux couleurs d'AqME, c'est aussi certainement celui qui s'implique le plus dans le son depuis les débuts (et fatalement aujourd'hui puisqu'il enregistre et mixe) mais également dans la "pensée" du combo car toujours présent quand il faut prendre la parole. Des forces qui permettent à l'AqME nouveau de se lancer sans crainte et de se découvrir, se mettre à nu, s'offrir au public qui les suit depuis plus ou moins longtemps... Très personnel, AqME met en avant le "je", le "toi", le "nous" et touche plus à l'intime, au leur comme au nôtre que sur ces dernières productions. On renoue également avec les mélodies puissantes qui sont dans l'ADN d'AqME, certains refrains vont enflammer les salles ("Encore, fais-moi mentir, encore ! Après tant d'années !", "Saurions-nous vivre sans influence ? Refuser le silence !", les deux titres placés en début de track list sont là pour t'accrocher direct et ça fonctionne) alors que d'autres servent le propos sans chercher à fédérer outre mesure (le sublime "Si loin"). Le AqME des origines était ouvert à d'autres, il y avait 3 invités sur University of nowhere où 2 des 5 titres étaient partagés, depuis les guests ont été rares et discrets, ici et maintenant, la voix Reuno ne passe pas inaperçue et marque le rageur "Rien ne nous arrêtera". Enfin, une vieille habitude veut que l'album se termine par un titre particulièrement écorché, distordu et qui monte en saturation toute instrumentale pour nous laisser exsangue de toute énergie, "M.E.S.S." remplit parfaitement son office. Le replay automatique renvoie le silence et les écorchures d'"Ensemble", on rempile...

AqME représente donc un nouvel AqME mais c'est pourtant l'album qui ressemble le plus à l'idée qu'on se fait d'AqME, sa représentation mentale, son aura. Le plus proche de la description qu'on peut faire du groupe depuis 1999, en tout cas, dans les sorties les plus récentes du groupe, c'est celui qui sonne le plus proche de ce qu'ils sont réellement.

■ Oli

QUICKSAND

Interiors (Epitath)



Quicksand, un nom qui fait encore référence pour nombre de formations, une marque laissée dans le métal alternatif des 90's avec seulement deux albums, Slip et Manic compression. Quatre New-Yorkais issus de la scène hardcore locale (Beyond, Youth Of Today, Bold et Burn) qui vont être sans le savoir les alchimistes, avec d'autres (Stanford Prison Experiment, Girls Against Boys, Fireside...), du "post-hardcore". Alors forcément l'annonce d'un retour accompagné d'un nouvel LP avait de quoi affoler les compteurs 22 ans après leur ultime virée et sortie de route...

Une très longue période pendant laquelle leur leader Walter Schreifels a plus ou moins exploité les restes de la carcasse avec Rival Schools et multiplié les side-projects (The Walking Concert, Vanishing Life, Dead Heavens...), Sergio Vega quant à lui est devenu par la triste circonstance que l'on sait le nouveau bassiste des Deftones, Alan Cage de son côté à fait un bout de route avec Seaweed, Enemy (l'album solo de Troy Van Leeuwen), renoué avec Burn et Chaka Malik (Orange 9mm) le temps d'un album et pour finir, Tom Capone, après avoir œuvré dans l'excellent Handsome en 97 s'est enlisé dans le peu mémorable Instruction avant de disparaître des écrans radar. Il y a donc une attente

colossale mêlée à une appréhension tout aussi forte de voir l'un de ses piliers musicaux s'effondrer après autant de temps alors, quand on a enfin la galette entre les mains, on essaie de décrypter le moindre indice susceptible de nous rassurer : l'artwork pour commencer... pas terrible en ce qui concerne la couv' mais c'est mieux à l'intérieur (ah ! ah ! les cons...), on retrouve l'esprit vintage du premier album, passons ensuite à la prod' : Will Yip (Keane, Lauryn Hill...) pas vraiment de quoi nous filer la trique surtout après Don Fury !

C'est "Illuminant" qui se retrouve en première ligne après avoir servi d'éclaireur sur la toile, morceau mid-tempo à la basse plombée, aux riffs tranchants et à la rythmique lourde, on n'est pas loin de Slip, s'en suit le tonitruant "Under the screw" qui se charge de nous coller au siège, ça rappelle l'excellent "Supergenius" et rassure par la même occasion ! Ensuite, le groupe calme le jeu avec "Warm and low" et on fait un premier constat : la voix de Schreifels est beaucoup moins haute et sur le fil du rasoir, exit cette rage contenue qui traduisait une tension omniprésente, on a l'impression d'écouter un tire de Rival Schools mais en plus dur, en plus lourd... Le sublime "Cosmonauts" viendra confirmer cette sensation comme la plupart des titres qui suivront, le mid-tempo et les mélodies seront à l'honneur, il sera nécessaire de faire le deuil du mordant et percutant Manic compression avant de se lancer sur ce Interiors dont la filiation est davantage à chercher du côté du premier opus.

Le choix du nom est explicite (intérieur/intériorisé) et trouve tout son sens au fur et à mesure des écoutes : l'âme des New-Yorkais est belle et bien présente tout au long de ce disque mais de manière plus insidieuse et raffinée moins frontale et évidente, semblable à un iceberg qui flotte il faudra s'immerger totalement pour découvrir réellement la bête et aussi replacer ce dernier dans son contexte : imaginez un instant qu'Helmet sorte Aftertaste aujourd'hui après avoir splitté dans la foulée de Betty ou bien que Koi no yokan des Deftones arrive seulement dans les bacs après qu'Around the fur

eut été la dernière livraison du combo de Sacramento !

Quicksand nous ont laissé trop longtemps avec nos frustrations et nos fantasmes pour combler totalement nos espérances avec ce retour, pour autant il ne se loupe pas non plus comme Far a pu le faire ! La bande à Schreifels marque une évolution, franchit une étape, celle qu'elle n'a pas pu faire il y a deux décennies mais sa musique s'inscrit toujours dans le courant qu'elle a contribué à construire et même si le résultat aujourd'hui s'apparente plus au Old and strong in the modern times de Favez qu'au End transmission de Snapcase il est impossible d'ignorer qui sont les protagonistes derrière chaque note et son, qu'il s'agisse de "Sick mind", "Feels like a weight has been lifted" ou encore d'"Interiors", l'identité des géniteurs de Slip n'est pas usurpée

malgré ce côté propre et arrondi résultant d'une production trop léchée pour les aficionados du groupe qui regretteront certainement les précédentes plus noisy aux contours âpres et aux arrêtes tranchantes.

Ce successeur de Manic compression est, malgré les reproches qu'on peut lui faire, un très bon album d'un point de vue qualitatif, pour le reste il se bonifiera avec le temps à condition de l'écouter avec son cœur plus qu'avec ses tripes...

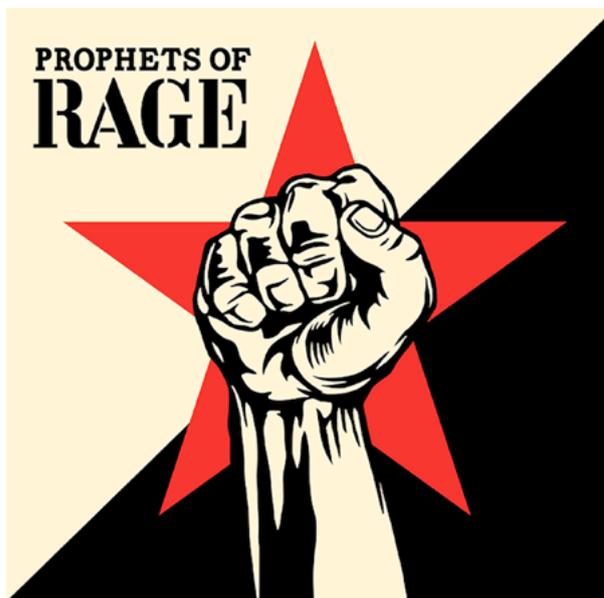
■ Stéphane

Photo : @ Jim Trocchio



PROPHETS OF RAGE

Prophets of rage (Caroline International)



En 2016, des membres de Rage Against The Machine (Tim Commerford, Tom Morello, Brad Wilk), de Public Enemy (Chuck D, DJ Lord) et de Cypress Hill (B-Real) forment le supergroupe Prophets of Rage en réaction à l'élection de Donald Trump en tant que président des États Unis. Dans la foulée, ils sortent l'EP *The party's over* constitué principalement de reprises. Le "Make America Rage Again" est lancé, la tournée aussi. Le 15 septembre dernier, Prophets of Rage sort un album éponyme. L'occasion de voir ce que ce supergroupe a dans le ventre.

L'album démarre fort avec des titres percutants ("Radical eyes", "Unfuck the world") tant dans le son que dans les images des clips. Les idéologies de lutte contre le racisme et le gouvernement actuel sont clairement énoncés. D'ailleurs, pour tourner le clip de "Unfuck the world" la formation a fait appel au très engagé Michael Moore. Par le passé, l'homme avait travaillé avec RATM pour mettre en vidéo deux titres de *The battle of Los Angeles* (1999) : "Sleep now in the fire" et "Testify". Du coup, on prend les même (ou presque) et on recommence. Il est en effet assez net - par son esthétique, ses paroles, son registre - que Prophets of Rage cherche à répéter l'histoire sans se chercher vérita-

blement une identité. Pourtant, le groupe s'essaye à de nouveaux arrangements. Mais l'utilisation du micro modificateur de voix ("Legalize me", "Take me higher") tord un peu les tripes dans tous les sens. Quel dommage ! "Take me higher" semblait trouver un belle idée dans un registre funk bien mené par Chuck D. Cela dit, la bonne moitié des titres possède une belle énergie ("Living in the 110", "Hail to the chief", "Fires a shot"). Tom Morello trouve encore quelques bonnes idées qu'il exploite tant dans les riffs que dans des solos. Même vieilliss, les deux rappers gardent un bon tranchant. L'album *Prophets of Rage* se tient plutôt bien globalement. Oui, mais sans surprise...

Il faut bien avouer qu'au regard des prises de positions politiques de RATM, ce nouvel élan révolutionnaire sent un peu le réchauffé. Comment se tourner vers l'avenir quand les références n'indiquent que le passé ? Même le nom du groupe est tiré de *It takes a nation of millions to hold us back* (1988) de Public Enemy. Avec le regretté Chris Cornell (Soundgarden, Temple of the Dog), Tim Commerford, Tom Morello, Brad Wilk avaient fondé Audioslave. Une formation qui sortait de l'univers de Rage Against The Machine. Avec Prophets of Rage, les trois inséparables musiciens semblent vouloir refaire vivre l'âme de leur amour de jeunesse. Mais ça, c'est pas possible sans Zack et puis c'est tout.

■ Julien

DÄLEK

Endangered philosophies (Ipecac Recordings)



Petit retour en arrière : en 2009, l'excellentissime *Gutter tactics* sorti chez Ipecac, avait sonné comme le point culminant d'une trajectoire discographique jusque-là parfaitement imparable. Le climax d'une carrière irréprochable destinée à le rester et surtout la définitive confirmation que dans ce registre atypique qui est le sien, le groupe emmené par MC Dälek était le maître du jeu.

On se demandait alors ce que celui-ci avait dans les tripes pour de nouveau nous coller le visage sur le bitume froid et humide, décorum idéal des albums glaçant et sans concession du projet le plus métallique de la scène hip-hop/noise des 20 dernières années. En même temps : Dälek EST cette mouvance à lui seul. Et si la réponse aura mis du temps à venir, elle se sera révélée comme particulièrement cinglante. Une démonstration formelle et imparable que dans le monde qui est celui de Dälek : sa prose trempée dans l'acide sulfurique, ses basses lourdes et obsédantes comme son flow impitoyablement addictif ne pouvaient que faire des ravages. *Asphalt for Eden*, premier effort du groupe après sept longues années de silence, l'aura fortement suggéré : Dälek est de retour et n'est clairement pas sorti de sa torpeur - relative certes - pour rien.

Même pas dix-huit mois plus tard, de retour dans le giron d'Ipecac après une petite infidélité chez *Deep Lore* le temps d'*Asphalt for Eden*, *Endangered philosophies* vient mettre le monde à ses pieds. Et force est d'admettre qu'à une époque assez terrible dans laquelle un type comme Donald Trump peut devenir le big boss de la plus grande puissance économique planétaire, il fallait bien que le MC américain revienne remettre l'église au milieu du village. Même sans son co-conspirateur *Oktopus* (parti vers d'autres horizons...), Dälek prend les clichés de la mouvance hip-hop commerciale et les fracasse contre un bloc de béton, le tout à mains nues évidemment. On le savait : on allait voir ce qu'on allait voir sur ce nouveau méfait et dès ses premiers assauts ("Echoes of", "Weapons"), on a vu.

Atmosphères oppressives, rythmiques chaloupées et lyrics à la noirceur pour le moins palpable ("Few understand"), Dälek transpire la violence sourde, cette indignation si difficilement contenue qu'elle vient se mêler à un désespoir larvé, une colère froide qui flirte avec l'envie insidieuse, quasi irrépressible, de tout brûler pour en finir avec l'idocratie ambiante et la déshumanisation galopante ("The son of immigrants"). Les inégalités croissantes, l'injustice qui enveloppe le monde, l'abandonnant à une violence qui s'insinue de tellement de manières différentes dans toutes les strates de nos sociétés post-modernes : *Endangered philosophies* dépeint un quotidien froid, glaçant même, qui n'a pas grand chose de lumineux et se révèle au final être un quasi traité de sociologie métaphorique à lui tout seul ("Beyond the madness").

Mais surtout, *Endangered philosophies* est une oeuvre cynique et violente dans l'esprit ("Sacrifice"), qui convoque des thématiques aussi contemporaines que saisissantes ("Straight razors") et nous les balance au visage avec une maîtrise effarante ("Nothing stays permanent", "Battlecries"), une maturité évidente qui est assurément la marque des grands disques. Pliage du "game".

■ Aurelio



UNFOLD

C'EST LAURENT, BATTEUR HYPERACTIF DU COMBO QUI PREND LE TEMPS DE RÉPONDRE À NOS QUESTIONS LE NOUVEL ALBUM BANSHEE O BEAST ET LE CONTEXTE PARTICULIER DANS LEQUEL IL A ÉTÉ ENREGISTRÉ... ET REVIENT ÉGALEMENT SUR LA FIN DES ANNÉES 90' !

Pourquoi avoir choisi ce titre d'album, Banshee o beast ?

Comme pour les titres de nos morceaux, nous attachons une importance toute particulière à la sonorité intrinsèque d'un nom d'album. Il peut avoir une résonance dans un concept global voire musical, ou pas. La sonorité des mots est prépondérante. Au-delà de sa traduction littérale, nous aimons dans "Banshee o beast" le fait que ça ne sonne absolument pas comme un album de métal, mais plutôt comme un album

de hip hop. De manière générale, nous n'aimons pas trop les conventions.

Justement, les titres des morceaux sont en anglais, en latin et en français, le sens a autant d'importance que la sonorité ?

Nous avons toujours choisi nos titres de morceaux pour la façon dont ils sonnent. C'est quelque chose auquel nous

tenons et que nous discutons tous ensemble en groupe. Tu vas y trouver une résonance avec les lyrics ou pas.

L'artwork est superbe, qui en est responsable, qu'est-ce qui vous a plu dans cette illustration ?

L'artwork de Banshee o beast a été réalisé par Fabian Sbarro, artiste avec qui nous avons collaboré depuis nos débuts sur la quasi-totalité de nos projets musicaux... Fabian a également travaillé sur Vancouver ou Enterprise par exemple. Notre relation dans la réalisation d'un album a énormément évolué au fil des années et nous sommes réellement allés très loin dans le développement de certains concepts ensembles. Pour Banshee o beast, nous voulions revenir à quelque chose de plus direct, de plus simple, afin de sortir d'un scénario qui révèle une histoire au fur et à mesure que le disque s'ouvre de panneau en panneau. Cette pochette est à la fois inquiétante, sombre et très épurée. Je dirais que la globalité fonctionne très bien avec la musique de ce nouvel album.

Unfold a pas mal évolué en terme de son, je le trouve moins clinique, plus "humain" ?

Le son est un éternel débat ainsi qu'une quête perpétuelle. J'aimerais beaucoup te dire que tout vient de nos choix mais tous les groupes du monde sont tributaires d'éléments extérieurs et de nombreux facteurs qu'il est très difficile d'entièrement maîtriser. Au final il s'agit toujours d'un voyage avec une destination à peu près inconnue. Nous avons fait le recording au Studio Mécanique de Julien Fehlman à la Chaux-de-Fonds, puis le tout est parti en Suède chez Pelle Henricsson pour le mix. Magnus Lindberg s'est lui occupé du mastering. Nous avons déjà travaillé avec Pelle sur Aeon aony et pensions que sa patte collerait très bien avec nos nouvelles compositions, il nous fallait quelque chose de très organique. Nous avons eu différentes approches et avons opté pour la plus "agressive", je veux dire par là que le mix ne laisse pas indifférent : tu aimes ou tu n'aimes pas. Ce n'est pas un mix de compromis.

Pourquoi avoir pris cette direction ?

Cosmogon, notre album précédent, était vraiment très noir et ambient. Banshee o beast étant définitivement plus dynamique, nous voulions qu'il sonne brut, dans un esprit plus live, que ça bave un peu. Et puis, un peu de larsen n'a jamais tué personne !

Vous aviez des influences noise cachées ?

La carrière d'Unfold commence à avoir une belle durée, nous ne comptons plus tout ce qui a pu nous influencer au travers des années. Mais le jeu reste toujours le même : s'affranchir de tout ça et délivrer quelque chose qui nous semble original, risqué, différent.

Le chant évolue lui aussi, par la force des choses...

Danek le chanteur d'Unfold ayant eu des problèmes aux cordes vocales... il doit d'ailleurs subir une opération sous peu, nous avons dû nous résoudre à avoir un remplaçant pour cet album. C'était également une question de timing, car si nous devions repousser le recording des voix de plusieurs mois, nous serions probablement passés à autre

chose dans nos têtes, le momentum aurait disparu.

Louis Jucker, chanteur de Coilguns entre autres, a accepté de relever ce défi, et nous avons été soufflés de voir avec quelle aisance il a trouvé le bon chemin sur ces compos, amenant des idées très originales. Il a vraiment "fait le job" comme on dit. C'est un artiste très complet et un garçon adorable. Danek reste le chanteur, notre chanteur et humainement il est évidemment irremplaçable.

Le W-Fenec fête ses 20 ans début 2018, Unfold a déjà 22 ans, vous êtes nostalgiques de vos débuts ?

À nos débuts nous étions encore plus mauvais avec nos instruments respectifs, donc sur cet aspect-là : non pas de nostalgie. Mais nos débuts signifient aussi des vies très différentes de celles que nous menons aujourd'hui. Il est plus délicat de mener de front le rock & roll et la vie de famille. Quand nous avons démarré, nous répétions trois fois par semaine, aujourd'hui difficilement une. C'est le plus gros challenge dans le fait de composer un album : utiliser le peu de temps que nous avons à bon escient et de manière productive.

Qu'est-ce qui vous manque le plus ?

Un groupe est un microcosme dans lequel tu vis plein d'expériences humaines incroyables. Nous avons fait des choix dès nos débuts, judicieux ou non, mais je crois que rien ne nous manque vraiment car nous continuons tout simplement à faire la même chose avec une énergie intacte. Les attentes sont très probablement plus élevées, mais ça fait partie du jeu. C'est le chemin qui est important, pas l'arrivée.

Qu'est-ce que vous regrettez le moins ?

Le fait d'avoir eu la chance de faire une tournée une fois dans notre vie.

Quelle était votre situation vis-à-vis d'internet en 1998 ?

Je m'en souviens difficilement, mais je crois que Division Records, le label que j'ai créé et qui aujourd'hui continue avec l'énergie d'une nouvelle équipe qui fait un super job avait une page hébergée sur Geocities.com, avec un peu de contenu sur chaque groupe signé à cette période, dont Unfold faisait partie. C'était très sommaire.

Quel changement a eu internet dans la vie du groupe ?

Avant toute cette période internet, je me rappelle encore partir à Paris avec mes promos dans le sac à dos, les rendez-vous avec la presse musicale à tenter de convaincre les gens au coup de cœur car je ne pouvais pas me permettre de mettre un budget conséquent dans la pub. La presse musicale était un vecteur d'information très important, de même que les fanzines et le réseau. Internet a certes donné une exposition sans précédent à tous les groupes de la planète, mais tout cela à aussi tué la presse écrite et créé d'autres problèmes. Comme par exemple quand ton album est disponible en totalité sur internet avant même sa date de sortie. Je parle à tellement de gens qui vont payer leur café 7 euros chez Starbucks mais qui ne comprennent pas pourquoi ils devraient payer 1 euro pour un morceau qui a mis des mois pour être composé, enregistré, mixé et masterisé.... Extrapoler ce comportement à une large échelle et

c'est tout le système qui se casse la figure. Réunir un budget pour faire un album devient un casse-tête quasi impossible à résoudre.

Ça permet d'avoir de nouveaux fans dans le monde mais concrètement, ça aide ?

On ne se pose pas vraiment la question car c'est un état de fait. Nous sommes loin d'exceller dans tout cela, mais on se rend également compte que nous contrôlons difficilement ce qui est publié. Le fait d'être actif en digital te permet au moins de poster du contenu de qualité. Mais c'est également l'abondance de tout et par tous les canaux, donc les gens intéressés par la musique en général doivent aussi trier dans la marée d'information qui leur parvient.

C'est toujours compliqué de trouver des dates de concerts...

Qu'est-ce qu'il y a au programme de 2018 ?

Nous venons de terminer une série de concerts pour la sortie de Banshee o beast, nous n'avons plus de rien de programmé pour l'instant. La sortie d'un album génère un buzz qui est extrêmement court, il faut tenter de capitaliser là-dessus. Cela va avec le monde d'aujourd'hui, tout est "obsolescence programmée".

J'espère sincèrement que de temps à autre, des personnes ressortent un de nos albums et ont du plaisir à le ré-écouter. Sans avoir la prétention d'avoir achevé un "classique" ce serait déjà une grande satisfaction !

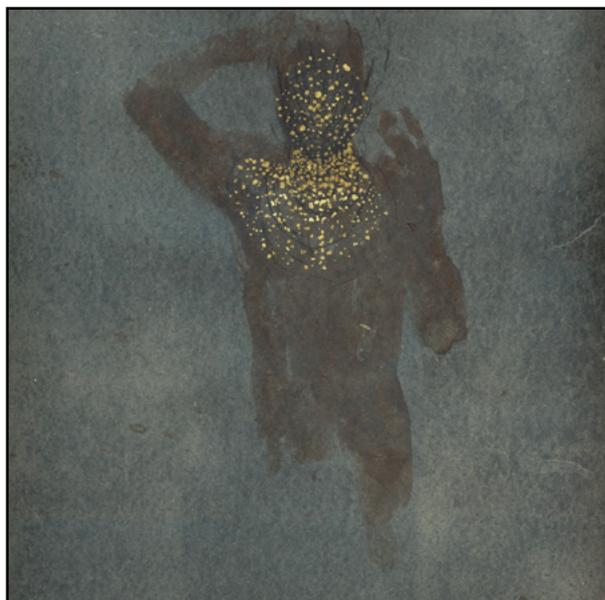
Merci Laurent et Unfold, merci à Elie de Division Records et Aurelio (Domino Media).

Photo : © Pacifique Vuillemin

■ Oli

UNFOLD

Banshee O beast (Division Records)



Les offrandes d'Unfold sont rares, il faut donc savoir en profiter... Le plaisir procuré par Banshee o beast est d'abord oculaire, l'artwork est somptueux, avec ce qu'il faut de clair et d'obscur, de sombre et de lumineux pour émoustiller et capter l'attention, forçant le spectateur à réfléchir à ce qu'il voit. Être attentif, voilà le pré-requis pour s'attaquer à un album des Suisses, sans quoi tu vas passer à côté de quelque chose ou être totalement happé par la puissante vague de décibels qui te tombe dessus.

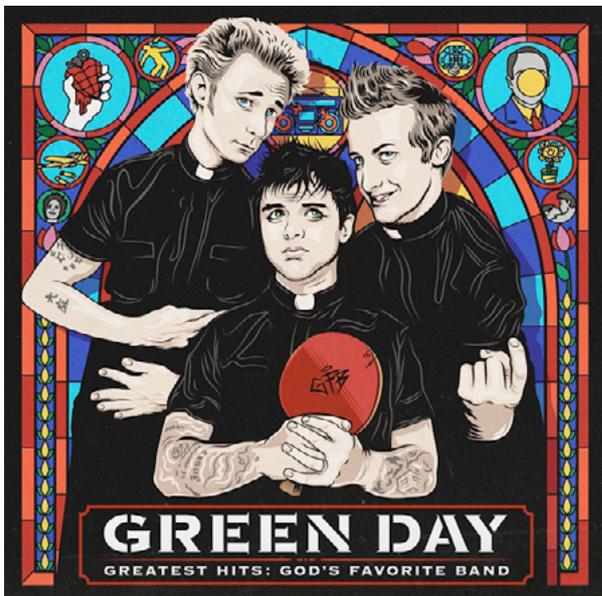
Pas d'introduction, pas de mise en place sonore, pas de prélude, le vif du sujet est au cœur des oreilles dès la première seconde consacrée au chant écorché de Louis Jucker (Coilguns, Autisti...) qui remplace Danek (excusé pour des soucis de santé) nous attaque les oreilles, passé au filtre d'effets, comme le son en règle générale sur plusieurs titres, on gagne en grain mais perd en précision, le côté clinique de la destruction organisée par Unfold est partiellement mis de côté au profit d'une certaine chaleur éraillée qui, brouillée, redonne de la couleur à leurs influences noise. Avec des frappes et des hurlements plus étouffés, les Helvètes s'humanisent, l'épaisseur du son lui donne davantage d'ampleur et nous rapproche d'eux alors que dans le

passé, on subissait les assauts sans espoir de trouver un peu d'humanité et de pitié. La rage explosive peut désormais laisser la place à un moment de calme (pas de quiétude, faut pas déconner non plus) même s'il ne fait que renforcer le poids donné à la suite (l'enchaînement "Admirals dissono" / "Cursed commanders"). Parfois complexes, les compositions restent jouissives car capables de toucher à leur but à chaque fois, quels que soient les sentiments transmis, ils arrivent à bon port et nous touchent tant physiquement que mentalement. Il faut accepter d'être malmené ("Aussitôt dit, aussitôt mort"), d'être préoccupé (le lancinant instrumental "They had wolves in their eyes and knives in their mouths"), de ne pas interagir avec le reste du monde environnant durant l'écoute mais qu'il est bon de se faire labourer les tympans par la brutalité d'Unfold.

■ Oli

GREEN DAY

Greatest hits : God's favorite band (Reprise Records)



Ce numéro anniversaire est un numéro où tu dois retrouver un peu de la nostalgie qui nous a touché en replongeant dans 20 ans de souvenirs et même un peu plus loin quand il a fallu fouiller notre mémoire pour comprendre comment on en est arrivé là... Et parmi les groupes qui ont marqué ma jeunesse rock, Green Day prend une sacrée place ! J'ai 16 ans à la sortie de Dookie et des heavy rotations de "Basket case", avec The Offspring ou Bad Religion, c'est le fleuron du renouveau punk à la ricaine, symbole d'une musique capable de squatter les charts malgré la distorsion, Nirvana a permis au rock au sens large de s'exposer partout, des tas de groupes en profitent, des tas d'ados en sont fans. J'en connais même un qui fabriquera son propre étendard en dessinant l'artwork de Kerplunk sur un t-shirt blanc. Si t'as vu ce mec aux Eurocks en 1996, c'était moi.

Le trio a déjà sorti un best of en 2001 avec International SuperHits !, c'était juste après Warning: et si Green Day bénéficiait déjà d'une belle popularité, ce n'était pas encore l'énorme machine qu'il est devenu. Une machine à tubes qui fait plier les radios et qui réussit à faire fredonner ses airs à ta belle-mère, un groupe renié par la plupart de ses vieux fans puisqu'en partie tombé

dans la facilité mais un groupe qui continue d'assurer des shows énormes et à ne pas trop se prendre la tête. Il s'agit toujours et encore de passer du bon temps et de pas mal déconner, en témoigne le titre de cette compil (un running gag depuis 2005) et le vitrail de ses prêtres pongistes qui jouent avec les codes et leur histoire.

Personnellement, j'ai lâché l'affaire il y a environ 10 ans, je connais donc les quinze premiers titres par cœur. Bravo au label qui est allé chercher "2000 light years away" sur Kerplunk même si d'autres titres plus anciens auraient également leur place ("Going to Pasalacqua", "Road to acceptance", "Paper lanterns"...), outre un éventuel problème de droits, c'est surtout le son de la prod' qui est difficile d'aligner avec le reste. La version de "Welcome to paradise" chopée pour cette collection est d'ailleurs celle de Dookie qui se taille la part du lion avec 5 titres indémodables. Insomniac, taillé en pièce à l'époque soit parce que trop punk soit parce que trop typé Green Day regorge de bons morceaux mais on a ici que "Brain stew", à choisir, j'aurais plutôt mis "Stuck with me" ou "Geek stink breath" mais les mecs ne m'ont pas posé la question... Surtout qu'on a "Hitchin' a ride" extrait de Nimrod et "Warning" de l'éponyme qui ne sont pas indispensables.

Après les quatre gros morceaux de American Idiot, il est temps pour moi d'analyser ma relation avec le combo. L'ultra prévisible "Know your enemy" (que j'ai déjà entendu) et le larmoyant bien chiant "21 guns" ne me donne pas envie d'aller écouter le Green Day de 2009. Même constat sur "Oh love", c'est du rock ennuyeux dénué du moindre intérêt. C'était vraiment le meilleur titre de ¡Uno! ? Dieu kiffe vraiment ça ? Lucide, le combo n'a pas mis de morceaux extraits de ¡Dos! ou de ¡Tré!. "Bang bang" est bien plus excitant, j'avoue n'avoir même pas laissé traîner une oreille sur Revolution radio et j'ai certainement raté un truc même si "Still breathing" est plus quelconque. Restent les deux titres qui sont là pour faire parler du disque, les deux inédits de service. Une version country de "Ordinary world" avec



Miranda Lambert qui ne restera pas dans les annales et un "Back in the USA" assez sympatoche.

21 titres qui couvrent presque toute la carrière du groupe, un livret avec plein de photos et les paroles, Greatest hits : God's favorite band est une compilation réussie puisque la plupart des choix réalisés ne sont pas discutables. Alors, oui, on peut toujours pinailler mais si tu veux te plonger dans 25 ans de carrière en 1h15, on peut difficilement faire mieux.

Photos : © Oli (à gauche), © DR (en bas)

■ Oli



SHANNON WRIGHT

Division (Vicious Circle)



Shannon Wright est devenue un nom qui évoque le respect lorsque l'on s'attache à revenir vingt ans en arrière pour faire le bilan sur le parcours de l'attachante américaine qui a fait confiance relativement assez tôt à la France (au début des années 2000) via le respectable label bordelais Vicious Circle, des passionnés qui ont lancé ou mis en lumière des formations telles que Mansfield.Tya, Elysian Fields, Sleepers ou feu Seven Hate et Drive Blind. Devenue l'icône féminine du rock & folk indépendant, ayant eu le bon goût de laisser sa musique entre les mains du producteur Steve Albini (Nirvana, Pixies, The Jesus Lizard) sur quelques albums, l'ex-Crowsdell sort début 2017 un album nommé Division dont la genèse remonte à sa rencontre avec la pianiste Katia Labèque à la fin d'un de ses concerts à Rome, l'un de ses plus beaux paraît-il à la fin duquel Shannon, complètement désespérée par la relation qu'elle entretient avec son métier, n'est pas loin de tout arrêter.

La suite se fait presque naturellement, Katia remotive Shannon en l'invitant à venir tester ses pianos dans son studio à Rome puis lui recommande de manière insistante de travailler ses idées et de les mettre en boîte à Paris avec son producteur David Chalmin, lui aussi fan

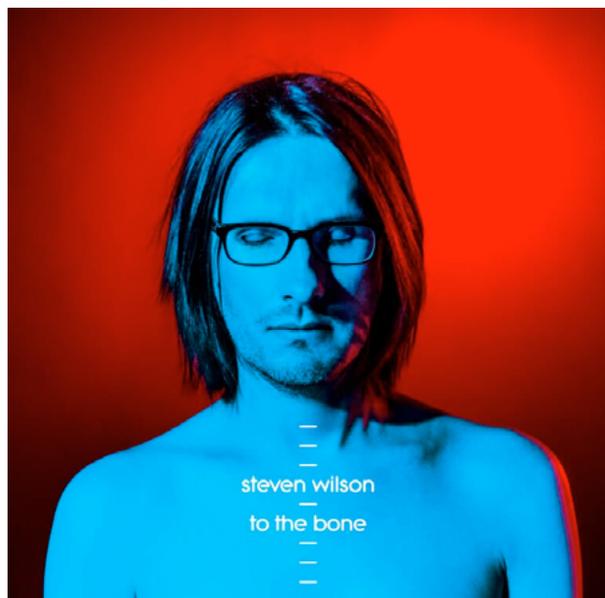
de Shannon, bien que sa culture musicale soit le classique. À l'écoute de ce délicieux Division, on ne peut que remercier la pianiste d'avoir permis sa naissance. Presque logiquement, si l'on s'en tient à son histoire, ce nouvel album n'a presque pas de son de guitare, les huit titres de Division sont donc composés au piano et par moment s'immiscent des notes de claviers Casio assez cheap pour donner une couleur différente à son œuvre. À ce titre, "Accidental" en est un très beau reflet et fait penser plus ou moins directement aux travaux lo-fi de Troy Von Balthazar. Mais ce n'est pas tout, loin de là, puisque Shannon porte sa légendaire peine à la fois sur des ensembles de programmations électroniques et sur des rythmes acoustiques parfaitement maîtrisés par Raphaël Séguinier, batteur studio ayant tourné avec Saul Williams, Nouvelle Vague ou encore Émilie Simon, à l'instar du final de "Soft noise" qui rappelle bien par son titre que l'Américaine a clairement adouci le propos en matière de rock bruyant. En témoignent des titres d'une délicatesse rare comme "Iodine" (qui rappelle dans l'esprit certains titres de Kazu Makino & Blonde Redhead) ou la soyeuse "Seemingly".

Division n'est pas un album de plus de Shannon Wright. Il tire définitivement toute l'émotivité de cette dernière, comme si sa réalisation faisait office de thérapie, et l'atmosphère faite principalement de piano qui s'en dégage le rend unique en tout point. Je ne suis pas certain que ce disque crée une quelconque division entre les fans de Shannon, bien au contraire, il devrait mettre d'accord tout le monde tout en marquant un nouveau tournant dans l'aventure en solo de cette songwriter de génie.

■ Ted

STEVEN WILSON

To the bone (Caroline International)



Si tu as apprécié la direction prise par le stakhanoviste Steven Wilson sur *Hand. Cannot. Erase.*, tu ne peux qu'apprécier ce cinquième album qui sort "dans la foulée". *To the bone* va encore plus loin dans la pop/prog', délaissant totalement les aspects métalliques des créations antérieures. L'Anglais a d'ailleurs clairement annoncé s'inspirer de Peter Gabriel, Kate Bush, Talk Talk ou Tears for Fears, les pédales d'effet ne jouent plus quelques distorsions douces et les instruments "pas vraiment rock" gagnent de l'espace (piano, clavier, harmonica et même un orchestre philharmonique pour renforcer 3 titres).

Histoire de magnifier cette touche pop tant désirée, le génie de la musique progressive a convoqué Paul Stacey (guitariste de The Lemon Trees, producteur pour Oasis ou The Black Crowes) pour l'aider à enregistrer (et même à jouer un peu de guitare), a fait appel à un fan d'expérimentation (le guitariste David Kollar qui s'illustre en fin d'opus notamment sur l'ambitieux et ultra progressif "Detonation") et a laissé davantage de place à celle qui apparaît désormais comme l'une de ses protégées, la chanteuse Ninet Tayeb ("Pariah", "Blank tapes" et "People who eats darkness") même si d'autres invitées prennent le micro comme Sophie

Hunger ("Song of I") et Jasmine Walkes ("To the bone").

Peut-être moins homogène que l'album précédent, celui-ci est marqué par des harmonies et des mélodies puissantes ("Nowhere now", "The same asylum as before") d'un côté et de l'autre de petites expérimentations musicales rappelant Pink Floyd / Roger Waters ("Refuge"), le tout ne manquant jamais de couleurs et de profondeur. Ainsi, Steven Wilson poursuit sa mue, se dirigeant vers toujours plus de pureté et de lumière, s'affranchissant un peu plus de son passé granuleux et sombre (ses premiers albums solos étaient assez proches dans l'esprit de ceux Porcupine Tree), une route différente mais pas moins passionnante qu'on va suivre avec lui et avec plaisir.

■ Oli

IRON MAIDEN

The book of souls: live chapter (Parlophone / BMG)



“Quoi, encore un live d’Iron Maiden ?” Et oui, je t’entends tousser derrière ton écran. En même temps, tu n’as pas tort : le groupe britannique, fer de lance de la NWOBHM, légende du heavy métal et machine à riffs a, depuis quelques années, pris le pli de proposer un live résumant plus ou moins fidèlement la tournée qui a suivi la sortie du dernier album studio en date (en l’occurrence, The book of souls). Il faut s’y faire, c’est comme ça. En même temps, les gars ne font pas semblant quand il s’agit de tourner à bord d’Ed Force One dans 36 pays à travers 6 continents pour un total de 117 concerts afin d’honorer leur dernier disque. Alors autant garder un petit souvenir avec The book of souls: live chapter, n’est-ce-pas ?

Plus qu’un album live, il s’agit plutôt d’une compilation de morceaux joués en public (et probablement retouchés en studio) et enregistrés au quatre coins du monde. De Sydney à Dublin, de Buenos Aires à Montréal (on entend Bruce Dickinson introduire le morceau “Children of the damned” en français, maigre consolation pour le fan ne comprenant que la langue de Molière car aucun morceau de l’unique concert français de la tournée n’a été retenu), Iron Maiden régale avec quinze morceaux (dont six piochés dans leur dernière produc-

tion studio) sur deux CDs ou trois LPs. L’auditeur en a pour son argent, la Vierge de Fer ne lésinant pas sur les morceaux longs et riches en riffs et mélodies.

Le die-hard fan regrettera l’absence de certains classiques du style “2 minutes to midnight” ou “Hallowed by thy name”, mais les hits comme “Fear of the dark”, “The trooper” ou “The number of the beast” sont bien de la partie. Comme le disque est un “quasi” best of, les versions qui ont été choisies sont interprétées à la perfection, même si les enchaînements en pâtissent. Mais qu’importe, car les duels de guitares sont exquis, la voix de Dickinson est reconnaissable entre mille (même si avec le temps, elle est peut-être plus perfectible) et le basse/batterie est toujours aussi mastoc. Qu’on adore ou qu’on déteste, on ne peut que reconnaître le gros niveau technique des six musiciens.

Quoi qu’on en dise, Iron Maiden est une institution, un des derniers représentants de la vieille garde heavy métal qui aura connu un succès monstre dans les 80’s, un gros coup de mou dans les années 90 pour retrouver une aura incontestable depuis le début du nouveau millénaire. Bien évidemment, The book of souls: live chapter n’est pas LE skeud indispensable de la riche discographie du groupe, mais il a le mérite d’exister pour laisser une trace sonore d’une tournée à succès (les chiffres vertigineux relayées sur la page Wikipédia de la tournée en témoignent). En définitive, ce disque est indispensable pour le fan collectionneur, divertissant pour l’amateur du genre, et complètement inutile pour le réfractaire du style. Logique implacable. Scream for me W-Fenec reader !!!

■ Gui de Champi



ULTRA VOMIT • LES SHERIFF
LUDWIG VON 88 • IGORRR
CROWBAR • GUERRILLA POUBELLE
PSYKUP • LES 3 FROMAGES • S.U.P
DADABOVIC • OVERDRIVERS • KILL FOR PEACE • LETHAEOS

6 & 7 avril 2018

1 JOUR : 22 € • PASS 2 JOURS : 37 €



NOSTROMO

EN NOVEMBRE DERNIER, LES MECS DE NOSTROMO SONT VENUS FAIRE UNE HALTE DU CÔTÉ DE LA MAROQUINERIE À PARIS. JUSTE AVANT UN SHOW COMPLET ET FOUTREMENT BOUILLANT ET RAGEUR, JAVIER (CHANT) ET LAD (BASSE) SE SONT POSÉS À NOS CÔTÉS POUR TAILLER LA BAVETTE ET RÉPONDRE À NOS QUESTIONS AUTOUR D'INFUSIONS DE PLANTES AVEC LA BONNE HUMEUR QU'ON LEUR CONNAIT. C'EST PARTI !

J'aurais pas parié un kopeck sur votre retour il y a un an et demi...

Lad (basse) : Nous, non plus ! (rires) Alors, c'est paradoxal, parce qu'on s'est vu les quatre pour faire un show acoustique au mariage de notre batteur Maik, mais on pensait franchement pas remettre le pied à l'étrier à ce niveau là et enchaîner autant de dates.

Javier (chant) : C'est parti de ce show là, il y a une photo qui a été postée sur Facebook et tout s'est enchaîné à ce moment là. En réalité, c'est pas nous qui avons décidé de refaire tout ça, c'est une suite de demandes.

Lad (basse) : C'est à dire qu'on est dans une logique économique extraordinaire, il n'y avait pas d'offre, en revanche, il y avait une vraie demande. (rires)

Ce retour s'est réellement donc formalisé par deux demandes, d'une part l'appel du Hellfest et d'autre part celui de Gojira pour une tournée commune. C'est une belle histoire, compte tenu des rapports que vous entreteniez avec les deux à l'époque.

Lad (basse) : Effectivement, Gojira faisait notre première partie à l'époque. Et suite à cette annonce de reformation, qui n'en était pas une du tout, on a reçu des appels et des messages pour nous demander la confirmation d'une reformation, si on faisait des dates en mode électrique. Dans les premiers à nous avoir contacté, il y avait le Hellfest. Quand ce festival te contacte en octobre pour jouer en juin, tu ne peux pas refuser, on a dû y réfléchir un quart de seconde avant d'accepter. Et Gojira nous a contacté pour participer à leur tournée en janvier.

Est-ce que vous le vivez comme un flashback, comme revivre sa jeunesse en quelque sorte ?

Lad (basse) : Alors, oui et non. Oui, parce qu'on a retrouvé toutes les personnes qu'on avait croisées sur la route il y a une quinzaine d'années, mais c'est paradoxal parce que c'est comme si on n'avait jamais arrêté pendant ces douze années. On a stoppé à un certain point puis repris au niveau où on était, comme si aujourd'hui était une suite un peu logique.

Javier (chant) : Même mieux, hein !

Lad (basse) : C'est un sentiment de nostalgie qu'est cool sur lequel on est actuellement. On continue de jouer nos vieux morceaux sur les dates qu'on fait là, on a réédité notre catalogue, et on se voit bien composer et refaire des dates pour les temps à venir. Je le répète, tout ça n'était pas prévu à la base.

Votre salle de répète, c'est la même que celle des débuts ?

Lad (basse) : Oui, toujours la même ! L'odeur n'a pas changé (rires)

Est-ce vos précédents disques qui ont été repressés se vendent bien ?

Javier (chant) : Oui, évidemment, nous n'avons plus besoin de travailler maintenant grâce à ces ventes (rires). "Se vendent bien", ça veut dire quoi ? Tout est relatif, je ne sais même pas ce qu'on a vendu comme nombre d'exemplaires à l'époque. On tenait à jour les comptes mais impossible de me souvenir.

Lad (basse) : On a repressé 1000 exemplaires, mais je ne sais plus si c'est en totalité ou par album (rires). En tout cas, oui, ça part. Le truc, c'est qu'on s'est reformé après un buzz qui s'est établi autour des aficionados de l'époque, mais aussi autour d'un nouveau public qui ne nous connaissait pas et qui nous a réellement découvert sur la tournée avec Gojira. Notre "mission" depuis qu'on est de retour, c'est de toucher ce public là, les fans de Gojira entre autres, les 16-25 ans, ceux qui n'étaient pas là à l'époque. Pour ça, et bien il faut sortir du nouveau matos, être présent dans la presse parce qu'on a pas beaucoup bénéficié des médias.

Javier (chant) : C'est normal, on n'a pas d'actualité ! À part notre reformation, c'est tout.

Lad (basse) : Oui, c'est normal, mais on n'a pas eu de gros trucs dans la presse, à part dans les sphères underground. Il y a rien d'étonnant au final, mais tu te rends compte que, juste avec la reformation, on remplit des salles dont certaines sont sold-out comme ce soir ? Je dis que c'est plutôt bon signe tout ça. Bon, à Béthune, c'est une salle de 50 places aussi (rires). Plus sérieusement, on est assez impressionné par l'accueil qu'on reçoit en général.

Javier (chant) : Toulouse, il y avait du monde, les grandes villes il y a toujours du monde.

Lad (basse) : Ouais, tu as des villes comme Reims ou Besançon, où on jouait à l'époque, c'était plein aussi.

Javier (chant) : Tout ça nous encourage à sortir de nouvelles choses.

Du coup, comment vous vous êtes organisés dans vos vies pour laisser du temps à tout ça ? Car vous aviez d'autres occupations j'imagine.

Lad (basse) : On est tous resté dans la musique. Enfin, presque. Moi, j'en ai toujours fait mon métier. Jaja, toi, t'as toujours joué avec des groupes aussi, dont Elizabeth. Jéjé, lui, il a monté Mumakil. Par rapport à notre organisation, ça nous est tombé dessus, mais comme on est tous indépendant, on arrive à dégager du temps pour ça, on essaie de jongler entre famille, structure





Lo Siento Mama

JE

MAROQUINERIE

Bu

carhartt

et le groupe. Faut arriver à définir les priorités, mais comme Nostromo nous est un peu tombé sur la gueule, de reprendre comme ça avec cet engouement, c'est une chance monstrueuse. Moi, j'ai plein de potes qui font de la musique, des fois je me sens mal à l'aise de leur dire que je vais jouer à Paris et que c'est blindé alors que eux n'ont jamais arrêté et jouent devant dix personnes. Vraiment, on a un bol monstrueux, on a tellement galéré à l'époque que quand la vie te sourit, faut en profiter un maximum.

Javier (chant) : On a galéré ?

Lad (basse) : Oui, on a galéré, on a fait une chiée de dates dans toute la France et en Europe devant personne, on dormait sous les tables. Bon, faut pas croire, c'est pareil encore maintenant (rires).

J'ai vu que vos bénéfiques allaient à Rise For Nepal, vous pouvez nous en parler ?

Javier (chant) : Alors ça c'est Ashes Cult, un label de Genève, d'où l'ont vient, qui édite uniquement des cassettes. Ce sont des amis, et ils nous ont demandé la permission de rééditer nos albums en format cassette pour que l'argent aille à Rise For Nepal pour aider les populations qui ont subi les conséquences des tremblements de terre au Népal en 2015. On a travaillé avec le label pour faire un bel objet, un coffret avec des goodies à l'intérieur, ça vient de sortir en 100 exemplaires, c'est ultra confidentiel, ultra limité et c'est pour une bonne cause.

Alors, là, il y a un maxi qui se prépare je crois, ça en est où ? À quoi peut-t-on s'attendre ?

Lad (basse) : Alors, effectivement on avait annoncé un maxi pour septembre-octobre 2017, mais on n'a pas réussi à le sortir à cette date là. On a commencé à enregistrer un 2-titres, mais on était pas satisfait du résultat, et là on retourne en studio en janvier pour enregistrer un morceau avec un clip qui va annoncer un maxi qu'on devrait normalement enregistrer dans notre studio qu'on est en train d'ouvrir avec notre ingéson dans le canton de Vaud. On est donc en train de préparer la suite des événements. Après cette tournée en France, si on peut appeler ça une tournée, on va finaliser des morceaux et en sortir des nouveaux parce qu'on a besoin d'actualité. On a envie de changer de répertoire, de jouer de nouveaux titres sur scène, de les faire tourner. On en a un nouveau déjà bien rodé qu'on joue à chaque concert, mais ce n'est pas suffisant. Certains sont bien avancés, c'est un peu dans la même veine. Il y a des morceaux qui sont moins rapides, plus heavy mais qui restent bien massif comme il faut, et

puis avec Jérôme, on est en train de travailler sur des morceaux qui blastent. Je ne sais pas si les morceaux seront meilleurs ou pas par rapport aux vieux, mais j'ai l'impression que l'assise est différente, ça respire un peu plus. Ce qui est bien avec Nostromo, c'est que les structures des chansons sont différentes, on a notre petit truc qui fait la différence.

Ne craigniez-vous pas que l'effet de surprise et d'engouement concernant votre retour s'estompe avec le temps et que de fait vous soyez exposé à une certaine routine album-tournée qui précipiterai votre séparation ?

Javier (chant) : Ah ben, on est déjà habitué à ça, donc ça va le faire !

Lad (basse) : Alors non, parce que nous allons à notre rythme, on ne s'impose rien. On est parti de ce constat là quand on s'est revu, on prend les choses comme elles arrivent. On vient de te parler d'un maxi, il y a six mois on n'en parlait même pas entre nous, peut-être que dans six mois, on te parlera d'un album, j'en sais rien. En réalité, on a toujours fonctionné comme ça, à l'instinct, au feeling, aux opportunités qui nous ont été offertes. Eyesore est né de notre rencontre avec Overcome Records, le label de Loïc qui est encore notre manager maintenant. Voilà, ce sont les opportunités.

Javier (chant) : Ouais, on est de véritables opportunistes ! (rires) Je ne pense pas qu'on va rentrer dans une routine "enregistrement-tournée-enregistrement-tournée" pour la simple et bonne raison que nous avons tous des métiers à côté, on travaille pour vivre. Nostromo est une belle passion qui nous permet de tourner dans de bonnes conditions mais on ne fera pas 200 dates par an.

Lad (basse) : Pour l'instant, non, c'est certain. Peut-être un jour, s'il nous arrive un truc incroyable. Mais ne nous mettons pas trop la pression, car c'est facile de vite s'essouffler. Comme dit Jaja, on a un job à côté, on a la chance d'être tous des travailleurs indépendants, ça c'est cool pour trouver des créneaux libres pour sortir de notre routine, mais l'idée c'est clairement de durer. On n'est pas prêt pour faire 200 dates par an, pour faire ce saut. Là, ça va, on en a fait une cinquantaine par an, c'est pas énorme mais c'est pas rien non plus, ça nous a permis de retrouver une cohésion et de bonnes sensations. Même si c'est comme le vélo, cela ne s'oublie pas, mais ça prend quand même du temps pour retrouver l'équilibre, les automatismes, l'énergie qu'on avait entre nous, il faut de la scène pour retrouver tout ça, et de vérifier que tout fonctionne entre nous mais aussi avec le public. Nostromo fonctionne à



l'adrénaline, c'est comme ça que ça marche.

Javier (chant) : Comme disait Lad, faut se remettre dans le bain. Chaque membre du groupe a eu sa propre remise en jambe. Jéjé n'a jamais arrêté, c'est naturel, il y a toujours des riffs dans ses mains, moi j'avais continué avec le rythme que j'avais avec Elizabeth, Lad, lui c'est que de la basse, donc il s'en fout, mais pour Maik, faut qu'il se remette physiquement dans le truc, c'est pas évident, faut bosser, c'est clair.

À la première époque du groupe jusqu'à votre séparation, il n'y avait pas ou peu de réseaux sociaux, la communication était différente et le buzz sur votre retour s'est fait avec Facebook je crois. Est-ce que vous pensez que Nostromo aurait pu prendre un autre virage à l'époque avec Facebook notamment en matière de renommée ou pour ouvrir le groupe sur de belles perspectives d'avenir ?

Lad (basse) : Oui, je pense. L'information circule plus vite avec des outils comme Facebook.

Javier (chant) : On va pas se le cacher, c'est grâce à Facebook si on est en train de te parler actuellement.

Lad (basse) : La visibilité est juste phénoménale maintenant. À l'époque, il y avait Myspace mais c'est arrivé plus ou moins vers la fin du groupe. Bien évidemment, nous communiquions par fax. Après, les réseaux sociaux, c'est dur aussi car tu as une multitude de groupes dessus, c'est plus la compétition des chiffres,

des likes. C'est tout le contraire de notre fonctionnement, on marchait par réseaux à l'époque, pour jouer, enregistrer, etc. Si Nostromo commençait aujourd'hui, je ne suis pas certain que ça marcherait.

Javier (chant) : On a beau avoir créé un buzz sans le vouloir sur Facebook, on est pour autant complètement ridicule sur ce réseau, on a pas beaucoup de likes.

Lad (basse) : Mais c'est normal aussi, on en a pas acheté ! (rires) Et puis, encore une fois, on a rien à vendre, pas d'actu, pas de disque.

Javier (chant) : Ouais, puis les réseaux sociaux faussent aussi, t'as des groupes qui ont plein de likes mais qui ne font rien du tout, même pas de tournée.

Heureusement qu'il y avait les webzines à l'époque, hein ?

Lad (basse) : Oui, et puis heureusement aussi que nous sommes sponsorisés par Jacquie et Michel (rires)

Javier (chant) : Ça nous arrivait de lire des webzines.

Lad (basse) : J'étais plus fanzine, moi

Est-ce que vous reconnaissez l'héritage Nostromo chez certains groupes depuis votre split en 2004 jusqu'à aujourd'hui ?

Les deux : Absolument pas !

Lad (basse) : Il faut déjà être capable de jouer du Nostromo (rires)

Javier (chant) : Je vois pas trop, peut-être Promethee ?



Lad [basse] : Non, eux nous citent plutôt comme une référence. Toute façon, on ressemble déjà à des groupes. L'œuf ou la poule ? On saura jamais.

Vous avez mis en stand-by les groupes que vous aviez montés pendant que Nostromo hibernait ?

Javier [chant] : On ne les a pas mis officiellement en stand-by, mais par la force des choses, il y a bien fallu qu'on stoppe. Elizabeth était déjà en stand-by car le guitariste et le batteur ont monté un projet pop-punk et un label. Mumakil aussi c'est en pause pour X raisons, mais je crois qu'un album est en préparation (NDLR : Les grindcoreux ont splitté quelques semaines après cette discussion). Et toi Lad, t'es en stand-by avec toi-même, c'est ça ? (rires)

Lad [basse] : J'ai monté mon studio de mastering, je ne fais que ça, c'est mon métier, et puis je suis en train de monter un studio d'enregistrement.

Dernière question qui est une requête auprès de vos amis de Knut : Vous ne pourriez pas leur dire qu'ils se réforment aussi et de venir faire une tournée avec vous, ce serait super ! Vous avez des nouvelles ?

Javier [chant] : Hey mais il y a tellement de monde qui nous demandent des nouvelles. À Reims, y'a un mec qui m'a demandé le contact de Didier et de Roderic pour

qu'ils se reforment.

Lad [basse] : Je crois que ça va être compliqué là.

Javier [chant] : Très très compliqué car géographiquement ils sont désormais éloignés, à droite, à gauche, mais sait-on jamais.

Merci à Guillaume Klonosphere

Photos : @ Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

■ Ted



SHAWN JAMES & THE SHAPESHIFTERS

On the shoulders of giants (Shawn James Music)



Shawn James est né du côté de Chicago en 1986, il a donc 26 ans quand il commence sa carrière musicale, il a alors déménagé pour l'Arkansas, ce n'est pas très loin de l'Illinois mais la situation de l'État, frontalier à la fois du Tennessee, du Mississippi, du Texas et de la Louisiane donne bien plus concrètement une idée des influences du gaillard. Blues, folk, soul, country, rock, ce que l'on dénomme parfois americana et qui représente la musique "traditionnelle" états-unienne prend ses racines dans ce Sud délaissé et dans les malheurs des hommes. Shawn a grandi avec un père alcoolique et une mère protectrice, il chantait à l'église et grattait sur une guitare pour essayer de plaire aux filles. C'est avec des potes qu'il monte son groupe, Shawn James & The Shapeshifters, et sort un premier long format autoproduit (quand on crée son label pour éditer ses disques, c'est un peu la même chose) en août 2012 (Shadows), c'est le début d'une histoire prolifique puisque EPs et LPs s'enchaînent à un rythme effréné depuis cette date, à cinq ou en solo. Pour la réédition de *On the shoulders of giants* à destination de l'Europe, d'autres disques débarquent chez nous dont *The bear* et *The gospel according to Shawn James & The Shapeshifters*.

Paru en juin 2013, les 6 chapitres de *The bear* forment la pièce centrale d'un triptyque animalier avec *The wolf* et *The hawk*. Voix rauque, harmonica endiablé, rythmiques idéales pour les saloons, cordes glissantes, l'ensemble fleure bon la camaraderie, le feu de camp et les bières frelatées, la tonalité soul et quasi shamanique de *On the shoulders of giants* n'apparaît pas, on est donc clairement sur un autre territoire, les deux titres instrumentaux ont beau apporter un peu de calme, les Shapeshifters ne font pas de la figuration. Après cette trilogie d'EPs et avant le LP *Deliverance* à l'été 2014, le combo se fait plaisir en enregistrant quelques reprises, rendant hommage autant à Johnny Cash qu'à Iron Maiden, leur "The number of the beast" vaut le coup d'oreille...

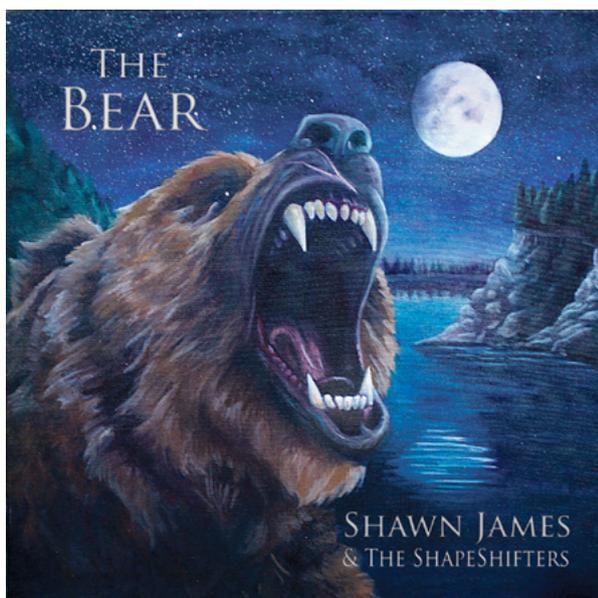
Ensuite vint le temps de *The gospel according to Shawn James & The Shapeshifters*, on est au printemps 2015 et les guitares et leurs pédaliers donnent leur version du gospel. Une version pas tout à fait catholique vu la saturation et l'artwork, assez éloigné des représentations connues de Eve si jamais c'est bien elle... Rock N Roll, chevauchées fantastiques, voix accrocheuse, si ce n'est par quelques claquements de main et refrains cajoleurs, on est loin des gospels, même américains, cet opus est une excellente surprise, Shawn James & The Shapeshifters offre un autre visage et on comprend mieux pourquoi le nom du groupe a beaucoup circulé outre-Atlantique.

En juin 2016, Shawn James s'affranchit quelque peu de ses amis pour une nouvelle sortie "solo" et un nouveau chemin musical puisque sur *On the shoulders of giants*, c'est sa voix qui est mise en valeur. 16 Horsepower ou WovenHand résonnent alors comme des références, le timbre de Shawn se rapprochant de celui du maître David Eugene Edwards. L'enfant de chœur s'est réveillé, il apparaît même presque christique avec sa barbe et ses cheveux longs (bon, on ferme les yeux sur les volutes de fumée et les tatouages...). Sa voix grave réussit ses montées dans les aiguës, la guitare sonne claire, les cordes sont chaleureuses, le slide donne de

la vitesse, les arpèges de la profondeur, Shawn James démontre que même seul, il peut tout gérer et s'en sortir, encore, avec les honneurs.

Avec ou sans The Shapeshifters, à l'écoute de ces trois productions, on comprend que Shawn James fasse sensation, malgré un rythme impressionnant de sorties, la qualité semble être toujours au rendez-vous, et ce, quelque soit le style privilégié. À découvrir pour passer l'hiver au chaud.

■ Oli



AMENRA

Mass VI (Neurot Recordings)



AmenRa avait touché au sublime de la noirceur avec Mass V, ils n'ont presque rien changé pour ce nouvel opus qui se sera fait attendre (la faute au talent de Dathbreaker ?) mais putain quel pied de plonger dedans. L'artwork n'est plus strictement en noir et blanc, en effet le cadavre du cygne a des reflets bleutés, c'est un signe que la musique va gagner encore quelque peu en nuances, pour autant, ça reste un cadavre et tu te doutes bien que les Belges nous emmènent plus aisément sous terre que dans les cieux (encore que pour certains croyants, c'est la même chose).

En vérité, les quatre gros morceaux de cet album nous partagent entre les deux, l'introduction de "Children of the eye" est un classique de progression (copyrighté par Cult of Luna ?) qui nous laisse penser à une élévation avant de se faire plaquer au sol, face contre terre, façon All Black, c'est brutal, tu as le goût de la boue et du sang, tu reprends tes esprits avec quelques douceurs de guitare mais c'est juste le temps qu'il faut pour percevoir la douleur, Colin remettant une couche d'agressivité alors que la rythmique, doom et lourde, pèse chacune de ses frappes, le riff de guitare tourne en rond, creuse, nettoie les plaies, installe le calme pour laisser la place à des harmonies vocales claires,

les soigneurs font leur office. La machine se remet en route, en roue libre, le terrain est de nouveau labouré, nous avec. Le message "Edelkroone" sert d'interlude mais ces quelques secondes ne préparent pas franchement à "Plus près de toi (Closer to you)" qui débute plus que violemment. Subtil mélange de saturations sombres et de pesanteur, le titre devient génial quand il s'illumine, ne laissant que quelques notes limpides occuper l'espace, préparant les oreilles à de petits mots en français, c'est pour le moins aussi poétique que perturbant. La basse fracasse les espérances qui résonnent, la gratte reprend du service et AmenRa repasse en mode post-doom-core pour un final déchirant et envoûtant. Les deux minutes de l'intermède "Spijt" ne permettent pas vraiment de nous remettre vu l'abrasivité de ces secondes instrumentales mais on souffle un peu avant deux autres morceaux grandioses. Tout en délicatesse, "A solitary reign" attaque par un passage très clair, touchant presque larmoyant, Colin garde cette ligne pure alors les instruments se drapent de noir et qu'un double chant écorche l'arrière-plan. L'orage qui menaçait éclate pour ce qui devient le passage le plus massif et le plus lourd de l'opus, un passage attendu qui se permet des déclinaisons au moment de relâcher la pression, la descente se fait presque en douceur avec un Colin qui rejoue de sa voix claire, en anglais, pour achever de nous charmer. Exceptionnel ? Non, car le "Diaken" qui referme l'album est encore meilleur. Ce titre est plus marqué par les rythmes, plus dynamique, plus organique, tirailé par la volonté d'aller encore plus loin, plus profond et celle d'un lâcher prise total où la douceur l'emporte. AmenRa ne choisit pas de vainqueur et préfère garder vivant ce grand déchirement.

Ainsi soit-il.

■ Oli

METZ

Strange peace (Sub Pop)



Ayant toujours suivi plus (l'éponyme inaugural) ou moins (II) de près les aventures des Canadiens de Metz, c'est sans a priori que je découvre Strange peace. Une paix étrange ? Tiens donc, auraient-ils levé le pied ? Cela ne m'étonnerait pas, tant la troisième œuvre d'un groupe est en général synonyme d'évolution marquante dûe à une certaine maturité et du recul sur son propre travail. En tout cas, dès le premier titre de ce nouvel album ("Mess of wires"), j'en suis pas totalement convaincu, le mur du son à la A Place To Bury Strangers fait son effet direct, une belle mandale dans la gueule, les riffs sont acérés, le rythme et le rendu sonore sont puissants et pesants. On se souvient qu'à l'époque notre cher et tendre collègue et néanmoins ami Cactus vilipendait gentiment la production des premiers disque du trio, sur ce présent méfait, il ne risque pas de s'en plaindre puisque ce sont Steve Albini (reconnu pour ses travaux avec Nirvana, Jesus Lizard, Neurosis et les Pixies) et l'habituel Graham Walsh (artisan sonore de Viet Cong, Always ou Young Rival) qui se sont chargés de la production maousse costaud de ce Strange peace.

Ce fait est, inutile de vous préciser que la profondeur et la densité du son pour un trio sont exceptionnelles, un

rendu qui, s'il sonne comme tel en live, fera un ravage et poussera le public dans ses retranchements. J'ai envie de vous dire qu'heureusement, par moments, le groupe sait ouvrir son champ musical à de belles harmonies (comme "Cellophane" et "Raw materials", d'inspiration Fugaziennes) et à des ambiances plus relâchées (qui font franchement du bien !) comme dans la longue interlude "Caterpillar" ou dans "Sink". Le reste n'est que grosso merdo du Metz tel qu'on le connaît depuis ses débuts. Entre noise rock et post-punk, Strange peace n'accorde finalement que peu de répit à l'auditeur qui sera d'ailleurs pris à parti avec un fulgurant brûlot punk-garage nommé "Dig a hole" à la (presque) toute fin. En somme, pour mieux l'achever et qu'il creuse lui-même son propre trou.

Durant ces 36 minutes enregistrées "en direct" en quatre jours, jamais l'ennui nous ronge. C'est la force d'un bon album et si Metz s'est taillé une sacrée bonne renommée avec ses deux premiers opus, nul doute que cette "paix étrange" viendra l'asseoir encore plus.

■ Ted



UNSWABBED

C'EST DANS CE QUI EST DEvenu LEUR ANTRE, LE STUDIO IN SITU, QUE JE RETROUVE LES UNSWABBED AU TOUT DÉBUT DE L'ANNÉE 2018, LE GROUPE EST EXCITÉ PAR LA RÉCEPTION DE NOUVEAU MATOS ET DES DIGIPAKS DE LEUR NOUVEL ALBUM ET C'EST AVANT QU'ILS N'ATTAQUENT LEUR PREMIÈRE GROSSE RÉPÉTITION POUR PRÉPARER LA RELEASE PARTY LILLOISE QUE JE LEUR POSE UNE SÉRIE DE QUESTIONS SUR LA SORTIE DE DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE, LEUR JOLI CLIP, LES CONCERTS À VENIR ET BIEN ENTENDU SUR LEUR VIE D'IL Y A 20 ANS... A LA FIN DES ANNÉES 90, ALORS QUE LE W-FENEC N'EXISTAIT PAS ENCORE, J'AVAIS DÉJÀ PLUSIEURS FOIS CROISÉ LEUR ROUTE...

Il y a 20 ans on parlait de néo métal, aujourd'hui Unswabbed fait quoi ?

Séb : Toujours la même chose ! Nous on a toujours dit "rock métal". En fait sur une date au début des années 2000, on jouait avec La Bestia à Rouen et l'organisateur voulait à tous prix un style pour mettre sur les affiches, on ne lui avait pas répondu, il nous a pas mal relancé et on fini par dire "mets néo métal", c'était à la mode.

Charles : Je ne me suis jamais retrouvé dans ce terme car pour moi c'est surtout le mélange avec le hip hop et on n'est pas du tout là-dedans.

Vous êtes passé par KissKissbankbank pour sortir cet album, le crowdfunding, c'est indispensable ?

Seb : Non ! Tu peux toujours sortir un album sans ça... Si on a fait ce choix, c'est pour garder notre indépendance.

Non mais oui...

S : En fait, c'est "non" pour une réponse générale et oui pour nous. Ça nous permet de gagner du temps, tu dois pas aller faire des courbettes à Paris chez les labels pour signer la sortie de ton disque et ensuite attendre deux ans pour que l'album sorte comme ça nous est



arrivé. On est complètement indépendant et de tout façon, combien de labels produisent vraiment encore des groupes de A à Z ?

Bruno : Ça nous a permis de gagner du temps également parce que l'album était presque prêt, la campagne de crowdfunding permet de figurer plein de trucs et de créer un lien avec le public.

S : Sans faire de la démagogie, c'est super important d'avoir ce lien direct avec les gens qui achètent le disque, grâce aux réseaux sociaux, on peut se rencarder pour offrir des dotations en direct plutôt que de les envoyer. On voulait aussi impliquer les fans dans l'album, on fait ça aussi pour eux, les rencontres au studio, le concert privé, c'est le genre de trucs qu'on n'aurait pas pensé faire sans ça.

2 000 Euros de plus que les 5 000 prévus, ça doit faire plaisir...

S : Carrément ! Par contre, on ne pourra pas faire tout ce qui était prévu comme par exemple une édition vinyle, ça coûte trop cher et on a des dépenses supplémentaires un peu imprévues, on n'avait pas trop anticipé

les 7% que KissKissbankbank te prend pour des frais de gestion, ni les frais de Sacem qui ont augmenté, ni les énormes frais d'envoi... La Poste, il ne font pas de sponsoring pourtant on pourrait être endorsé !

Charles : Et Alex est devenu accro au crack.

S : Et il a fallu payer les vacances en Argentine ! (rires)
On sera super transparent sur l'argent récolté et comment on le dépense.

Dans les dotations, il y avait donc un concert en salon et des rencontres au studio, c'est pas encore fait ?

S : Non c'est pas encore fait, ça se fera au printemps. Pour la rencontre, on veut pas juste se dire bonjour/au revoir lors d'une petite répét' au studio donc on attend le printemps pour se faire une belle journée avec les 3 donateurs, on se fera un barbecue histoire de passer un vrai moment ensemble. Pour le concert, ce sera au printemps aussi, il n'y a pas encore de dates mais ça se précise, ce sera en extérieur dans un jardin, la personne nous a déjà demandé combien il fallait de prises électriques, ce sera roots mais ça va le faire.

Le 2° clip, ce sera pour quel titre ?

S : Ce sera "L'équilibre", on aurait aimé le finir pour la sortie de l'album mais pour des soucis de trésorerie, il n'est pas encore tourné, le scénario est très abouti et comme on veut faire un truc bien, on prend le temps, on espère qu'il sera dispo vers février / mars.

Le premier est très beau...

Unswabbed : Merci

Ça coûte cher de faire un beau clip ?

S : Oui

B : Non (ils répondent en même temps)

S : C'est pareil que pour le crowdfunding ou l'artwork, on voulait impliquer des gens qui étaient très emballés par le projet. Le clip est réalisé par Sylvain Regniez, quelqu'un que Tof connaît depuis quelques années, lui montait sa boîte, nous on n'avait pas trop de sous parce que le crowdfunding était pour le disque et pas pour le clip qu'on a financé par nos fonds propres. On a trouvé un deal car c'est aussi son intérêt d'avoir un travail avec nous car ce serait plus exposé qu'un groupe local. Une fois qu'on était d'accord là-dessus, il fallait aussi s'assurer qu'il était aussi emballé de bosser là-dessus que nous avec lui. Donc, "ça coûte cher ?", non, ça dépend...

B : On a fait des partenariats pour tout, le lieu de tournage, c'est la Maison Folie Beaulieu, merci à Etienne qui nous a accueillis en grandes pompes, les techniciens, c'est tous des copains, la bouffe, on la fait nous-mêmes... On a réussi à réduire tous les budgets au minimum possible pour que ça rentre dans notre petit budget à nous.

C : La grosse différence, c'est le talent de Sylvain, par rapport aux autres clips qu'on a fait avant, c'est que ce soit lui qui l'a fait, c'est un artiste, il avait des idées, nous aussi, le truc c'est qu'on voulait recadrer sur quelque chose de plus simple, de plus "live" parce que dès qu'il y a du jeu, faut pas que les mecs du groupe jouent dedans parce qu'on joue comme des quiches.

S : Faut jamais dire jamais, on n'est pas à l'abri pour le prochain clip !

C : Le clip de l'acoustique était super parce que le mec a fait ce qu'il voulait, là c'est aussi super parce que Sylvain a du talent, c'est un musicien, ça se sent tout de suite, c'est un métalleux, il sent le rythme, on est super content de son boulot.

S : Ce qui est marrant, c'est qu'à chaque fois qu'on a suivi notre instinct sur une rencontre avec quelqu'un, finalement, ça a toujours marché. Par exemple, c'est Eric Canto qui a fait la pochette de In situ, on voit où il est maintenant et Guillaume Panariello qui avait réalisé le clip de "Juste un rêve" a bossé avec Lofofora et

vient de faire le clip de Shaka Ponk. On encourage tout le monde à se renseigner auprès de Sylvain parce qu'il a monté sa boîte, il a plein de bonnes idées et il cherche des projets.

Pour faire des vues, faudrait faire un clip avec un chat qui tombe dans une piscine et un pokemon qui boit de la grenadine !

C : C'est mon idée depuis toujours mais ils ne veulent pas !

S : C'est hallucinant de voir des trucs complètement débiles faire des millions de vue et que la nouvelle génération trouve ça pertinent, on n'est pas dans le même monde... Ce qui est rassurant, c'est de te comparer avec d'autres groupes de métal français, là, ça va.

L'artwork est signé Mindwide, un photographe lillois que vous ne connaissiez pas avant de tomber sur son travail par hasard...

B : Il y a 8 mois, on ne le connaissait pas...

S : Un drôle de hasard, on cherchait une pochette, on n'avait pas d'idées, on avait la musique, on savait ce qu'on allait dire, on avait chiadé le contenu mais on n'avait rien pour l'enrobage. J'étais dans mon plumard, je faisais défiler des photos sur Instagram et je tombe sur une de ses photos, je me dis que ça pourrait le faire, je la copie, je l'envoie aux autres, ils me disent "pourquoi pas", je le demande en ami, il a accepté, je lui ai envoyé un message privé, réseaux sociaux à fond, il m'a filé son téléphone, je l'ai appelé, il m'a dit "ça m'emballe carrément, on y va !"

C'est une session photos ?

S : Non, il prend plein de photos, il nous a laissé choisir parmi tout son travail, c'est des photos qui existaient déjà, celle de la pochette et du livret, elles seront exposées à St-So pour le concert de la release party. Là, on va faire des photos de presse avec lui en rapport avec la pochette.

C : On avait essayé de faire un raccord avec le clip, Sylvain est allé avec Mindwide sur les toits mais il a le vertige, il a filmé tout par terre (rires)

S : Non, le truc, c'est qu'on n'a pas le droit de se promener sur les toits et si tu veux faire des images de nuit sans lumière, ça ne marche pas.

C : Ouais, il n'a pas réussi à exploiter le truc.

S : Là, pour les photos de presse, ça va être la même problématique.

B : Ça va être un shooting urgent, express, rapide...

En 2014, vous disiez qu'être complètement indépen-

dant permettait d'être plus rapide, moi ça m'a paru long pour arriver à cette sortie...

S : Moi aussi ! Après, ça dépend ce que tu appelles long, tout est relatif dans la longueur ! (rires)

B : Faut remettre le truc dans le contexte, en 2014, on avait dans l'idée de sortir trois volumes de Tales, idée qu'on n'a pas abandonné d'ailleurs.

Oui, le volume 2 devait sortir vers le printemps 2015...

S : C'est le moment où t'es parti au Nicaragua, tu l'as loupé ? (rires)

B : C'est au moment où Alex est arrivé dans le groupe, on a repensé le truc et de nouveau on voulait faire un truc en français.

S : Pour être totalement transparent, cet album avait été intégralement écrit en anglais.

C : Pas totalement !

S : 10 sur 11 !!! Une fois que c'était quasi fini, on s'est dit qu'on allait le faire en français, j'ai un peu badé ! Toutes les prises n'étaient pas faites mais on a longtemps tergiversé. Étrangement ceux qui étaient motivés pour que ce soit en anglais l'étaient encore plus pour que ce soit en français... Au moment de le faire en français, ça a été très long de trouver comment ne pas retomber dans la redite, comment garder notre identité, comment être honnête dans ce qu'on dit alors qu'on a presque dix ans de plus que l'album d'avant, il a fallu trouver toutes les réponses pour que les textes arrivent. La longueur, c'est essentiellement du à ça.

Alex : En plus les textes n'ont pas juste été retranscrits en français, ils ont été totalement réécrits avec des sujets différents.

S : C'est super, pour le prochain Tales, on a plein de textes d'avance !

Il fallait faire un double album comme les Smash Hit Combo...

C : Je suis curieux de savoir combien ça représente en boulot, c'est un truc de dingue ce qu'ils ont fait, en plus, ils ont la blinde de textes et des chanteurs différents...

Il y a encore un peu d'anglais sur "L'équilibre"

S : Juste une phrase, c'était un petit clin d'œil. C'est juste pour le fun, le texte à l'origine, c'était sur un lanceur de couteaux qui se loupe et qui tue sa femme, c'était pour Tales of the nightmares 2, on avait dix titres, on pouvait même faire un troisième Tales et on a attendu que tu te barres au Nicaragua pour sortir l'album en entier et en français.

Il y a beaucoup de travail sur les textes avec davantage de finesses et de "jeux de mots" qu'avant, c'est parce qu'ils ont été travaillés et retravaillés ou parce

que vous êtes de meilleurs auteurs ?

S : On a carrément plus bossé sur les textes. Le travail d'écriture est différent aussi, on a longtemps travaillé "in situ", on arrivait en studio, il y avait zéro texte. Là, on a eu plus de recul puisque les titres existaient en anglais, on en était bien imprégnés et les morceaux étaient déjà enregistrés. Comme on ne tient pas les timings et qu'on ne tient pas parole, autant que ce soit béton quand ça sort. Donc on a passé plus de temps.

A : On a plus de maturité aussi.

B : Et le fait d'avoir réécrit en anglais a permis de mieux travailler le placement des mots, la façon dont les phrases s'articulent, comment ça sonne, ça a servi le truc. Quand Séb a fait les premières prises de chant, c'est ce qui m'a le plus frappé, les sonorités, la façon dont les mots s'imbriquent, c'est très anglo-saxon.

S : On s'est amusé avec quelques jeux de mots et il y a un certain vocabulaire qu'on utilisait souvent qu'on a mis de côté. Les puristes pourront étudier la question... (NDO : la discussion se poursuit mais je ne la relate pas ici pour ne pas dévoiler quelques subtilités).

L'album est prêt depuis quelques mois, il a été décalé à janvier pour "mieux" le sortir avec une distrib' Season Of Mist ?

S : Ça s'est fait ultra rapidement, notre manager, Elo, les connaît un peu, elle a envoyé le disque, ça les branchait et c'était fait. Il fallait juste un délai de deux mois pour les précommandes.

B : Faut avouer un truc, c'est qu'il nous faut aussi du temps pour défendre l'album. La première date envisagée pour la sortie, c'était avant l'été, avec la concurrence et tous les festivals, on s'est dit que l'album ne passerait pas l'été. Ensuite on a envisagé octobre mais on n'avait pas assez de dates de concerts calées pour le défendre juste derrière donc on s'est dit que c'était mieux de le décaler à janvier et faire des concerts pour le défendre et faire de la promo.

S : Il y a toujours une bonne raison de décaler une sortie, là, idéalement, il aurait fallu le sortir encore plus tard pour avoir le temps de faire une résidence avant les premières dates...

Enfin pour l'instant, il n'y a que deux dates !

B : Non ! (rires) Il y en a d'autres qui arrivent, ceux qui cherchent bien sur Internet peuvent en trouver deux autres que nous n'avons pas annoncées, y'en a une troisième qui sera bientôt annoncée...

C : Tu me le diras quand même, je veux bien être tenu au courant (rires).

B : On fait le Rock Or Ride à Quiévrain le 17 février, la

UnSW



doomed



veille de la date à Paris, et on fera le Warm Up du Hell-Fest le 30 avril à Nantes au Ferrailleur avec Ultra Vomit et c'est déjà complet... On va encore en annoncer d'autres dans les prochains jours.

La date de Paris au Klub le 18 février, c'est une date pour assurer de la promo dans la presse parisienne ?

B : Pour le coup, pas du tout ! Acces Live qui est une boîte de prod' de spectacles nous a proposé de co-produire la date, ils veulent faire un truc en escalier, dès que celle-là affiche complet, ils veulent programmer une autre date, probablement au printemps dans un lieu un peu plus gros...

La release party à St-So sera l'occasion de revoir Out, vous n'avez pas peur qu'ils vous piquent la vedette ?

S : Non (rires).

Tof : On connaît bien le bassiste. À partir de là, ils sont mal barrés.

S : Tof fait partie de Out, c'est plus Tristram, il y a eu un petit changement de line-up

T : En fait, il n'y a plus personne de Out, on a juste repris le nom du groupe !

S : C'est une franchise... Ils ne font plus de zik, ils vendent des burgers (rires), ils ont un food truck qui est garé devant St-So, à la sortie du bâtiment.

C : Ils vont pas nous voler la vedette, ils ont quand même 60 ans de moyenne d'âge ! Donc bon courage ! (rires)

T : Et heureusement que je suis arrivé, sinon, c'était 75 ! (rires)

C : Et avec tout le crack qu'Alex a acheté avec le Kiss-KissBankBank, j'aime autant te dire que nous, on a la pêche ! (rires)

B : Pour nous, c'est normal, c'est des potes de longue date.

S : On a quand même enregistré notre premier album avec X-Tof et Jean-Loup.

C : J'avais le stress que Tof ne puisse pas assurer deux concerts d'affilée mais il paraît qu'il fait un max de sport et qu'il aura une pêche d'enfer même en jouant avant. Par contre s'il a une baisse de régime pendant le set d'Unswabbed, je lui mets un coup de batte !

B : L'idée c'est d'avoir des potes autour de nous, les Full Throttle Baby, c'est le même délire.

C : Stengah, on ne les connaît pas pour être honnête mais j'ai écouté et franchement, je trouve que ça défouaille, je crois qu'ils ont des guitares avec plein de cordes ! (rires)

Tous les titres "sonnent", certains ne seront-ils pas

joués en live ?

C : On ne sait pas, on va voir après !

S : C'est notre première répét' depuis un petit moment, il n'y a pas de titre écarté d'office, c'était le sujet d'un échange de mails interminable.

C : On a beaucoup de morceaux, c'est pas facile de faire une set list

S : Je pense que les gens qui connaissent le groupe vont être surpris, on va ressortir des morceaux qu'on n'a pas joué depuis très très longtemps et certains titres qu'on jouait sur toutes les dates ne seront pas présents.

Le W-Fenec fête ses 20 ans le 18 janvier, la veille de la sortie de l'album...

Sans que je puisse poser ma question Charles balance un "Félicitations" et entame "Joyeux anniversaire" repris par tout le groupe dans un grand moment d'émotion, Philou, leur ancien guitariste, débarquant déguisé en Père Noël pour offrir au W-Fenec un cadeau... Bon, ok, ça s'est pas passé exactement comme ça, mais presque.

Unswabbed aura 22 ans, vous êtes nostalgique de vos débuts ?

C : Moi personnellement, pas du tout.

S : Euh... non. C'est intéressant parce que le fait de repartir en français, ça a un peu un côté nostalgique.

Qu'est-ce qui vous manque le plus ?

S : En 2000, on pouvait faire trois concerts par semaine parce qu'on jouait dans des bistrot, là, il n'y en a plus. Il y avait des radios qui passaient de la musique qu'on écoutait.

C : C'est vrai qu'on oublie le contexte de l'époque, jusque 2005-2006, c'était beaucoup plus facile.

S : En 4-5 ans, on a fait 7 ou 8 Splendid, maintenant, quand t'arrives à faire un support comme on l'a fait avec Hellyeah, on est super content mais il y en a d'autres qui ne jouent pas parce que tu joues. À l'époque on faisait des grosses scènes sans avoir sorti d'album. Il y a aujourd'hui beaucoup de festivals et peu de lieux de découvertes, les clubs ont du mal à survivre. Il y a moins de labels indépendants, moins de tourneurs, moins de radios indés, il n'y a plus de fanzines... Cette nostalgie-là, oui. C'est pas juste une histoire de mode si le métal est moins populaire que dans les années 90, c'est aussi parce qu'il y a moins de gens qui ont les couilles de le foutre à une heure de grande écoute comme le faisait Canal+, ils programmaient Sepultura, Deftones, Soulfly à 20h, t'avais de la pub à la télé pour Far beyond driven

de Pantera, t'avais le clip de "Freedom" sur une grande chaîne... Certains n'ont plus ce courage là... Peut-être que ça reviendra...

Quelle était votre situation vis-à-vis d'internet en 1998 ?

S : 98 ? J'avais pas internet chez moi.

B : Moi non plus...

A : Moi j'étais pas né ! (rires)

C : 98, j'avais 20 piges, j'avais pas internet.

B : Moi je l'avais au bureau...

C : Tu confonds pas avec le Minitel ? (rires)

B : Je bossais à l'ARA à Roubaix, c'était surtout pour du mail.

C : Je me rappelle de cette grande période où tout le monde était fâché à cause du téléchargement de la musique...

A : Quand j'ai eu internet, je me souviens que si je voulais télécharger un clip, je le lançais avant d'aller me coucher et je l'avais le lendemain en rentrant des cours...

S : A cette époque-là, t'empruntais le CD à la médiathèque et tu le copiais sur une K7 ! Le téléchargement illégal, ça a toujours existé... Peut-être pas à la même échelle... D'ailleurs on a sorti notre première démo sur une K7, on les copiait sur la chaîne hifi... Vis-à-vis d'Internet, on est toujours en retard, on s'est mis sur Myspace en retard, sur Facebook en retard... On a toujours un wagon de retard !

Vous vous souvenez de la première fois que vous avez croisé le W-Fenec ?

S : C'était pas au Grand Mix ?

C : C'était pas aux 4 Écluses à Dunkerque ?

Si, c'est ça, en 2004

S : Bien joué Charles ! C'était avec Clearcut ? Avec Mass Hysteria ? (NDO : En fait, c'était avec Division Alpha). Je me souviens d'une grosse bringue au Grand Mix avec Biocide et Enhancer, c'est une des plus grosses bringues qu'on ait faite. C'était avant le premier album..

C'était en 2001 je crois, le lendemain matin, je passais un CAPES blanc, j'ai du partir vers 4h pour dormir 2-3 h dans la bagnole sur le parking de Lille III avant l'exam... (NDO, c'était en novembre 2000)

Le net n'est pas vraiment devenu une drogue ?

S : Non, c'est aussi pour ça qu'on est à la ramasse sur certains trucs. On ne s'accroche pas au nombre de vues à ces trucs-là. C'est devenu un juge de paix, à l'époque les programmeurs allaient voir en magasin si ton disque se vendait, je me souviens, on avait joué

à Marseille, le gars nous avait dit "je suis allé voir à la FNAC, c'est un groupe qui vend, je vais les prendre". Aujourd'hui, c'est combien t'as de clicks mais ça veut rien dire, t'as des gens qui les regardent 5 secondes...

C : Et t'as des gens qui achètent les clicks, il y a eu un scandale, Beyoncé est passé genre de 80 à 20 millions de vues, sa maison de disques s'est fait gauler à acheter de clicks comme des malades

A : On peut pas les récupérer les clicks ? (rires)

(NDO : renseignements pris, Universal et Sony se sont bien fait "corriger" par Youtube, Beyoncé est ainsi passée de 457 à 305 millions de vues)

C : Nous, on est loin de tout ça...

B : On n'est pas des drogués d'internet mais on l'utilise quotidiennement. On est bien fan de Facebook live.

S : Ça c'est rigolo, il y a des questions en live, ça désacralise le groupe, on fait ça dans mon salon ou ici à l'arrache, on en fera peut-être un lors du barbecue pour faire coucou. Dans les années 2000, tout était mis en scène, tout était calibré. Là, comme pour l'album où on fait tout nous-mêmes, on n'a plus personne qui décide de ce qu'on doit faire et comment. Avec Facebook live, on fait comme on veut, on a de la spontanéité. C'est tellement spontané que quand on décide d'en faire un, on est obligé de se faire un petit papier qu'on pose pour savoir de quoi parler, y'a deux ou trois infos à glisser et on a déjà fait un facebook live où à la fin on dit "salut, on coupe" et on avait oublié de filer les infos !

Merci Elo et Unswabbed, bises à Philou.

Photos : © DR / Oli

■ Oli

UNSWABBED

De l'ombre à la lumière (Autoproduction)



Unswabbed nous a fait languir avant de sortir cet album mais ça valait le coup. D'abord composés pour être chantés et enregistrés en anglais et sous forme de 2 EPs, les textes ont finalement été réécrits en français et les morceaux regroupés sur un seul album, mettant la série des Tales en stand-by. Dans son studio, le groupe a largement eu le temps de peaufiner chaque riff, chaque rythme, chaque petit son et donc chaque mot. Au final, De l'ombre à la lumière est peut-être l'album le plus sombre mais aussi le plus abouti des Lillois.

L'artwork, superbe du début du digipak à la fin du livret, donne le ton, beaucoup d'ombres (normales pour des photos prises de nuit) et un peu de lumières dans le lointain, des lumières floues, vacillantes, aux couleurs chaleureuses mais qui semblent inaccessibles. Côté son, l'ensemble donne bien davantage de places aux graves, les guitares, la basse et la batterie sont plus lourdes, plus massives et écrasent davantage l'auditeur, le chant, lui, cherche toujours à s'élever hors de cette noirceur, à rejoindre les phares qui illuminent le bout de la nuit, il ose l'impossible et tente le grand saut (ce que n'a pas forcément intérêt à faire le sujet des photos). Si Séb par ses passages plus clairs et ses

mélodies accrocheuses apporte une lueur d'espoir, ses textes ne sont guère optimistes, on y retrouve les blessures de l'âme, les pièges, la colère indomptable mais aussi l'envie de s'en sortir, l'idée de tenter la folie plutôt que l'uniformisation, refuser, résister, essayer de toujours avancer. Même si les textes les plus beaux sont ceux qui traitent de séparation, que ce soit la chanson d'amour "Le poids des larmes" ou "Sans lendemain" qui évoque une rupture définitive et sans retour qui rappelle "Encore sourire".

La force d'Unswabbed ne réside pas que dans le choix des mots, c'est aussi la capacité de débiter un titre par un riff ultra catchy (trop ?), un peu facile et dragueur comme l'introduction de "D'amour et d'ivresse", enchaîner avec une belle ligne de basse et terminer par de gros blasts qui mettent tout le monde d'accord (ou KO). Varier les riffs entre plaquages pesants et hachures serrées, petits sons qui traînent, légers enrobages samplés et toujours le faire au bon moment, dans le bon tempo n'est également pas donné à tout le monde, les deux guitares combinent à merveille à ce petit jeu et on sent une véritable osmose entre les cinq musiciens qui ne se marchent jamais sur les pieds (à ce titre j'aime beaucoup "L'étincelle").

Sans faire de bruit, Unswabbed revient sur le devant de la scène, le travail sur les EPs en acoustique et en anglais a forcément servi le combo qui reprend ses vieilles habitudes (près de dix ans après leur précédent album) mais qui les subliment de par son expérience.

■ Oli

RESCUE RANGERS

Join hate (F200 Records)



Le combo d'Aix-en-Provence pourvoyeur de galettes stoner-rock est de retour... encore (petit rappel : le groupe devait s'autodétruire au bout de 5 mois d'activité en 2005, finalement ce ne fut pas le cas puisque qu'un second EP suivit en 2008 et un album Manitoba en 2012). Embarqué en tournée avec Helmet, nos Provençaux vont être chouchoutés par son illustre leader au point que ce dernier produira l'album, et comme si cela ne suffisait pas à leur bonheur, intégrera le groupe histoire de donner des backing vocals ! On continue dans le lourd puisque le mastering est confié à Howie Weinberg, l'homme au C.V aussi long qu'impressionnant (Helmet, Sonic Youth, Nirvana, Beastie Boys, Deftones, FNM, Slayer, Public Enemy, Limp Bizkit...), concernant l'artwork c'est plus light, aucun risque de concourir pour la "cover of the year" mais ça a le mérite de retenir l'attention avec son mash-up de Chuck Norris et du Dirty de Sonic Youth.

Pas hyper fan à la base de stoner, ni de ce qu'a fait le groupe jusque-là, j'envoie le CD sans être vraiment excité ni impatient plus que cela et du coup la surprise n'en sera que plus belle puisque d'entrée de jeu "Join hate" va me mettre une grosse claque ! Gaulé comme du Made Out Of Babies sous taurine : urgent, puissant

et noisy, le titre est une pure tuerie noise... "Khalil" qui arrive derrière, nous prend un peu à contre-pied, un morceau très grungy qui pourrait rappeler certains de Siamese dream des Smashing Pumpkins, on est un peu déstabilisé sur le coup mais il faut se reprendre rapidement parce que "Moped synch" déboule avec un Page Hamilton des grands jours pour nous en remettre une couche et derrière il y a de la réserve : "Choke", "Malcontent" et surtout "Keep smiling", c'est assez surprenant car on croirait entendre Helmet période Aftertaste, limite ça éclipserait presque nos frenchies qui sont derrière tout ça... Join hate ne se laisse pas pour autant vampiriser par l'ex-Band Of Susans, pas question d'être un ersatz du groupe new-yorkais et Rescue Rangers va le prouver en décochant quelques flèches indie punk-rock taillées dans le gras, "Repetition", "Vibe hotel" et "Broken faces" logeront dans le mille, idem pour "Tiger" qui se permet même de venir bousculer Houston Swing Engine sur son propre terrain !

C'est un sans faute pour les Marseillais qui enquillent en moins d'une demi-heure (2 grosses minutes par titres pas plus !) un album aux réminiscences très 90's où le punk-rock côtoie le post-hardcore, on songe un peu au Beaster de Sugar voire au TroubleGum de Therapy?, un disque à ranger à côté du Travelling in travel de Dysfunctional By Choice... top !

■ Stéphane

THE CRAFTMEN CLUB

Colores (Upton Park)



La vie de The Craftmen Club n'est pas un long fleuve tranquille, le groupe est en effet repassé à quatre en 2015 quand Mikael Gaudé a décidé d'investir plus de temps dans son projet solo Rotor Jambreks. Les Guingampais sortaient d'une année faste, celle de la sortie de l'excellent album *Eternal life*, de nombreux concerts et même d'une victoire en coupe de France pour les Rouge et Noir qui faisait d'un morceau des Craftmen un des hymnes du club. Fin 2017, leur retour prend le nom de *Colores* mais se fait en noir et blanc... avec un joli dégradé de gris.

L'éventail des couleurs proposé par les Bretons n'est en effet pas aussi binaire qu'il n'y paraît, d'une pop douce-rose au rock granuleux noirâtre, ce nouvel album scintille de diverses teintes et brille par ses rythmes, qu'ils soient appuyés ou chaloupés, on finit toujours par se faire accrocher... Et si les ambiances, les saturations et les rythmes ne diversifiaient pas assez les sensibilités, le quatuor switche la langue, passant avec facilité de Molière à Shakespeare sans sourciller et réussissant à écrire des tubes plaisant(s) d'un côté comme de l'autre de la Manche (j'ai un petit faible pour "La route" en français mais difficile de la confronter/comparer à "Love"). Peut-être plus posés, profonds

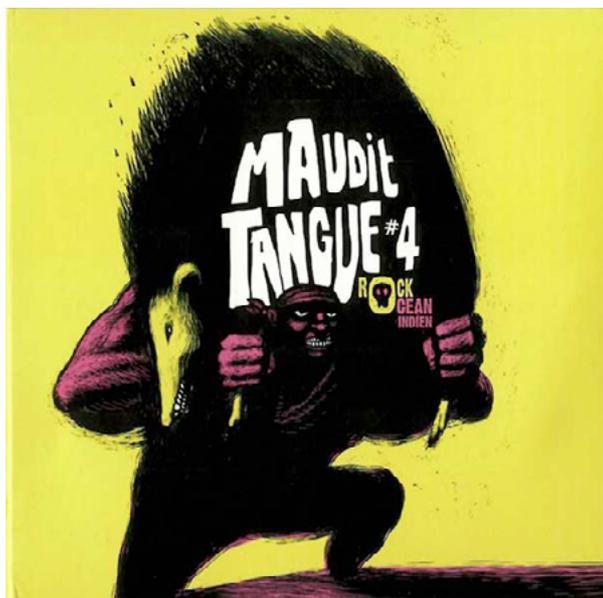
et écrits quand ils sont dans leur langue natale ("Nos enfants rois"), les morceaux gagnent en légèreté et en dynamisme quand ils prennent l'accent des Pulp, des Blur voire des Bloc Party ("Last Trip").

Fidèles à leur identité pop rock, fidèles à la qualité exigible pour sortir un LP, fidèles à leur label Upton Park (Im Takt, Svinkels, Matmatah...), The Craftmen Club ne déçoit personne avec *Colores*. Un bel album, homogène, adulte, à la fois sombre et sexy, l'adjectif idoine si j'étais une demoiselle en amour serait "ténébreux", histoire de remplacer le trio charmeur, mystérieux et irrésistible.

■ Oli

MAUDIT TANGUE

Maudit Tangué #4 Rock Océan Indien (Maudit Tangué / Ravine des Roques)



Tous à vos buzzers ! Question géographie ! Quel est le point commun entre l'île de La Réunion, l'île Maurice, Madagascar, l'Afrique du Sud, l'Inde et l'Australie ? L'Océan Indien bien sûr ! Et quand un océan vous sépare, ce n'est pas évident de développer des échanges autour d'une même passion musicale. C'est pourtant ce que l'association réunionnaise Ravine des Roques met en oeuvre depuis plus de 10 ans. Elle organise des concerts, des festivals itinérants, aide à la production d'albums et depuis 2012, avec le label réunionnais Maudit Tangué, elle confectionne la compil ... Maudit Tangué. Pour ce 4ème opus, c'est un double CD qui rassemble pas moins de 34 groupes provenant de l'ensemble des territoires cités en liminaire. Et si les artistes qui y sont présents proviennent de contrées très éloignées, ils se retrouvent musicalement. Oublie la pop, l'électro, ou le rock FM, chez Maudit Tangué, c'est punk, garage, noise, avec quelques (rares) divagations métal et ska.

Le LP est rangé par zone géographique. On commence avec la Réunion et ses Bêru nouvelle sauce piquante avec les punk de Tukatukas ; d'autres punk, Kilkil qui sortent le clavier old school pour un synth punk rapide et fun ; s'ensuit Riske Zero, du bon noise qui joue vite

et fort. Avec des titres qui dépassent rarement les 3 minutes, les groupes s'enchaînent vite et bien. Thee Orlando's débarque avec un rock garage et un chanteuse au timbre parfaitement éraillé. Pluto crevé "attaque et tue" à la mode Tagada Jones ; pour la suite, on se calme (un petit peu) avec les psycho rock de Mothra Slapping Orchestra ; une petite dose de tchigidup avec le Rocksteady Sporting Club à la sauce The Selecter ; on retrouve Golgot VR dont le LP Gazoline electro eighties post punk avait été apprécié dans le Mag #25 ; on réécoute avec autant de plaisir Pamplemousse également savouré dans le Mag #29 avec son premier LP éponyme ; et on finit le tour de l'île de la Réunion avec un titre rock classique de Tell Me Peter (mais ils savent explorer d'autres styles) et un rock noise avec pointe d'électro de Da Flesh. Direction l'île Maurice pour écouter le heavy métal sauce créole de Divoltère, puis leur équivalent Malgache JonjOrOmbOnA ou le rap métal d'UXT. On continue de sillonner l'océan avec une escale en Afrique du Sud avec 10 groupes qui se retrouvent autour de la même passion du rock garage, noise avec quelques pointes de sludge. On y retrouve d'ailleurs le duo Make-Overs, déjà 10 albums et un passage fin 2017 aux Transmusicales. Puis une petite incursion en Inde qui se met au punk avec 3 représentants. Et on termine ce tour d'océan en Australie (uniquement West Coast), avec 7 bands tout aussi rock, tantôt cool Bells Rapids, tantôt rageux Thee Loose Hounds.

Avec 34 groupes aussi éloignés géographiquement que proches musicalement, Maudit Tangué atteint son but : une envie de s'acheter un monocoque et de découvrir l'océan indien, pas uniquement pour ses plages, mais aussi pour sa musique.

■ Éric



UNEVEN STRUCTURE

APRÈS UNE TOURNÉE D'ÉCHAUFFEMENT EN PREMIÈRE PARTIE DE 12 FOOT NINJA, UNEVEN STRUCTURE REVIENT SUR LES ROUTES POUR LA TOURNÉE DE SON NOUVEL ALBUM LA PARTITION. L'OCCASION POUR NOUS DE RETROUVER DÉBUT OCTOBRE 2017 LES LASCARS DE PASSAGE À LONDRES À L'UNDERWORLD.

Vous pouvez vous présenter ?

Igor : On est Uneven Structure, un groupe de métal progressif basé un peu partout en France, je suis guitariste avec Steeves et Jérôme, il y a aussi Ben à la basse, Arnaud à la batterie et Matthieu est chanteur.

Il y a quelques mois vous avez supporté Twelve Foot Ninja, comment s'est passée cette tournée ?

Igor : Carrément bien, niveau ambiance, ça a très vite matché avec eux. C'était super pro, super carré, ça nous a permis de bien progresser.

Matthieu : C'est la meilleure tournée qu'on ait faite jusque-là.

Je vous avais vus juste avant la sortie de l'album, comment s'est déroulée cette sortie ?

Igor : L'accueil a été plus mitigé que sur l'album précédent mais vu les choix qu'on a fait, c'est normal. On a eu aussi de bons retours et c'est surtout sur scène qu'on voit la différence, il y a un public qui ne nous connaît pas et qui rentre dans la musique beaucoup plus directement.

Il y a une évolution entre vos trois sorties, comment vous la voyez ?

Matthieu : Plutôt naturelle. C'est pas calculé, ça vient tout seul par rapport au moment, à l'envie.

Ben : Ça tient aussi à l'évolution qu'on a eu sur scène par rapport à ce qu'on jouait et ce qu'on veut apporter en plus.

Et dans cinq ans, vous la voyez comment ?

Matthieu : On ne se projette pas, on verra bien ce qui va venir. A priori, La partition est un tournant, on sera plus dans cette veine mais ça ne devrait pas être pareil.

Igor : On aime bien tester des nouveaux trucs sur chaque album. Dès qu'on peut expérimenter, sortir de notre zone de confort, on y va, on s'amuse.

Il vous a fallu 4 ans pour sortir La partition, qu'est-ce qu'on ressent quand on met 4 ans d'investissements dans une heure de musique ?

Matthieu : Un tas de trucs. Déjà, il y a un gros soulagement

parce que ça a été long.

Steeves : Il y a de la crainte aussi parce qu'on a fait un gros virage artistique, le public qui nous suivait avec Februs n'est pas forcément celui de La partition, ça fait un peu flipper. Mais au final, on est plutôt content.

Vous avez presque tout fait sur l'album, vous êtes perfectionnistes ou vous ne voulez pas perdre le contrôle ?

Matthieu : Perfectionnistes, ouais. On a une idée assez précise de ce qu'on veut et on aime faire les choses nous-mêmes. C'est vrai qu'on a envie d'avoir le contrôle sur tout et on aime faire ça, on aime la prod.

Vous êtes très actifs sur les réseaux sociaux, c'est nécessaire pour la réussite d'un groupe ?

Matthieu : C'est une bonne question parce qu'on en parle pas mal en ce moment... Ça marchait plutôt bien et depuis quelques temps, on a l'impression qu'on arrive mieux à défendre le groupe "à l'ancienne", avec des contacts directs lors des tournées et du live. C'est peut-être plus sain de défendre le groupe sur scène, physiquement que sur Internet.

Igor : Le reach a tellement baissé sur Facebook ou Instagram que ça ne sert presque plus à rien de poster sur Facebook ou alors du gros contenu ou alors en payant. Et ça pique un peu de mettre de l'argent sur un truc aussi éphémère. On se rend compte qu'on a plus de retours sur une tournée que sur les réseaux sociaux.

Votre dernière découverte musicale ?

Matthieu : J'ai un gros coup de cœur sur une des dernières signatures Basick Supplies, c'est Sleep Token, c'est barré, c'est bien foutu, c'est vachement intrigant. Y'a Franc-Tireurs aussi qu'on aime bien.

J'ai l'impression que Uneven Structure marche mieux en Angleterre et en Allemagne qu'en France, le public français n'est pas réceptif ?

Steeves : Ça commence à venir. Le métal en France, c'est difficile, c'est pas évident de se faire sa place, d'avoir une exposition, c'est plus dur qu'en Angleterre ou en Allemagne où la

scène métal est établie. En France, tant qu'il y aura Jul à la radio, ce sera compliqué.

Vous bougez beaucoup en Europe, vous avez un label allemand, vous profitez de l'Union Européenne...

Ben : Clairement ! Pour la vente du merch, pour les déplacements, c'est beaucoup plus facile, l'ouverture des frontières nous aide.

Igor : Si tu prends l'exemple inverse avec les Etats-Unis, les groupes préparent une tournée, claquent des milliers d'euros et se retrouvent avec leur visa refusé à la dernière minute... C'est le genre de trucs qui arriveraient dans une Europe où les frontières seraient fermées. C'est déjà compliqué de faire des tournées avec un espace de libre-échange comme le nôtre, imagine les problèmes administratifs et financiers dès que tu veux passer une frontière, ce serait épuisant.

La question à propos de La partition que vous aimeriez qu'on vous pose ?

Ben : Combien de litres de pastis ?

Steeves : On a beaucoup de questions qui reviennent et qui sont pas évidentes genre "de quoi ça parle"... Là, c'est compliqué.

Ben : Qu'est-ce que vous regrettez dessus ?

Alors, qu'est-ce que vous regrettez sur cet album ?

Matthieu : Ça dépend des personnalités, moi je ne regrette rien en général, même s'il n'est pas parfait je ne regrette rien. Peut-être qu'on le referait différemment mais il est là et c'est sur scène qu'on l'apprécie le plus.

Ben : Il a été fait pour ça.

Matthieu : C'est une différence par rapport aux autres, il a été pensé pour le live. On a beaucoup de plaisir à le jouer, il y a un lâcher prise.

Steeves : Tu verras ce soir, il n'y a plus de retenue sur scène, on peut tout lâcher... Peut-être trop même.

Un mot de la fin ?

Steeves : Pastis !

Un énorme merci à Uneven Structure et à Andrea de Benzaiten. Harsha, la prochaine fois que tu vas à 12 Foot Ninja, met des Doc Martens, tu éviteras une fracture du pied... :)

Photos : © Pooly

■ Pooly





JAYCE LEWIS

Million part 1 (Caroline International)



Jayce Lewis n'est pas le plus connu des représentants de la scène rock-indus en France et pourtant ce dernier jouit d'une bonne réputation de l'autre côté de la Manche et ce depuis son premier long format Icon sorti en 2009, suivirent des tournées avec Killing Joke et Gary Numan lequel sera par la suite invité à collaborer tout comme Roger Taylor et Brian May cultismes membres de Queen. Le Britannique compte également parmi ses proches les zicos et compatriotes de Skindred ainsi que Burton C. Bell de Fear Factory (il y a d'ailleurs des similitudes dans leurs façons de chanter haut...), voilà vous avez un aperçu du carnet d'adresse du gaillard et ça c'est sans compter David Prowse (aka "Dark Vader"), pseudo père spirituel qui marquera de sa présence la vidéo de "Shields". Influencé par la S.F et la culture musicale des années 80, le natif de Brigend va se créer un univers à mi-chemin entre la pop culture vintage qui l'a nourrie et la cyber plus actuelle dont il est issu, ça rappelle beaucoup le cas Orgy, les grattes en moins !

Million part 1 comme son nom l'indique est la première partie, la seconde est censée arriver en mars 2018, sept titres pour une demi-heure, perso je trouve cela un peu light quand on mise sur l'aspect conceptuel,

sans présager de ce que sera la suite, l'ensemble aurait, à mon avis, gagné à sortir en version double album comme The fragile par exemple, la comparaison avec NIN s'arrêtera là cependant car le Gallois ne chasse pas du tout sur les mêmes terres que Trent Reznor mais plutôt sur celle de Front Line Assembly, en témoignent les ambiances distillées tout au long du disque et les sonorités technoïdes, mais le tout, en moins "dark" car faut pas déconner non plus, on n'a pas affaire à Alec Empire et l'on est ici plus proche d'un Depeche Mode remixé que d'un rejeton de Front 242 ! Pour autant et malgré une entame "kitsch" pas forcément engageante ("Created by you"), ce dernier réussit à nous accrocher avec son électro-indus froide et martiale ("Orderat", "Million" et "Shields"), non dénuée d'une certaine puissance mais également à nous toucher émotionnellement avec des titres plus mélancoliques et mélodiques comme "Unfamiliar" qui marque nettement la filiation qu'il peut y avoir avec le groupe de Dave Gahan ou encore avec l'ultime "We are on" (avec en guest Brian May, guitariste de la bande à Mercury) très représentatif de l'univers de Jayce Lewis et certainement le plus intéressant car à la croisée de tous ceux qui l'ont construit, à suivre...

■ Stéphane

CIRCUS MAXIMUS

Havoc in Oslo (Frontiers Records)



Avant même la sortie de son quatrième album en mars 2016, Circus Maximus donnait un concert à Oslo (le 6 février 2016) au Rockefeller Club, salle incontournable pour les artistes rock/métal norvégiens. Salle où le quintet a vu des groupes qui les ont inspiré, c'est en tout cas ce qu'ils nous disent dans un documentaire d'une vingtaine de minutes qui accompagne ce DVD/double CD (dispo aussi en Blu-Ray). Un doc sous-titré en anglais pour faciliter le message des membres du combo qui expliquent pourquoi jouer là, leurs attentes, la pression particulière, la minutie et l'équipe avec laquelle ils ont préparé cette grosse "release party" qui était filmée pour la sortie d'un live. En plus des interviews, on a des photos, des images backstage et sur scène, on revit avec le groupe cette soirée et c'est plutôt sympa car très dynamique et les gars sont très honnêtes (notamment avec leurs erreurs). Dans ce même coin "bonus", on a le droit au clip de "Remember", extrait de Havoc mais pas joué en live ce soir-là. Un court-métrage futuriste à propos des clones, de la réalité virtuelle, des images et des sentiments. Une autre vidéo d'un peu moins de 6 minutes présente le "making of" de ce clip, surtout pour la partie qui concerne le groupe.

Mais si tu te procures cet objet, c'est plus pour le live vidéo en gros son et images ultra léchées que pour ses

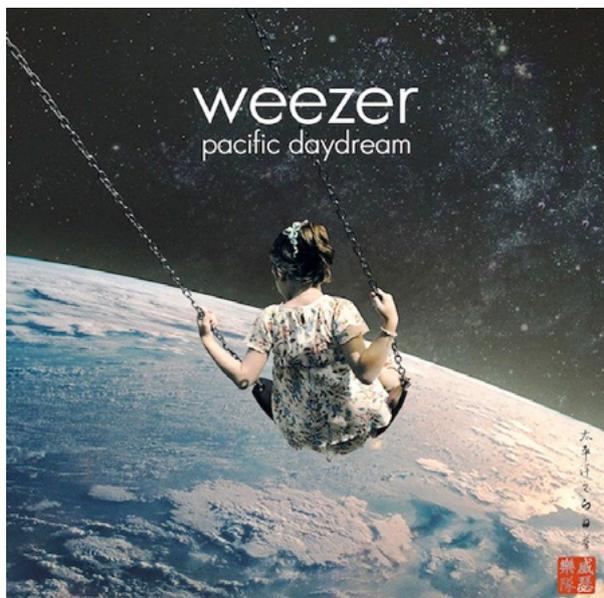
à-côtés même s'il est toujours plaisant d'avoir du bonus sur ce genre de sortie. Et toujours très plaisant d'avoir la version "CD" écoutable partout du concert qu'on peut se mater dans son salon. Une fois installé, tu profites du show dans des conditions optimales, son ultra clair, couleurs d'une grande netteté, caméras en grand nombre (jusque sur les instrus), cadrages propres (sauf quelques plans larges qui coupent parfois un musicien) et montage intelligent. La technique est là pour ravir le fan comme le béotien. Car, oui, certains, comme moi, vont pouvoir découvrir Circus Maximus avec leur Havoc in Oslo, une occasion de se familiariser avec la plupart des titres de leur dernier album (Havoc occupe la moitié de la set list avec 7 morceaux) mais également ceux qui ont fait leur renommée depuis le début des années ("Sin" sur The 1st chapter, "Arrival of love" et "Abyss" sur Isolate et 4 titres de Nine). De quoi embrasser la carrière des Norvégiens qui ne sont pas aussi connus que d'autres combo métal-prog (Dream Theater, Porcupine Tree, Opeth...) mais méritent notre attention.

Aérien, posé, technique, mélodique, envoûtant, massif, explosif, rampant, nombreux sont les adjectifs pas forcément adjacents qui peuvent coller à la musique de Circus Maximus qui sait allier envolées prog' aux claviers et matraquage métallique sur un chant clair, touchant, harmonieux et catchy. Dommage qu'on entende peu le public ("Architect of fortune") communier avec le groupe parfaitement mis en lumière (et qui doit faire gaffe à son placement pour éviter quelques effets pyrotechniques). Peu de titres s'étirent (mais "Chivalry" passe au final assez vite), les Norvégiens n'ont ainsi pas le temps de laisser trop s'installer les atmosphères et donnent du rythme à un concert où quelques vieilles mines réveillent un public attentif plus que démonstratif. Si tu connais déjà Circus Maximus, tu n'as pas attendu cet article pour voir ce que ça donne en live (ils passent par chez nous très souvent), si tu t'intéresses un peu au métal qui allie douceur, technique et ambiances progs, ne rate pas cette belle occasion de découvrir un groupe de qualité dans des conditions optimales.

■ Oli

WEEZER

Pacific daydream (Crush Music / Atlantic Records)



Est-ce qu'un groupe comme Weezer peut écrire un mauvais album ? Ils peuvent en écrire de moins bons que d'autres mais quand on a débuté sa carrière à un très haut niveau (The blue album puis Pinkerton), difficile de rester au sommet, surtout plus de vingt ans après des débuts fracassants à une époque où la pop indé était reine. Rangé au rayon "groupe culte", Weezer ne déchaîne plus les passions et à l'écoute de ce Pacific daydream, c'est normal. Après tout, c'est juste un bon album de pop électrique... pour Weezer. Pas mauvais mais pas au-dessus de la moyenne des Californiens, dommage car il avait une pochette repérable et un nom qui sonne...

Quand Weezer atteint à peine la moyenne sur son échelle de valeur, les autres bavent et si Pacific daydream était l'oeuvre de n'importe quel jeune combo, on pourrait prendre davantage de plaisir, là, connaissant le CV des auteurs, on en attend forcément plus. Notamment sur ce premier titre, "Mexican fender", assez pauvre mélodiquement et qui a de quoi effrayer avant de se réveiller quelque peu. Même constat pour "Get right" ou "La mancha screwjob", trop faciles dans l'écriture, les Américains n'arrivent pas à fédérer et nous emmener dans leur délire comme ils en ont l'habitude.

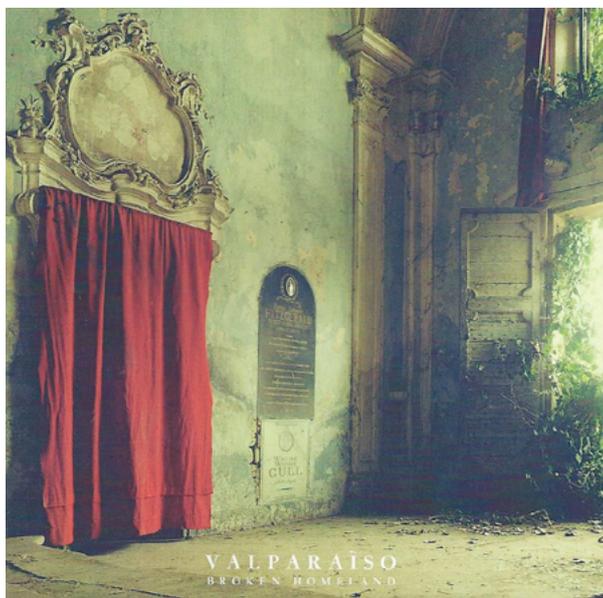
Marqué par un tempo très lent, l'album ne décolle véritablement jamais malgré quelques bons titres ("Beach boys", "Weekend woman", "QB blitz") où on retrouve la dynamique et l'énergie qui font leur marque de fabrique sans pour autant être pris dans un vent de folie power-pop. La bande de Cuomo cherche à se réinventer ("Feels like summer") sans toutefois atteindre la pureté des pépites pop-rock qu'ils nous ont déjà dénichées. L'effort est louable mais comme au final il est assez vain, on l'oublie assez vite.

Après un album blanc en 2016 et avant un album noir prévu pour 2018, Pacific daydream est peut-être "de trop", en si peu de temps, Weezer aurait pu soit bosser à fond sur l'opus suivant, soit sortir un EP de pop concentrée qui aurait mis tout le monde d'accord. Là, la sauce est un peu diluée et manque de piquant pour marquer durablement l'histoire du groupe.

■ Oli

VALPARAISO

Broken homeland (Zamora Label / PIAS)



Le collectif parisien Valparaiso, monté par Hervé et Thierry Mazurel, les co-fondateurs du groupe de art-rock Jack The Ripper, est un écho de leur projet collaboratif The Fitzcarraldo Sessions débuté en 2008 avec plusieurs chanteurs issus de divers milieux (citons Archive, Moriarty, Caalexico et Tuxedomoon). Le projet fonctionne et plaît plutôt bien au public, si bien que le duo souhaite remettre le couvert avec de nouveaux musiciens dont le guitariste Matthieu Texier (Les Hurleurs) et le batteur Thomas Belhom (Amor Belhom Duo) mais également avec de nouvelles voix en empruntant le nom de ce port chilien bien connu des voyageurs et des marins. Un premier album nommé Broken homeland est apparu en septembre 2017 sur Zamora Label (Christine Salem, Gunwood, Bastien Lallemand) et compte la participation de plusieurs chanteurs et chanteuses ayant une place importante dans la sphère musicale indépendante qu'elle soit rock ou pas : Phoebe Killdeer (Nouvelle Vague), Dominique A, Rosemary Standley (Moriarty), Julia Lanoë (Mansfield. Tya), Shannon Wright, Howe Gelb (Giant Sand), Josh Haden (Spain), Marc Huyghens (Venus).

Broken homeland est assurément une invitation au voyage, de par la diversité des timbres et des voix qui le

composent, mais également grâce à ses atmosphères évoquant la liberté et l'aventure inspirées à la fois du documentaire "À Valparaiso" de Joris Ivens et Chris Marker, et du travail photographique de Sergio Larrain. Une excursion assez longue pour un album (51 minutes) mais considérablement plaisante qui laisse notre imaginaire opérer sans trop d'effort tant les compositions tantôt pop, tantôt folk, qui tendent même parfois vers des contrées jazzy-soul frissonnantes, sont réalisées avec une habileté remarquable (j'en prends pour exemple le titre éponyme chanté par la talentueuse Phoebe Killdeer). Enregistré aux studios Toy-Box à Bristol et soigné aux petits oignons par l'expérimenté John Parish (PJ Harvey, 16 Horsepower, Eels, Détroit), Broken homeland se déguste selon les envies comme une fausse compilation ou une bande son d'un film aux images à la fois puissantes et délicates, car comme toute histoire, son contenu est empreint de temps forts et faibles. Un bouillon d'émotions à ne pas louper.

■ Ted



PUNISH YOURSELF

J'AVAIS PRÉPARÉ CETTE INTERVIEW POUR LA FAIRE MI-NOVEMBRE ALORS QUE PUNISH YOURSELF ET SHAËRGHOT VENAIENT DÉMONTER LE GRAND MIX DE TOURCOING, POUR DES INCOMPATIBILITÉS D'EMPLOI DU TEMPS (LE FLUO, C'EST BEAU MAIS ÇA NÉCESSITE DU BOULOT), C'EST UN PEU PLUS TARD QUE VX, PIERLOX ET KLODIA PRENNENT LE TEMPS DE RÉPONDRE À MES QUESTIONS SUR LE NOUVEL ALBUM, LA TOURNÉE MAIS FONT AUSSI UN SAUT DANS LE PASSÉ EN ESSAYANT DE FAIRE REMONTER DE VIEUX SOUVENIRS À LA SURFACE...

Shaârgot revendique l'influence de Punish Yourself, ça fait quoi d'être un modèle ?

Klodia : Ça fait... bizarre !

Pierlox : Bizarre, voilà, mais flatteur. Surtout quand le groupe "influencé" met des tartes.

Vx : Et puis on est peut-être un "modèle" pour eux (sourires), mais on sent bien qu'ils n'ont pas écouté que Punish, et encore heureux. Ils piochent dans des styles qu'on n'a jamais vraiment écouté, l'électro-dark, les trucs à la Rammstein... Au final, ils ont leur identité bien à eux, même si on fait partie de la même famille. Avec quelques années en plus...

Klodia : On est les grand parents indignes !

Vous avez le temps de voir leurs shows ou c'est toujours l'heure du maquillage ?

Vx : J'ai eu d'autres occasions de les voir, et tant mieux, parce que sinon oui, c'est frustrant d'être bloqué en backstage à se peintlurer. Et entendre de loin ce qui se passe sur scène, en se disant que quand même, ça a l'air bien...

Pierlox : J'arrive toujours à voir quelques morceaux en plus, mais c'est parce que je suis un ninja du maquillage.

Pourquoi les avoir choisis sur ces dates ?

Klodia : Ils sont jeunes, ils sont beaux, ils sont motivés.

Pierlox : Le combo est complémentaire, c'était l'occasion de leur donner un coup de pouce. C'est pas facile pour les groupes qui démarrent de choper des dates, même les très bons. Si on peut aider...

Vx : Et puis c'est des potes, ce qui rajoute une couche de favoritisme à toutes ces vraies bonnes raisons, on connaît Étienne et Clém depuis un bout de temps. Mais s'ils étaient mauvais, on ne leur aurait pas proposé, potes ou pas (rires)

Au moment d'enregistrer le nouvel album, c'était quoi la consigne pour le son ?

Vx : La consigne pour le son, c'était de ne pas perdre du temps sur le son !

Pierlox : Enfin le minimum, en tout cas...

Vx : On voulait aller vers un truc plus naturel, plus live, surtout pour la batterie et les guitares - faire du son brut, sans doubler avec quatre boîtes à rythmes et douze synthés, sans multiplier les pistes pour faire de la masse. Sur certains morceaux, il y a juste une guitare à droite, une guitare à gauche, comme en live, et ça suffit. On a composé avec juste une guitare, la batterie et la voix, sans machines, ça a joué. C'est un format où on ne peut pas se reposer sur le son, il faut

que les idées soient efficaces pour que ça ressemble à quelque chose... Et si le squelette du morceau fonctionne comme ça, une fois en studio, pas la peine d'en faire des tonnes.

Pierlox : C'étaient des conditions assez extrêmes.

Vx : Les compos qui ont passé le cap, c'est comme les tardigrades, elles auraient pu survivre dans le vide.

Ça prend du temps à choisir ce son "old school" ? Y-a-t-il beaucoup de tests en studio ou ça se fait avant ?

Vx : À vrai dire, ça s'est imposé un peu tout seul en composant, quand on est arrivé en studio, tout était déjà plus ou moins fixé, on a joué et enregistré les parties qu'on avait prévues, telles quelles.

Pierlox : On a fait quelques essais avec d'autres amplis que les nôtres mais ça n'a pratiquement pas servi dans le mix final.

Vx : Pour avoir un son old-school, il suffit d'avoir des instruments un peu old-school, et de les enregistrer comme ils sonnent naturellement, sans essayer de les rendre plus propres. Mais on n'a pas eu besoin non plus de les rendre plus sales. C'est facile de rajouter des larsens, du souffle et des crachotements pour faire roots/analogique, mais on n'a pas eu besoin.

Le travail sur le son oriente-t-il les compositions ou ce sont les compos qui ont orienté vers ce son ?

Vx : Sur Spin the pig, les morceaux ont fait le son. Sur d'autres albums, ça a souvent été le contraire, surtout à cause de l'électronique, ça se construisait à mesure qu'on rajoutait de nouvelles séquences, de nouveaux samples, quitte à finir avec un truc qui n'avait plus rien à voir avec l'idée de départ... Là on s'est concentré sur l'écriture, on n'a pensé ni à l'emballage, ni aux fioritures, il fallait que ça fonctionne tout seul, avec un son simple et direct.

J'ai l'impression que le son "live" est plus propre que sur l'album, je me plante ?

Pierlox : Plus propre ? Différent, c'est sûr, mais plus propre...

Vx : Déjà sur l'album c'est Xav qui a enregistré la batterie, même si on avait déjà prévu qu'il passe à la guitare en live. Du coup maintenant, avec un nouveau batteur, c'est autre chose, surtout qu'on ne lui a surtout pas demandé de reproduire les parties à l'identique. Il y a aussi Klodia qui chante, Xav et Pierlox aux chœurs, le modulaire de Mika, ça fait pas mal de différences avec le disque... Différent, oui, mais plus propre, j'ai pas l'impression. C'est marrant, en général c'est plutôt l'inverse qu'on nous dit, c'est que les versions studios

doivent être vraiment crades...

Klodia : Ou alors c'est notre ingé son qui essaie d'éviter de rendre le public sourd ?

Vx : Ça doit être ça. On n'avait pas ce genre de contrainte, en mixant le disque, nous on est déjà sourds.

Entre le son et le titre, on pense encore à Ministry, vous n'êtes pas lassés de toujours devoir expliquer que c'est une influence respectable mais pas la seule ?

Vx : Franchement, non. C'est une influence essentielle, assumée, revendiquée, Ministry je t'aime, fais moi l'amour. On n'existerait pas sans le Ministry des années 88-93. Bien sûr on a plein d'autres choses dans notre ADN, et tant mieux si de temps en temps on nous pose la question, mais c'est pas grave si c'est toujours Ministry qui revient, on n'a pas honte de nos premières amours.

Pierlox : Et puis franchement, on préfère ça que de se retrouver comparés à Marilyn Manson.

Ce nouvel opus met en avant le cochon, le petit porc gonflable qui se promène en concert, c'est un clin d'œil à Pink Floyd ?

Vx : À notre grand regret, on n'est pour rien dans les cochons pneumatiques qui ont fait fureur sur les derniers concerts, c'est du fan-made. Pas sûr que les responsables aient pensé au porc volant des Floyd, honnêtement...

klodia : Avec notre public, le spectacle est dans la salle...

La déferlante #Balancetonporc était programmée pour la promo de l'album ?

Pierlox : Même pas. À vrai dire on avait prévu une épidémie mondiale de grippe porcine, mais le label n'était pas d'accord.

Si tu devais être un porc, tu serais plutôt Trump, Weinstein ou le Napoléon d'Orwell ?

Vx : Le Napoléon d'Orwell, non pas qu'il soit plus sympathique mais il a cet avantage - énorme - sur les deux autres d'être, malgré tout, un personnage de fiction. Et puis être un cochon qui parle, c'est cool, quand même, non ?

Klodia : Aucun des trois. Y'a quoi comme truie célèbre ?

Pierlox : Piggy la cochonne, dans le Muppet Show.

Klodia : Je passe mon tour.

Pierlox : Ok, je serais Miss Piggy, si t'en veux pas.

On peut dire que le Punish de Spin the pig est marqué

par le Bal des Enragés ?

Vx : Sur la tournée 2016 du Bal, je me retrouvais à chanter entre autres du Slayer, du Dead Kennedys, du Sepultura... Et à me dire que ça me manquait un peu dans Punish Yourself, ce genre de morceaux, alors, oui, j'avoue, ça a contribué au ton du disque, certainement.

Klodia : C'est avec le Bal que j'ai pris l'habitude de chanter régulièrement, sans ça j'aurais eu du mal à prendre le micro dans Punish, je crois.

Vx : Et puis sans le Bal on n'aurait sans doute pas eu l'idée de contacter Monsieur Xa Mesa pour reprendre la batterie live. Idem pour les featurings de Stéphane, tout ça c'est un peu le résultat des tournées du Bal, on est un peu devenu une grande famille, sur la route.

Klodia : Une grande famille de déglingos !

Est-ce que Stéphane Buriez aurait pu venir jouer alors que Miss Z était encore là ?

Vx : Sans souci, pourquoi ?

Pierlox : C'est pas la première fois qu'on a des invités à la guitare sur un album.

L'actualité, c'est des concerts, construire la setlist n'est pas trop difficile ? Quelques titres "importants" ont disparu...

Pierlox : Tu veux dire, "Gay boys in bondage" ?

Vx : Justement non, pour une fois on n'a pas trop galéré à choisir les titres. On voulait jouer l'intégralité, la quasi-intégralité de Spin the pig, avant tout, pour le reste du set chacun a listé les vieux trucs qu'il avait envie de faire, il n'y a même pas eu besoin de voter ou de se battre.

Klodia : On ne peut pas jouer tout ce que le public aimerait entendre, de toute façon, il faut bien faire des choix à un moment ou un autre.

Pierlox : Voilà, tant pis pour "Gay boys", et à vrai dire elle ne nous manque pas trop.

Il n'y a plus de vidéo derrière vous, pourquoi ?

Vx : La vidéo en backdrop ça n'a jamais été un élément fixe dans Punish Yourself, on l'utilise juste ponctuellement quand c'est possible et que ça n'emmerde pas trop notre lighteux dans son boulot, mais c'est toujours secondaire. Là sur la tournée, on n'a pas eu l'occasion de balancer des images pour l'instant, mais ça se fera.

Pierlox : Ça dépend plus du matériel fourni par les salles que de de nous, en fait, on est dépendants de ce qu'il y a sur place.

Un clip est prévu ?

Pierlox : Pas vraiment.

Vx : Un clip ça coûte du temps et de l'argent, et on n'a pas d'argent ni de temps à mettre dans un clip. C'est peut-être paradoxal, pour un groupe "visuel", mais c'est un support qui ne nous a jamais fait bander, de toute façon.

Klodia : Et on ne va pas faire payer les fans pour un clip, même si tout le monde fait ça, maintenant...

Le W-Fenec fête ses 20 ans début 2018, Punish fêtera ses 25 ans, vous êtes nostalgiques de vos débuts ?

Vx : La nostalgie et moi, ça fait deux, en général (rires). À nos débuts on jouait mal, on n'intéressait personne, pas franchement de quoi remplir une séquence émotion digne de ce nom.

Pierlox : Je suis nostalgique de mon temps de récupération après un week-end de bringue.

Qu'est-ce qui vous manque le plus ?

Vx : Le seul truc que je regrette - un tout petit peu - c'est la vaillante irresponsabilité dont on faisait preuve en toutes circonstances. Mais si on avait continué comme ça, on serait probablement morts, maintenant.

Qu'est-ce que tu regrettes le moins ?

Vx : Le fait qu'on jouait vraiment vraiment très très très mal. Je crois qu'on ne s'en rendait même pas compte, on était sur une autre planète.

Pierlox : Moi j'aurais dit tes tentatives de paroles en français...

Vx : Ah putain oui. Mais ça c'est un truc que j'ai effacé de ma mémoire, ça n'a jamais eu lieu, c'est juste pas possible.

Quelle était ta situation vis-à-vis d'internet en 1998 ?

Vx : En 1998, je n'avais pas d'ordinateur, alors Internet... Je suppose que j'en avais entendu parler à la télé.
Pierlox : En 1998, je me demande même si j'avais l'électricité.

Tu te souviens de la première fois que tu as croisé le W-Fenec ?

Vx : J'aimerais pouvoir répondre que j'ai un souvenir précis des circonstances exactes, mais ce serait un peu exagéré, le début des années 2000 m'a laissé des souvenirs un peu... confus, à pas mal de niveaux, c'est un peu mes sixties personnelles... La première interview c'était pas aux 4 Ecluses à Dunkerque ? Ou à Calais, une date avec Zorglub, un truc comme ça ?

Pierlox : Si lui ne s'en rappelle pas...

C'était bien à Calais avec Zorglub ! Celle de Dunkerque, c'est en 2009...

Vx : En tout cas ce dont je me rappelle c'est que le W-Fenec a été un des premiers webzines à parler de nous, avec feu La Spirale, à une époque où c'était pas encore évident de faire sa promo en ligne.

Le net est devenu ta drogue favorite ?

Vx : J'arrête quand je veux !

Pierlox : La drogue, c'est mal !

Klodia : C'est facile pour eux, ils n'ont pas de smartphone...

Merci Vx, Pierlox et Klodia et les autres Punish Yourself, merci Sabrina chez Verycords.

Photos : @ Chazo

■ Oli





LE PIG DATA TOUR DE PUNISH YOURSELF

C'EST SOUS UNE PLUIE BATTANTE QUE JE ROULE PENDANT PLUS D'UNE HEURE POUR RETROUVER LE GRAND MIX DE TOURCOING CE SAMEDI 18 NOVEMBRE, IL FAIT NOIR, IL FAIT FROID, IL FAIT HUMIDE MAIS LES PUNISH YOURSELF DONNENT LE PREMIER CONCERT DANS LE NORD DE LEUR PIG DATA TOUR MAIS LE ONZIÈME DES TRENTE DERNIERS JOURS.

Pour ouvrir la soirée, c'est le groupe à la fois le plus proche de Punish Yourself et le plus prometteur qui envoie sa sauce : Shaârghot. Actifs depuis 2011 et déjà auteurs d'un album (en 2015), les Parisiens s'apprêtent à sortir un nouvel EP (dont la chronique est à lire par ailleurs) et espèrent bien se faire connaître et convaincre la France. Il n'est pas évident de trouver des dates quand on fait de l'électro-indus-métal à moins d'être déjà bien installé, s'incruster sur les affiches de Punish est une opportunité en or et le moins que l'on puisse dire, c'est que les Shaârghot n'ont pas raté l'occasion. Décor post-apocalyptique, accoutrements futuristes, peinture corporelle noire, écran projetant des images inquiétantes (ils ont peut-être récupéré les vidéos des Toulousains qui eux n'en diffusent plus...), la mise en place est travaillée et colle parfaitement à leur univers sonore. Quelques réminiscences EBM pour danser, des riffs métal-indus bastons pour détruire les articulations et des chants vindicatifs pour motiver les mecs cachés au fond derrière le bar. Aller chatouiller

Rammstein et Punish Yourself dans la façon de se présenter, c'est particulièrement couillu (la réduction sera rapide pour les haters) mais quand l'exécution est aussi soignée et percutante, on ne peut qu'approuver. Leur EP Break your body n'est pas encore sorti que le titre éponyme est déjà élevé au rang de super hit que le public doit réclamer pour parachever un set intense. Rarement une première partie n'aura été aussi raccord et performante avec Punish Yourself.

Après avoir rangé leur matos, les Shaârghot se mêlent au public pour trinquer, discuter, prendre des selfies couleur suie, le relais est donné, la scène se transforme prenant des couleurs plus fluorescentes. Parce que le coup du "noir & blanc" n'était qu'une exception dans leur carrière, c'est dans leurs couleurs traditionnelles qu'on retrouve Punish. C'est avec "Spin the pig" que le set est attaqué, pas de round d'échauffement, ça blaste tout de suite et avec un "Backlash" en troisième position, le ton est donné, tout aussi flashy que sont

les corps le concert sera rugueux, frontal et animal. Les fans du nouvel album (dont je fais partie) sont ravis, "There's no end to this", "Lo-cust", "Blacksunwhitebones" et "Die-S-I-Ray" sont également de la fête et se mélangent aux titres devenus des classiques ("Primitive", "Rock'n'roll machine", "Gimme cocaïne"...). Je ne compte plus mes concerts de Punish Yourself mais à chaque fois, j'y retrouve une intensité et une atmosphère particulière, même quand le public est plutôt sage comme ce soir (à peine une danse sur le bar), certains (on est pas mal de "vieux" au-delà des 30 ans dans la salle) préférant écouter le concert que le vivre dans des premiers rangs au plus près des zicos mais pas plus excités que cela [remettez-moi des grilles !].

Sur le plateau, c'est ultra carré, les modifications du line-up n'ont pas abîmé la machine, ce soir on profite en bonus des interventions d'un percussionniste qui fabrique des sons avec des objets métalliques (si je ne m'abuse, c'est Sylvain de VI!VI!VI!), une performance induit à souhait qui se déroule à côté du batteur et donc un peu en retrait, dommage que ce ne soit pas plus mis en avant (oui, il faudrait agrandir l'espace...). Autre nouveauté intéressante, la participation vocale de Klodia, la danseuse, meuleuse, strip-teaseuse, allumeuse de feux gère de nombreux chœurs. Elle ne sert donc pas qu'au décorum et tient un rôle bien plus important que par le passé, devenant aussi indispensable à la musique qu'à la scénographie. Un petit cochon gonflable se promène (clin d'œil à Pink Floyd ?) et c'est déjà terminé ? Le temps passe vraiment trop vite. Il y a forcément un rappel puisqu'il manque plein de tubes... Oui et non. Oui, il y a un rappel. Non, tous les tubes ne seront pas joués : "Nation to nation", "Gay boys in bondage", "Enter me now" ont été remisés mais deux oldies font un retour fracassant, ce sont "Sexy" et surtout

"Suck my T.V." qui n'était pas toujours joué sur la tournée qui a suivi Holiday in Guadalajara, c'est un de mes morceaux préférés et je ne dois pas être le seul car le Grand Mix hurle les textes et gesticule pour témoigner son amour. On atteint un climax mais la descente est brutale, le show est terminé. Retour à la réalité, à la nuit froide, humide et sombre, il faudra patienter pour reprendre une dose de fluo...

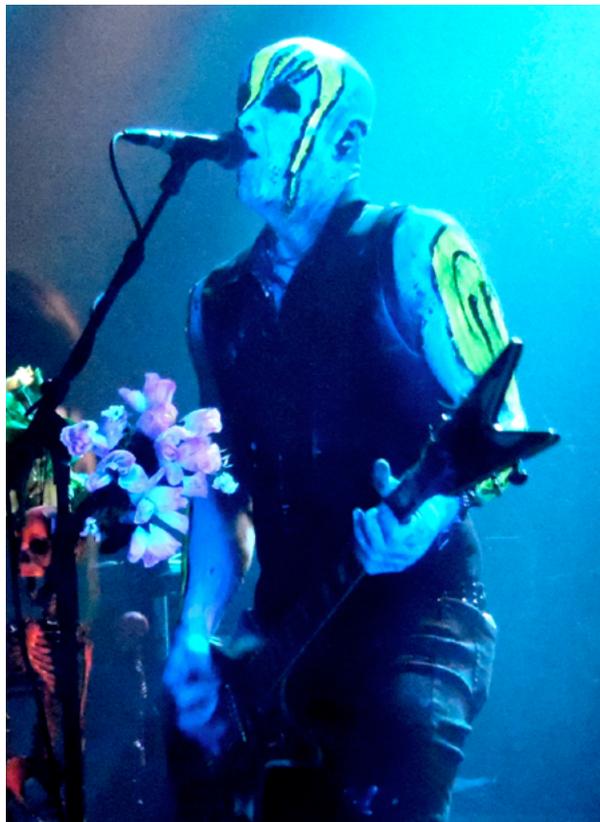
Setlist :

Spin the pig
See ya later alligator
Backlash
Primitive
There's no end to this
Rock'n'roll machine
Lo-cust
Blacksunwhitebones
Gimme cocaïne
CNN war
Die-S-I-Ray
Zmeya
This is my body this is my gasoline
Worms + Sexy
Suck my T.V.

Merci à Sabrina chez Verycords, coucou à Kass et Kellyann.

Photos : @ Oli

■ Oli



CONVERGE

The dusk in us (Epitaph)



Le choix du titre d'un album n'est jamais anodin, quand c'est aussi le titre d'une des plages de l'opus, ça indique combien le groupe identifie son disque audit morceau. Ici *The dusk in us* se présente comme un album brillant (avant même de l'avoir écouté) grâce au travail sublime de Jacob Bannon (le chanteur) sur l'artwork et le livret, c'est vraiment la méga classe. "The dusk in us" est aussi une composition au cœur de l'opus (en sixième position), la plus longue (plus du double de la durée moyenne d'une plage) et certainement la plus surprenante pour du Convergence. Pas forcément représentative de leur œuvre en général, elle indique clairement la direction prise par le combo sur ce neuvième effort.

Guitare claire, batterie ultra discrète (premières frappes après 3 minutes avec l'enfonçage de pédale de disto), chant limpide, "The dusk in us" offre une ambiance dépouillée, très construite, une atmosphère chaleureuse où le style Convergence n'apparaît que brièvement à la fin. Complètement à part, si le morceau sert à nommer l'opus, c'est que le groupe y tient et assume totalement sa décision d'être plus "abordable". Là où tout n'était que chaos et destruction thermonucléaire, on trouve désormais des mélodies, des structures et

un chemin qui mène quelque part ("Trigger", "Thousands of miles between us"), même si on navigue toujours entre mélancolie et désolation. Pour autant les titres "doux" sont encore des exceptions, les amateurs du Convergence expéditif qui envoie des parpaings dans la tronche avec un chant éraillé et qui mixe l'urgence grind-punk à la violence hard-core seront comblés par "Arkhipov calm", "Wildlife", "Broken by light" ou "Cannibals" qui ne font pas que rassurer les fans de la première heure car ils permettent également de donner plus d'ampleur à l'évolution, présente au milieu de ce bouillonnement, elle présente la capacité d'un groupe hors norme à se réinventer, à oser, à bousculer son petit confort pour se confronter à la nouveauté et à une nouvelle forme de créativité.

Et si *The dusk in us* était le début d'un nouveau cycle pour Convergence ? Si le groupe abandonnait une partie de sa rage explosive pour la convertir en une force plus contrôlée ? Peut-être que le temps d'une Noise furieuse, abrasive et torturée est venu.

■ Oli

NESSERIA

Cette érosion de nous-mêmes (Deadlight Entertainment)



Quoi de mieux que la constance pour évoluer ? Les envies de quiétude, de calme plutôt que de tempête, étaient perceptibles sur *Fractures*, pour approfondir ces moments, Nesseria a décidé de ne rien changer, continuant de travailler sur sa base solide, à savoir Neb Xort (le clavier d'Anorexia Nervosa mais aussi les enregistrements de Kevorkia, Ultra Vomit, The CNK...) pour la production, Nick Zampello pour le mastering (Converge, Cave In mais aussi Plebeian Grandstand, No Vale Nada ou Birds In Row) et Alex Eckman-Lawn (Hacride, Clinging To The Trees Of A Forest Fire...) pour le magnifique artwork.

C'est pourtant par la plus brutale des manières que débute *Cette érosion de nous-mêmes*, aucune seconde de pré-chauffage, pas de petit riff d'intro, pas la moindre chance de voir venir l'assaut frontal de la totalité des membres du groupe en action. Après, ces trois minutes de passage à tabac, on peut penser qu' "On prendra l'habitude" mais non, on ne se fait pas à une telle violence, à un tel déchaînement, à un si grand vomissement de sentiments douloureux. Les premières cassures rythmiques, les premières fêlures guitaristiques, les premiers silences arrivent avec "La chasse aux écu-reuils", le groupe nous maintient sous pression avec

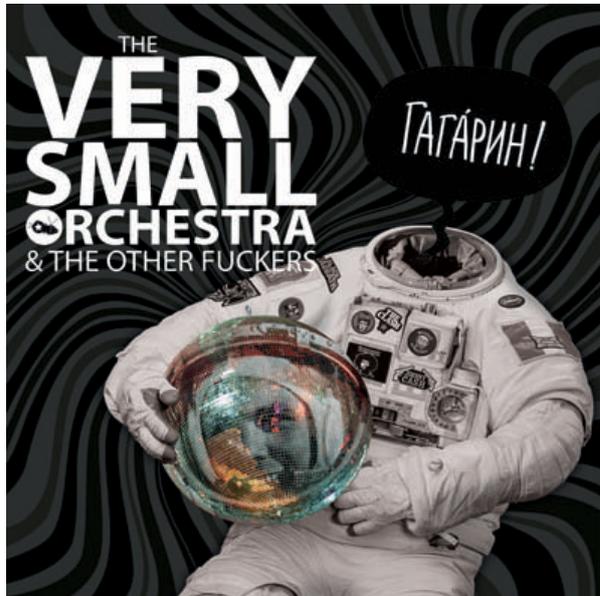
riffs déchirants et une batterie qui enchaîne passage juste pesant et déflagrations mitraillées, c'est dans la maîtrise de ces moments-là que Nesseria excelle, jouant et gagnant sur les deux tableaux ("Dans l'ombre et sans visage" bénéficie lui aussi de variations de tempos surprenantes). C'est sur "Les ruines" que l'on ressent l'évolution la plus notable avec une structure très rock, la basse apporte beaucoup de dynamique et sans le chant éraillé, quelques saturations traînantes et une fin quasi auto-destructrice, on aurait du mal à reconnaître les Orléanais qui ne faisaient que nous préparer à "À l'usure". Un titre au dépouillement acoustique en totale opposition à un chant qui ressemble à un rôle, c'est d'ailleurs dans ce morceau que tu peux entendre les mots qui donnent son nom à l'album. Entendre mais pas forcément comprendre, les textes restant très difficilement perceptibles, mieux vaut avoir les paroles sous les yeux pour profiter de la force poétique de certains ("St Petersburg" notamment) et des messages transmis par le groupe, toujours aussi désabusés par notre société (voici un extrait de "Forteresse" : "Sur la fosse amère face à ces corps prostrés, les regards se glacent, les âmes se tassent et la dignité s'efface. La machine à broyer est dépassée. Toute la misère du monde et la pauvreté ordinaire sont mises en concurrence et jamais soulagées."). Des textes hurlés avec la même intensité, peu audibles, ils apportent une monotonie et tombent comme la pluie, on finit par ne plus faire attention à ces gouttes pour voir le reste et les qualités d'écriture instrumentales qui sont hors normes ("Pris à la gorge" ou l'instrumental final "Cette érosion de nous-mêmes").

Loin de s'éroder, le talent de Nesseria s'étend à de nouveaux horizons, moins "core" musicalement même si l'agression permanente reste le leitmotiv côté vocal, de "hard", le groupe est devenu "post hard" (core encore) et ce n'est pas sans me réjouir tant je me retrouve davantage dans ce style plus ouvert, plus réfléchi et aussi plus précis.

■ Oli

THE VERY SMALL ORCHESTRA

Gagarine (Autoproduction)



Formé en 2010, The Very Small Orchestra est à ses débuts un duo composé de l'harmoniciste Kiki Graciet et du chanteur guitariste Vincent Bosler (The Hyènes, The Spooky Jam). Deux années plus tard, le groupe enregistre son premier album : Wahou!. L'occasion de montrer quelques influences avec des reprises de AC/DC, Metallica, The Rolling Stones, The Clash ou encore Noir Désir. En 2015 s'enregistre le deuxième album intitulé sobrement II. Au fil du temps, la formation a évolué avec l'arrivée de Denis Barthe (ex-Noir Désir, The Hyènes, Mountain Men) à la batterie, aux percussions, aux chœurs et dans le rôle de Père Noël, de Don Rivaldo Tutti Corto (The Booze) au violon, à la mandoline à la guitare et aux chœurs, de Pascal Lamige à l'accordéon, aux claquettes et aux chœurs, de Jérôme Bertrand (Romano Dandies) à la contrebasse, à la basse et aux chœurs. En février, The Very Small Orchestra accompagné de ses Other Fuckers prévoit un nouvel album : Gargarine.

Avec ce nouvel opus, The Very Small Orchestra présente huit nouvelles compositions. "Back in Town" aurait pu sans problème être un titre de The Hyènes. C'est un rock sans prise de tête. Les paroles sont à la fois simples et alambiquées : l'appétit vient en mangeant mais l'amour c'est du taf, c'est vrai qu'elles sont jolies, prends mon râteau et plaf, gentil le toutou remue la queue ouaf ouaf. Sous des airs folk et dans un anglais approximatif, Vincent Bosler poursuit sur un titre poignant. C'est l'histoire d'un mec qu'est

pas né heureux, qui passe à côté de sa vie et je garde la fin secrète mais c'est pas du happy end. Instrumentalement, le single - "Kitchen Floor" - est rempli de percussions et d'accordéons qui donnent un style plus nostalgique que sombre. C'est aussi l'occasion pour Michel Pedeflous de faire son entrée à la trompette. Kiki Graciet marque "Slow Surfin" de son harmonica. C'est un retour en terrain rock qui est encore conservé sur "Mum". Titre sur lequel Olivier Mathios (The Hyènes, Mountain Men) arrive à la basse. Le musicien reste pour les deux titres suivants. D'abord "Hitzek" qui est écrit et chanté par Jurgi Ekiza (Willis Drummond) dans la langue basque. Puis "Dirigeable" qui est l'occasion pour Vincent Bosler de faire un duo au chant avec Stéphanie "Sista Simone" Carré. Nouvelle surprise quand la musique passe au rap avec à la plume et derrière le micro Jon Smoke Zubillaga. L'intervention est aussi inattendue que déroutante. L'expérience de plus de trois minutes trouve complètement sa place dans ce disque riche en horizons. "Les fils de Poutine" prend des consonances russes pour parler d'une histoire d'amour sur les bords de la Moskova. Huit compositions pour faire le tour du globe dans l'univers revendiqué de Johnny Cash, The Cramps ou encore The Black Keys. The Very Small Orchestra se régale aussi à enregistrer quatre reprises qu'ils transposent dans leur univers avec sincérité. Le titre "Hank" est en fait "Ramblin' Man" de Hank Williams qui est sorti en 1953, peu après la mort du patron de la country. Dans une version plus folk, le groupe s'attaque ensuite à "Light My Fire" de The Doors (1967 - The Doors). C'est à nouveau le retour de Stéphanie "Sista Simone" Carré au chant quand il faut faire une interprétation mélancolique de "Small Town Boy" (1984 - The Age of Consent). Pour clore le chapitre des petits plaisirs, le groupe interprète le très très blues "Ride On" de AC/DC (1976 - Dirty Deeds Done Dirt Cheap). Déjà douze titres qui forment un album complet. En guise de bonus, The Very Small Orchestra enchaîne sur douze titres instrumentaux qui composent la bande originale de Fishing in The Moonlight de Christian Monnier. The Gargarine est au premier abord un disque simple et efficace. Mais au delà d'être un terrain d'aventure pour une bande de copains-musiciens, c'est aussi un voyage dans les sonorités et les textes. Un outil pour traverser la terre et se catapulte dans l'espace en gardant la tête froide.

■ Julien

HATEFUL MONDAY

Unfrightened (GPS Prod / Kicking Records)



“ Gui, tu vas bien nous faire une petite chronique de notre nouveau skeud, hein ? “. Sacré Jean-Rem, va ! Tu [qui s’applique aussi bien à Jean-Rem qu’à toi, fidèle lecteur] connais pourtant le critère principal pour qu’un papier paraisse à propos d’un disque : il faut que ledit disque nous plaise (et en l’occurrence me plaise). Mais Jean-Rem connaît la musique (au sens propre comme au sens figuré, même si ses goûts en fin de soirée sont discutables, mais là, c’est un autre sujet), et me côtoyant de près ou de loin depuis quelques années, il savait qu’à coup sûr, le nouvel album de Hateful Monday (dont il est le nouveau guitariste), car c’est bien de cela dont il s’agit, allait bien me plaire. Sacré Jean-Rem.

On ne change pas une équipe qui gagne, et quatre ans après l’excellent It must be somewhere, GPS Prod et Kicking Records ont uni leurs forces (avec d’autres labels) pour déposer dans ta distro préférée Unfrightened, huitième album du groupe helvétique. Dix bombes à explosion immédiate au milieu d’une respiration bienvenue (“Not forgotten”) dans la droite et noble lignée de Bad Religion, Lagwagon et autres références des écuries Epitaph/Fat Wreck. En 28 minutes (timing idéal pour un disque du style), on fait le tour de la question sans lassitude aucune. Les riffs sont soignés, les

mélodies accrocheuses et les tempos soutenus. Il n’est pas évident de se renouveler dans ce style, mais l’apport de la guitare de Jean-Rem (ex The Rebel Assholes) apporte une certaine fraîcheur au groupe. Et que l’on passe d’un titre brut et court (“I.N.I.T.I.A.L.S”) à un morceau plus mid tempo (“Stateless society”, “Heart & pen”) et passant par des brûlots aussi riches en mélodie que rapides en exécution (“As far as I can remember”, “Monuments to mediocrity”, “Dorian Gray syndrome”, et une pointe de riff métal qui va bien (“Nuclear optimism”), l’auditeur trouvera un divertissement tantôt fun, tantôt rageur mais toujours attrayant. Mis en boîte principalement chez le valeureux Mathieu Kabi (The Rebel Assholes, Flying Donuts...) à l’Indie Ear Studio et mixé par Ryan Green (Bad Religion, NOFX...), la production de ce disque est bien naturellement raccord avec le style (mais cela va de soi).

Sans être révolutionnaire, Unfrightened se révèle être un excellent et efficace opus de Hateful Monday qui n’en est pas à son coup d’essai. Gageons que le line-up actuel se stabilise pour de bon, et que le groupe puisse défendre, comme il le mérite, cet album sur la route et nous proposer “relativement rapidement” (les types sont Suisses, faut pas l’oublier hein ?) un nouveau disque. Bah oui les gars, quand c’est bon, on en redemande. Pas vous ? Bisou Jean-Rem.

■ Gui de Champi



BRNS

LA RENTRÉE 2017 NOUS A RÉSERVÉ DE BELLES SURPRISES COMME SUGAR HIGH DE BRNS. LES BELGES SE SONT À CETTE OCCASION DÉCOMPLEXÉS POUR SORTIR UN ALBUM DE POP HYBRIDE À L'ESTHÉTIQUE TRAVAILLÉE. ANTOINE, LEUR BASSISTE-CLAVIÉRISTE, ÉTANT MIEUX PLACÉ QUE NOUS POUR VOUS EN PARLER, ON LUI A LAISSÉ LA PAROLE, ET ON A BIEN FAIT !

Juste avant de commencer, je voudrais confirmer avec vous la signification et la prononciation de votre pseudo : Brains ou Burns ? D'où ça sort ce nom ?

Je ne vais pas te faire le coup des prénoms, comme quoi on s'appellerait Boris, Robert, etc... BRNS c'est tout simplement Brains sans les voyelles. On s'appelait initialement Brains mais il y en avait déjà des tas sur la toile ! On a choisi ce nom à une époque où on regardait un nombre incalculable de films d'horreur : de Sam Raimi à Peter Jackson en n'oubliant pas Verhoeven et Cronenberg dont on est d'énormes fans. Toutes ces références, on les retrouve dans notre imagerie, tu n'as qu'à regarder le clip de "Pious platitudes" pour t'en convaincre.

Bon, en tout cas, bravo pour cette tuerie qu'est Sugar high. Est-il si riche en sucre que ça cet album ? Faut que je fasse gaffe à mon diabète. Plus sérieusement, c'était une manière de définir le côté plus pop de cette nouvelle sortie ?

Oui, c'est vraiment la teinte de l'album qui nous a inspiré ce nom ! Patine était un album nettement moins fun, l'heure était grave, ça ne rigolait pas des masses ! Ici, on a voulu quelque chose de plus varié, de plus décomplexé. Aller à l'essentiel aussi, parce que par le passé on passait toujours pas mal de temps à "poser le décor" sur chaque chanson. Ça donnait un format toujours un peu long, entre 5 et 6 minutes. C'était à la fois une envie et un énorme challenge d'arriver à boucler un morceau de moins de 3'30. Pari réussi sur deux chansons ! Malheureusement, même si on correspond au format radio, ça ne nous rapporte pas un radis ! Broquette, que dalle ! Je crois qu'on pourrait jouer des pieds et des mains, on arriverait jamais à faire un truc réellement mainstream.

César, votre claviériste a quitté le navire en cours, il a quand même participé à la composition ? Comment vous avez géré ça au niveau de la finalisation du disque ?

César a participé à toute l'élaboration du disque : composition, enregistrement, mixage. On a fait quelques concerts avec notre nouveau set, puis se profilait une longue pause indéterminée jusqu'à la sortie du disque, du coup de diable de Crupet s'est fait la malle pour créer son nouveau band, Mortalcombat ! On était déçus, forcément, mais je pense que ça arrive dans la vie d'un groupe, c'est très similaire à la vie de couple.

Lucie (ex-Arch Woodmann) est arrivée au moment de la finalisation du disque ? Comment s'est passée la transition ? Vous l'avez choisie pour qu'elle puisse reproduire les chants féminins sur quelques nouveaux morceaux ? Pourquoi elle et comment s'est-elle adaptée ?

Lucie est arrivée début 2017, quelques semaines après le départ de César. La transition a été plutôt limpide, César est venu lui montrer ses parties en répétition, l'ambiance était à la cool. On l'a choisie avant tout parce que c'est une pote depuis un certain moment, et parce qu'on ne voulait pas trop prendre un mercenaire juste là pour faire ses heures. Selon ses dires, elle était assez flattée par cette proposition, du coup elle n'a pas eu le cran de refuser !

La voix féminine sur "Rumors", c'est qui ? Ça fait du bien

d'entendre un peu de chant féminin, dommage qu'il n'y en ait pas plus. C'était une volonté à la base ou un pur hasard ?

Il y a trois voix féminines : la sœur de Tim, la copine de Diego ainsi qu'une autre amie de Diego. Tu peux les entendre également sur "Mess" de notre EP Holidays. Par contre, je ne vois pas vraiment comment elles auraient pu arriver dans le studio par hasard ! Sur l'EP et le disque, on voulait juste apporter des sonorités différentes. Je crois qu'au cap du troisième disque, ça se tente. On a donc quelques invités sur le disque : Patricia de Balthazar au violon sur "Home", mon père au sax sur "Forest" et "Mess", et ce chœur féminin sur deux titres.

Du coup, on peut dire avec ce disque que la comparaison avec Wu Lyf est définitivement terminée ? Vous en avez d'autres de nouvelles comparaisons depuis le nouvel album ?

Franchement, cette comparaison avec Wu Lyf a toujours été un peu poussive, et, ayant moi-même pratiqué la chronique musicale via RifRaf, un fanzine de musique malheureusement disparu trop tôt, je me permets de me prononcer sur le journalisme d'aujourd'hui : la presse musicale est quand même au plus bas ces temps-ci : tout le monde parle des mêmes disques, toutes les chroniques se ressemblent, on dirait des dépêches d'agences de presse remaniées avec deux-trois mots en plus (ou en moins, parce qu'il faut faire très court dans la presse hein ! Sinon ça fatigue les lecteurs!), c'est assez affligeant ! Alors voilà, cette comparaison bien merdique (même si on aime bien Wu Lyf - attention ! - ce n'est pas là que le bât blesse) est ressortie à tout bout de champ après qu'un journaliste des Inrocks ou je-ne-sais-quoi a évoqué cette référence dans un papier. Après, on s'est tapés 150 moutons qui nous ont pondu le même article bourré de superlatifs (certains sont même allés jusqu'à utiliser des phrases de notre bio, mot pour mot !), alors voilà à la fin ça nous énerve un peu. C'est pourquoi notre bio actuelle raconte tout et rien à la fois, avec pas mal de touches d'humour : celui qui en copiera des phrases se tirera bel et bien une ogive dans le pied. Sinon pour revenir à ta question, pour ce qui est des comparaisons sur ce disque-ci, ça ne pleut pas, mais on a spoilé le truc en lâchant deux trois de nos références, comme Beck, Suuns, ou les Flaming Lips. On avait trop peur que tous les journalistes se mettent à nous comparer à Bryan Adams ! J'espère que tu n'es pas journaliste, tu me l'aurais dit quand même ?

Est-ce que vous avez composé cet album en pensant à une ouverture vers d'autres continents, pour y jouer notamment ?

Pas vraiment... On compose de la musique en pensant au fait de ne pas faire trop de la merde ! Pour ce qui est des tournées, ça ne guide pas vraiment le sens de nos compositions. On espère juste que les dates vont tomber une fois le disque sorti. On ne va pas se mentir, les dates un peu exotiques sont clairement les plus excitantes !

Les titres de votre EP Holidays, font-ils partie de la même session studio de Sugar high, ou rien à voir ? C'était une manière de faire patienter les fans ?

Oui, on a tout enregistré en deux sessions de dix jours. On avait 15 titres, au final. On voulait faire un EP, mais pas le



sortir après le disque. On trouvait ça plus marrant d'avoir ce petit "appetizer" pour les fans, effectivement ! Les 4 titres qui s'y trouvent sont un peu différents, pas moins bons, mais ils se distinguaient un peu du reste, ça nous a permis de faire un disque plus cohérent, je crois.

Pouvez-vous nous parler de l'artwork ? Est-ce que c'est le même dessinateur que l'EP Holidays ?

Oui, c'est mon père qui a réalisé les deux pochettes, même si ce n'était absolument pas la destinée première de ces dessins. On est retombé sur un fanzine auquel il participait à la fin des années 70, avec deux amis à lui. Le truc s'appelait Vanille-Framboise et proposait de la BD inventive et rebelle (et pas du tout classique pour l'époque !) toujours traversée par un ton extrêmement caustique. L'affiche de Holidays a été réalisée avec un de ses acolytes, Christian Staquet, et la pochette de Sugar high était initialement une couv' d'un numéro de Vanille-Framboise. Elle représente le Plan K, une salle de concerts historique à Bruxelles qui a accueilli Joy Division, Cabaret Voltaire, Bauhaus... Tout le gratin de la scène post-punk/new-wave de l'époque, mais aussi d'autres disciplines, comme la danse ou la littérature. William S. Burroughs y est passé à l'époque, par exemple. C'était un lieu ultra arty et assez fascinant qui est très vite entré dans la légende, pas au même titre que l'Hacienda mais on en n'est pas loin.

Les clips qui sont sortis récemment sont vraiment bien travaillés, vous scénarisez tout ?

Les clips de "Hurts" et "Encounter" ont été réalisés avec Manou Milon, un pote à nous. Comme on le connaît très bien, le contact était vraiment facile, on a pu "écrire" ça conjointement même si, on ne va pas se mentir, tout ça relève plutôt de l'improvisation. Jusqu'au clip de "Hurts", on n'était jamais apparu très distinctement dans nos vidéos, c'était une manière de sortir du bois avec nos belles gueugueules et de mettre la main à la pâte ! Les clips précédents étaient vraiment des commandes, des cartes blanches laissées à

certains réalisateurs.

Y a-t'il des chansons de votre répertoire que vous ne jouerez plus en live ? Et pourquoi ?

Il y a quelques chansons de Patine qu'on n'a quasi jamais jouées, tout simplement parce qu'elles supportaient mal l'épreuve du live. Sinon, on joue de tout : du Patine, du Wounded, du Holidays. Et le set risque de bouger dans les prochains mois, histoire qu'on ne se fasse pas trop chier sur scène ! (rires)

Est-ce que vous êtes interconnectés avec le reste de la Belgique, des groupes de Liège, de Bruges ou même d'Anvers ?

Je discutais l'année dernière avec les membres de Dan San, et ils me disaient qu'en Belgique, que les groupes soient Flamands ou Wallons, il y a une vraie entraide, pas de jalousie. On est surtout en contact avec les groupes bruxellois. Je pense à Robbing Millions, Carl & les Hommes-Boîtes, Animal Youth, Le Colisée, Zoft, Monolithe Noir, Fabiola... Il y a des tas de bonnes choses ici ! Pour ce qui est des groupes des autres villes, il y a une certaine entraide, c'est sûr, mais on se connaît moins bien, on ne se croise pas par hasard au café du coin.

Dernière question qui commence à devenir une habitude chez nous : La suite, c'est quoi ? Les prochaines échéances pour BRNS ?

La suite, c'est toujours pareil : se remettre à composer et tenter de sortir un disque. Et tourner à côté de ça, bien entendu.

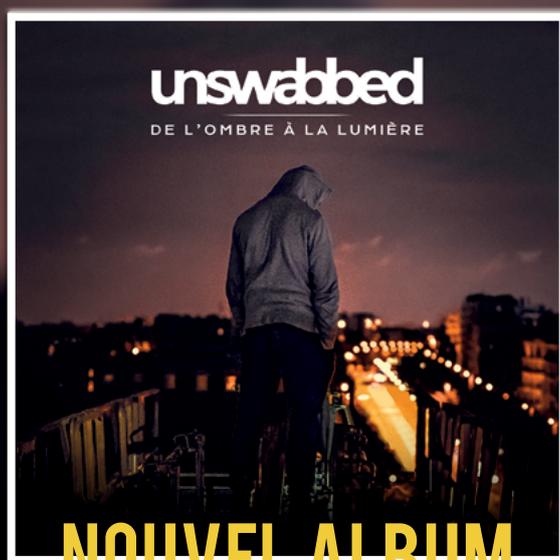
Merci à Antoine et à Vincent de Yotanka

Photos : © Geert De Taeve

■ Ted

unswabbed

DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE



NOUVEL ALBUM DANS LES BACS

26.01 LILLE (59) RELEASE PARTY - GARE ST SAUVEUR

17.02 QUIEVRAIN (B) ROCK ORRIDE FESTIVAL

18.02 PARIS (75) LE KLUB

22.02 RENNES (35) TY ANNA

23.02 BREST (29) PTIT MINOU

02.03 STRASBOURG (67) MAISON BLEUE

03.03 THIONVILLE (57) SHAMROCK

17.03 AIX NOULETTE (62) FESTIVAL LESENCHANTEURS

29.04 TOURS (37) BAR A MINES

30.04 NANTES (44) FERRAILLEUR - WARMUPHELLFEST

03.05 AMIENS (80) LUNE DES PIRATES

05.05 ANGOULEME (16) LE MARS

12.05 SILLY (B) SALON - AFM

28.07 ETAPLES SUR MER (62) ROCK EN STOCK FESTIVAL

01.09 CHAPELLE-LEZ-HERLAIMONT (B) CERCLE ROCK & METAL FESTIVAL

TOUTE LA TOURNEE SUR [FACEBOOK.COM/UNSWABBED](https://www.facebook.com/unswabbed)



W-Fenec.org

L.O

RAGE
TOUR

ERNE BALL

schecter
guitar research

MAPEX

VATER

M
MEINL

LA GROSSE
Radio.com

MYROCK

TIME FOR ENERGY

Gang of losers (Autoproduction)



“Brutal rock”, c’est ainsi que présente sa musique Time for energy. Comme ils mélangent pas mal de choses, c’est assez difficile de les étiqueter mais “brutal” ne leur va pas forcément car ils s’efforcent tout de même de balancer quelques mélodies percutantes. Ce qui m’apparaît certain, c’est que les Nantais sont plus métal que rock. S’ils fêtent leurs 10 ans d’existence en 2017, ils ne sortent que leur premier album au titre pas forcément évocateur de leurs qualités : Gang of losers. S’il a fallu du temps, c’est que le groupe a voulu faire les choses dans l’ordre en sortant un EP éponyme en 2012 puis un nouvel EP en 2015 (Waterfall) avec bien entendu le supplément “changement de batteur / changement de bassiste”. Le temps de consolider le line-up (Antonin au chant, Julien à la guitare, Tao à la batterie, Yox à la basse), ils sont allés enregistrer avec Arthur Lauth (Justin(e), One Thousand Directions, ...) ce joli premier album autoproduit.

S’il est difficile de ranger Time for energy dans une case, il n’est pas difficile de dire qu’ils n’ont pas volé leur nom ! Le groupe déborde d’énergie et évolue dans un rock métal entre métalcore et post-math quelque chose qui tabasse avec technique et classe. Ultra à l’aise dans tous les compartiments de leur jeu, les Nantais

ne déjouent jamais et réussissent à plaire dans tous les registres abordés là où certains passent immédiatement pour des surfeurs de tendances, eux arrivent à rendre naturelles toutes les incartades, enchaînant des riffs parfois hautement techniques à d’autres plus stoner sans sourciller. Et comme le tout est emballé dans un même son bien distordu et tressé avec comme fil conducteur un chant identifiable (et toujours juste, là encore, c’est pas toujours le cas quand certains changent de registre), on se laisse embarquer dans leurs titres sans regarder derrière nous (mais le titre d’avant n’avait pas ce goût-là...) et sans s’inquiéter de la suite (allez-y, je vous suis).

Avec son métal complètement ouvert qui a digéré bon nombre d’influences, Time for energy ne rate pas son premier opus qui apporte un peu de fraîcheur sans pour autant être aussi brutal que le groupe l’annonce.

■ Oli

SAAD JONES

Violent instinct (Autoproduction)

Un roman sur le métal ? Ça sent le piège... Pour avoir lu pas mal de romans ces derniers temps, je sais que la qualité d'écriture n'est pas toujours au rendez-vous, même dans de prestigieuses sélections pour des concours censés mettre en avant le meilleur de la littérature. C'est déjà pas transcendant, alors si en plus, ça traite de métal, il y a de fortes chances que l'auteur ait tout misé sur l'histoire et le décor puisque l'adjectif "métal" est largement suffisant pour attiser la curiosité.

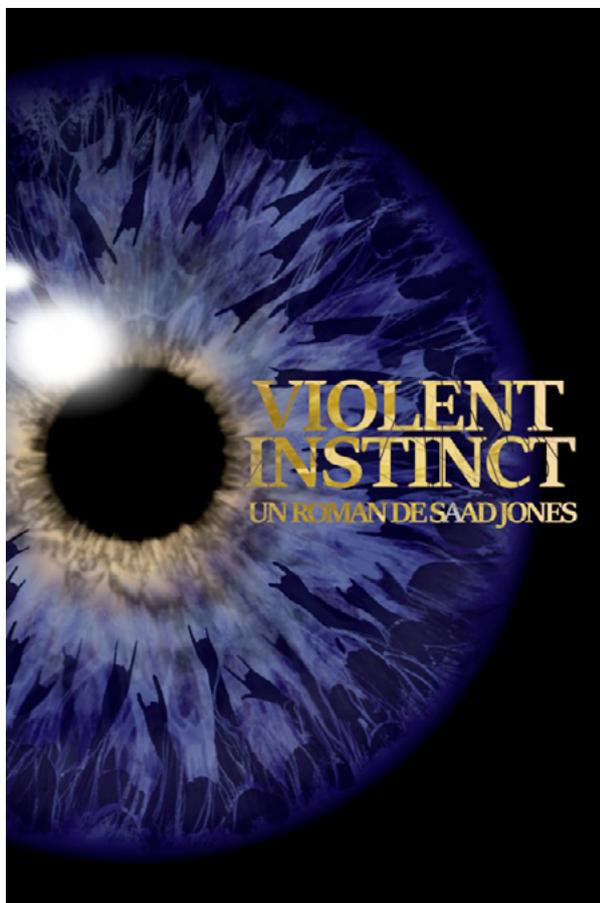
Après quelques lignes, la crainte s'est dissipée. Saad Jones sait écrire ! Et même mieux que la moyenne ! C'est un vrai plaisir de découvrir ses personnages et sa trame au travers de sa plume, agréable, stylée sans être dans la démonstration, rythmée. Il trouve l'équilibre entre simplicité de lecture, progrès significatifs dans l'avancée de l'histoire et réelles qualités dans le choix des mots et des tournures. Avant d'être un bon roman sur le fond, c'est un excellent travail de forme. Et c'est pas donné à tous les auteurs d'avoir du style ! Parmi mes dernières lectures pas tout à fait métalliques, j'ai surtout apprécié Jérôme Leroy, François-Henri Désérable, Nathalie Azoulay, Isabelle Autissier ou Thomas B. Reverdy... alors que d'autres font passer le propos avant le style (Christine Angot, Grégoire Courtois, Denis Tillinac...) ou possèdent une forme d'écriture très (trop ?) particulière (Carole Martinez, Simon Liberati). Bref, lire un truc bien écrit, c'est pas si évident.

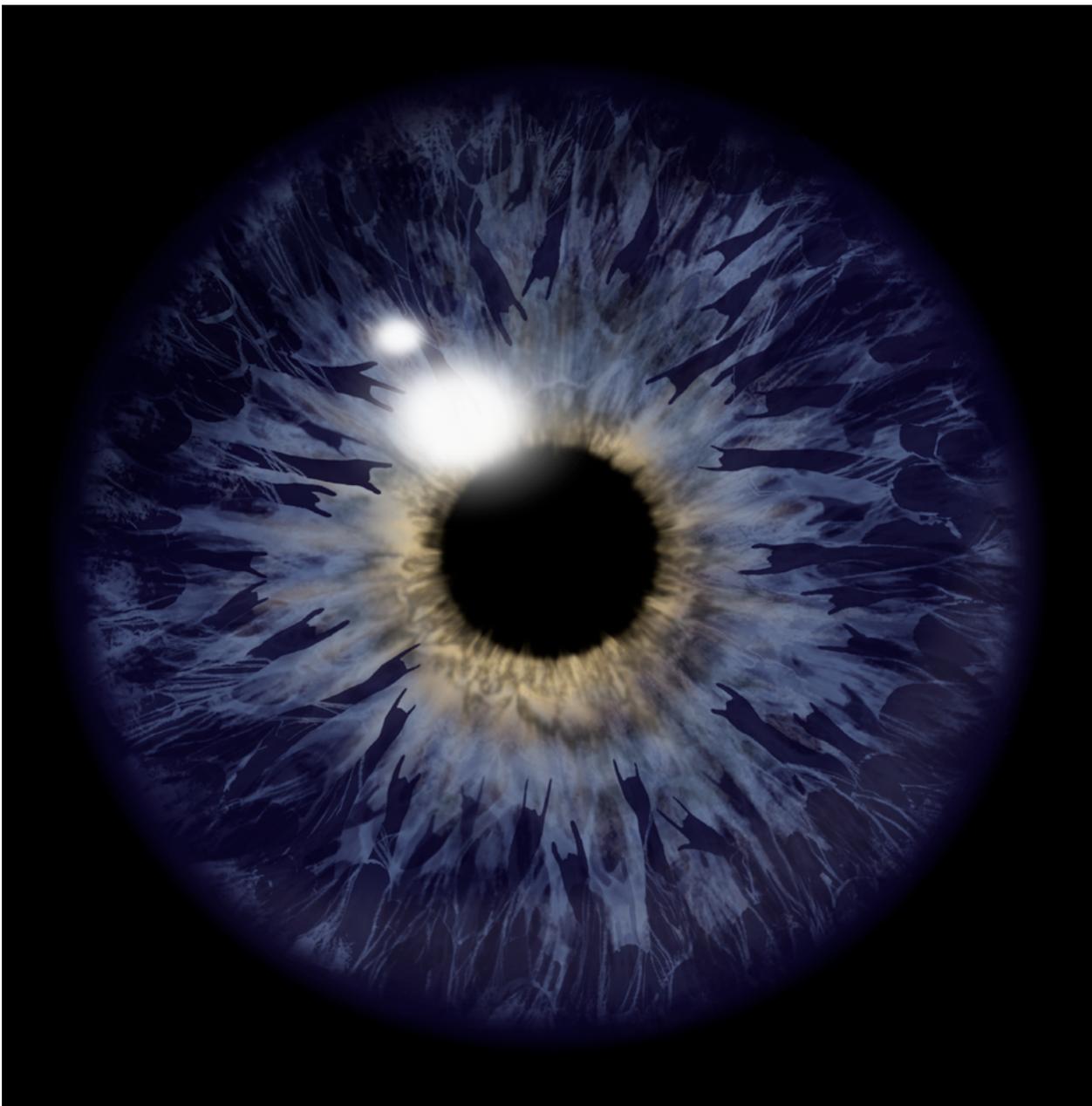
Mais lire, ce n'est pas juste trouver un intérêt dans la bonne utilisation des mots, c'est aussi raconter une histoire et là encore Saad Jones sait s'y prendre, n'hésitant pas à commencer par la fin (va lire les premières pages, elles sont dispos partout sur le net) sans pour autant casser le suspens, dosant régulièrement les informations pour laisser au lecteur se faire une idée (et en changer ?) de l'intrigue générale. Dans l'univers du métal, on suit plusieurs points de vue sans que le tout soit décousu. On suit ainsi l'histoire d'un groupe qui connaît un succès fulgurant sur la scène anglaise et qui conquiert le monde, un groupe partagé entre un leader qui attire les yeux des fans mais qui n'est que le pantin du guitariste qui cherche à tout contrôler mais également les aventures d'un jeune fan "hardcore" dudit groupe qui est prêt à tout pour se rapprocher de ses idoles. Dans le décor, outre les salles de concerts, on trouve des festivals, un magazine,

un blog, une émission de radio, une salle de répétition... Et si dit comme ça, tu peux penser être plongé uniquement dans un récit de métal pour métal, tu te trompes car Saad Jones nous fait voyager de l'Angleterre au Liban, de la paix et la tranquillité vers des territoires marqués par la guerre et des luttes ancestrales, il envoie également son héros sur le chemin d'un parcours initiatique vers lui-même à la découverte de qui il veut être afin de s'éloigner de ce personnage que d'autres veulent qu'il soit.

Et qui sait si un éditeur ne trouverait pas cela intéressant ... s'il ne s'agissait pas de métal ? À nous, initiés et pas hostiles à un mouvement souvent mal compris et jugé effrayant, de profiter de ce roman, le premier d'un auteur prometteur.

■ Oli





SAAD JONES

SAAD JONES A ÉCRIT ET SORTI UN ROMAN "COMME UN GRAND", SANS L'AIDE DE PERSONNE (OU PRESQUE), ET C'EST UNE GRANDE RÉUSSITE ! COMME CE GENRE DE PROJET EST PLUTÔT RARE, IL NOUS FALLAIT IMPÉRATIVEMENT EN SAVOIR PLUS...

Le nom d'auteur est un pseudo, pourquoi ce choix ?

S(a)ad Jones est mon pseudo, mon nom de plume, comme d'autres s'appellent Cronos ou Marilyn Manson. Ce nom me permet à la fois de me cacher et de me révéler.

J'ai choisi le prénom de S(a)ad car il porte une ambivalence intéressante: "Sad" en anglais veut dire "triste", et "Saad" en arabe veut dire "heureux". Dans ce prénom, une lettre seulement sépare ces deux émotions universelles. J'aime cette ambiguïté, ce rapport à l'humain et à l'écrit.

J'ai choisi "Jones" comme nom pour sa connotation internationale et sa banalité. On connaît tous un "Jones", que ce soit "Indiana" ou "Adam" (le guitariste de Tool).

Qu'est-ce qui t'a donné envie d'écrire ?

Je suis un peu touche-à-tout (peinture, architecture, musique...) et j'ai passé ma vie à créer, avec plus ou moins de succès. Depuis une dizaine d'années, je voyage beaucoup et écrire est devenu le seul moyen pour moi de continuer à

créer, raconter des histoires et en jouir. J'écris donc souvent avec mon ordinateur sur les genoux, dans des trains et des aéroports. Cependant, j'ai découvert que l'écriture m'offrait une liberté incroyable, donc je ne peux plus m'en passer.

Le roman est très documenté notamment sur les "manies" des musiciens, tu joues d'un instrument ?

Je suis moi-même batteur et ai joué dans quelques groupes de heavy et de death metal en amateur, en France et à l'étranger. Je n'ai jamais été un grand batteur mais j'ai tourné un peu et fréquenté des tas de musiciens différents que j'ai pu observer. En tant que batteur, il est vrai que pour moi il était plus facile de décrire le "tuning" d'une batterie que le branchement d'une basse sur son enceinte. J'ai récemment commencé l'écriture de mon second roman qui a pour héroïne une guitariste, et pour cela je suis allé gratter des guitares pour ressentir des sensations que je pourrai retransmettre à travers des mots.

Les petits détails, c'est le fruit de recherches ou ce sont de simples connaissances ?

Un peu des deux. C'est parfois une photo sur la page Facebook du Hellfest, une vidéo sur Youtube ou une interview dans un magazine. Cela peut aussi être un souvenir de concert dans ma jeunesse, en tant que musicien ou spectateur, ou la visite d'une salle de spectacle, de ses loges, de ses couloirs, de tout ces espaces invisibles pour la majorité des fans.

Pourquoi avoir choisi des héros anglais ?

J'ai passé une grande partie de ma vie en Angleterre, et je pensais y rester longtemps jusqu'au Brexit (car dorénavant, je me prépare à partir). Il était donc naturel pour moi de placer mes personnages dans les rues de Londres et de Birmingham. Mais il y a une autre raison, bien plus metal : J'ai découvert très tardivement Black Sabbath, et pour moi, cela a été un choc, une révélation : le metal est né dans les doigts de Tony Iommi, et placer une partie de mon roman dans la banlieue de Birmingham, dans le quartier où il est né, était une évidence.

Le début du livre m'a d'abord fait penser au Bataclan puis à Dimebag Darrell, y-a-t-il eu un élément déclencheur réel pour écrire cette histoire ?

Le prologue et l'histoire de mon personnage Dan sont directement inspirés du meurtre de Dimebag Darrell, car il fait partie de la "mythologie" metal, et me permettait d'accrocher le lecteur dans une spirale dramatique familière, pour ensuite le mener vers d'autres questionnements. Le roman était déjà presque terminé quand sont intervenus les événements du Bataclan. Le plus étrange est que des personnes présentes au Bataclan, cachées dans les toits, connaissaient déjà mon scénario. Comme tous les français et les musiciens du monde entier (et au-delà), j'ai été très marqué par l'attaque du Bataclan. À cette époque, j'écoutais Meliora de Ghost, et pour moi le titre "Cirice" sera toujours lié à cet acte de barbarie. J'en frissonne à chaque fois.

Et pour le côté "star qui pète un câble", tu as pris des modèles ?

Dans mon esprit, mon héros Tilio a les traits d'un frontman de metal célèbre (je préfère ne pas le nommer et laisser les lecteurs se faire leurs propres images) mais ce "pétage de câble" n'est pas basé sur une réalité, sinon mon expérience personnelle et les chocs culturels que j'ai pris en pleine poire durant tous mes voyages.

La violence semble omniprésente et la plupart des rapports humains toujours très tendus, tu n'as pas eu peur de tomber dans une forme de caricature ?

Nous, les metalleux, aimons être caricaturés, nous aimons faire peur, paraître détachés du monde, plus virils, plus méchants que les autres, en nous habillant de noir on en faisant des grimaces ou du bruit. Peut-être que certains lecteurs n'aimeront pas mon roman car j'ai cherché à montrer ce qui se passe derrière ces postures : la pudeur, la sensibilité, la détresse. La violence dans mon roman est omniprésente mais elle prend plusieurs formes : celle du fan (le croyant) qui se sent trahi par ses idoles, celle du leader du groupe (l'ambitieux) qui est capable de tout pour faire de son groupe le plus grand du monde, et celle que s'inflige lui-même le héros, en se droguant puis en se heurtant à une réalité qui le dépasse, et à laquelle il peut réagir par la violence.

Une partie du récit se déroule au Liban, c'est un pays auquel tu es attaché ou qui cadrerait juste bien avec ce que tu voulais raconter ?

Mon scénario original comportait des scènes dans un pays imaginaire semblable au Liban, puis le pur hasard a fait que j'ai vécu quelques années à Beyrouth. Le Liban, ce pays extraordinaire a changé ma vision du Monde, de l'Homme, de la vie, de la religion, de la politique, de la guerre et de la violence. J'ai eu aussi la chance de voyager dans de nombreux pays en Afrique et au Moyen-Orient, dans des pays du tiers-monde et des dictatures. Je ne m'en suis jamais remis.

Quelques textes sont ceux "d'articles de presse", que penses-tu du niveau de rédaction des webzines ?

Pour l'écriture de Violent instinct, je me suis inspiré de vieux magazines metal de mon adolescence, et j'ai imaginé comment leurs contenus formatés (toujours les mêmes questions/réponses) pouvaient déraiper. Vingt ans plus tard, en faisant la promotion de ce roman, j'ai découvert que le journaliste metal avait évolué, qu'il était plus diversifié et plus précis, peut-être plus libre grâce aux réseaux sociaux, je ne sais pas...

Ton écriture est très soignée avec un vrai travail littéraire, combien de temps t'as pris l'écriture du livre ?

J'ai commencé à penser les contours du scénario il y a une dizaine d'années, j'avais même commencé à dessiner pour publier cette histoire en bandes-dessinées (j'ai toujours les trois planches). L'écriture m'a pris presque quatre ans, sachant que j'avais une vie personnelle et professionnelle à gérer à côté. Avec l'expérience acquise, je pense que je sortirai mon prochain roman dans deux ans.

Es-tu du genre à passer et repasser sur certaines phrases pour les corriger et les améliorer ?

Je me sens plus un conteur qu'un écrivain. Pour moi une

phrase doit "sonner" et le texte avoir du rythme. C'est peut-être dû à mon expérience de musicien et de batteur. Les fautes d'orthographe et de grammaire, c'est autre chose.

Quels sont tes auteurs préférés ?

Je suis un fan inconditionnel d'Albert Camus. Il y a une pudeur dans ses personnages de roman qui me touche particulièrement.

Camus est aussi marqué par les différences de culture des deux côtés de la Méditerranée, penses-tu que cela influence l'écriture ?

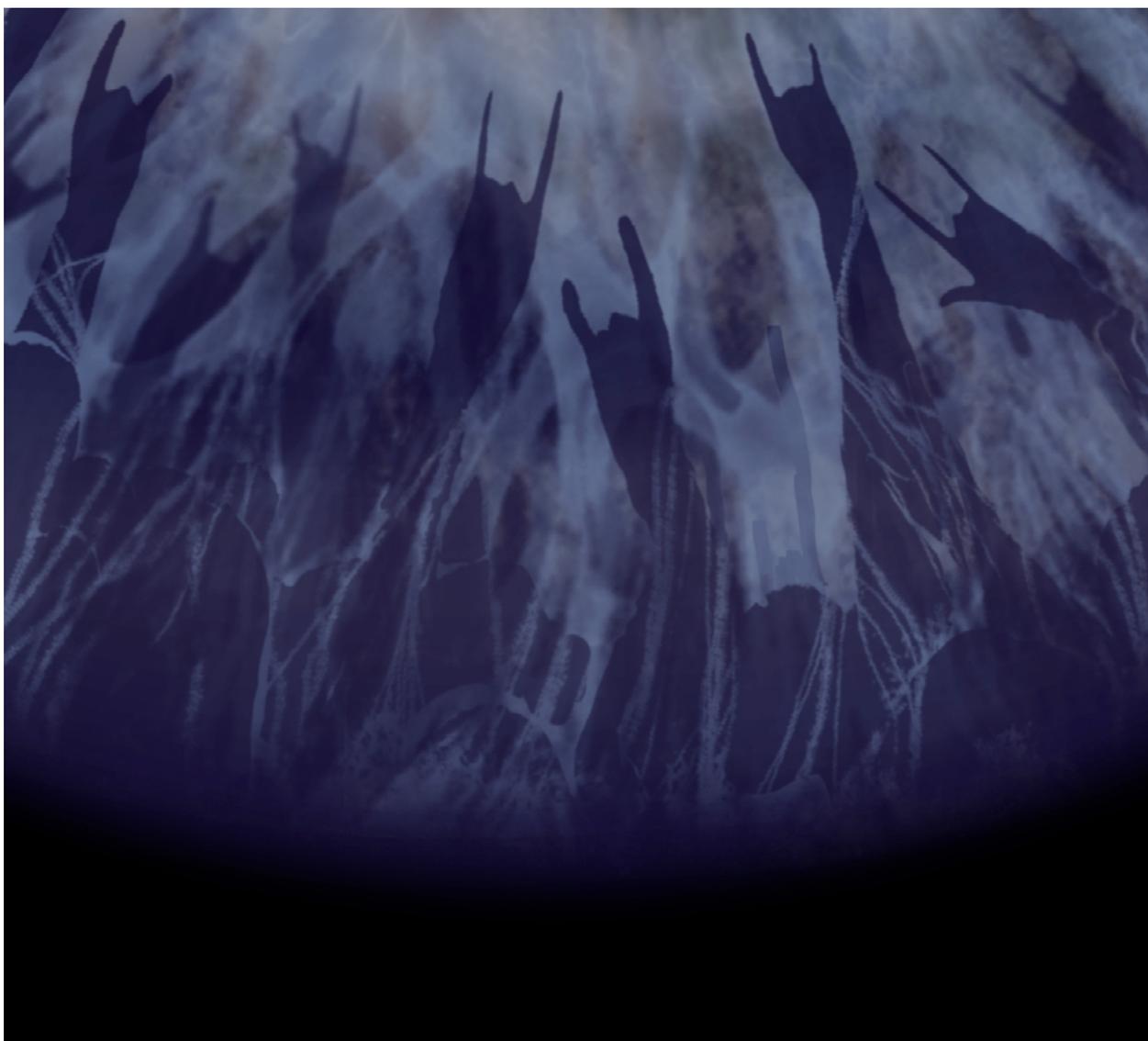
Je dois avouer que pour moi, lire Camus a toujours été comme entrer dans un demi-sommeil, un rêve éveillé dont je ne me rappelle presque rien en ouvrant les yeux. Je n'en garde que des impressions. Avant que je sois moi-même un expatrié, j'ai toujours ressenti chez Camus une sorte de malaise à être un hybride (du-moins une interrogation), un peu d'ici et un peu de là-bas (selon l'endroit où on se trouve). Pour ma part, quand je suis en Angleterre, je suis le "Français", et quand je suis en France, je suis "l'Anglais", et cela a été pareil dans tous les pays où j'ai habité.

La couverture est très belle et a en plus du sens, qui est en le responsable ?

J'ai tout fait de A à Z. Je souhaitais une couverture simple (un œil) mais avec une référence au metal et à ses fans (les cornes du diable). Des graphistes "non-metalleux" m'ont dit que cette couverture ne faisait pas du tout metal, qu'elle était trop propre. Quand on parle de caricature.

Cet œil me fait un peu penser à Sauron qui est bien plus métal que pop ! Plus sérieusement, l'idée de l'œil qui regarde mais qui est aussi un reflet est excellente.

L'utilisation de l'"œil" dans des couvertures et des pochettes est relativement banale, mais j'aime bien l'aspect simple et rond de sa forme. Malgré cette simplicité, quand on en regarde un œil en gros plan ou à l'aide du microscope, on comprend que c'est un organe d'une complexité extrême, je le sais car j'ai d'abord essayé d'en peindre un avant de le travailler sur ordinateur... C'est peut-être une métaphore du metal : un simple bruit pour certains, un univers complexe et riche pour d'autres... L'œil bleu de ma pochette et ses "devil horns" dans l'iris peuvent être aussi interprétés de différentes manières : tu y as vu des reflets, j'y vois l'iris d'un passionné, d'autres on vu une scène centrale (la pupille)



entourée d'un public...

Est-ce que cette couverture a séduit au-delà du monde du metal ?

Je ne suis pas sûr que cette couverture plaise en dehors du metal, car j'ai fait le choix graphique de ne placer qu'une partie de mon œil sur la couverture, on ne voit l'œil entier que si on déplie le livre, et le titre est relativement petit. Dans le monde de l'édition, je pense qu'on m'aurait sans doute demandé de placer mon œil au centre et en entier, et de mettre le titre en plus gros... Si tu regardes cette pochette de loin, tu ne vois qu'un iris bleu sur un fond noir... cela a plus sa place dans une boutique metal que dans une librairie...mais je me trompe peut-être...

Peut-on dire que tu es en "autoproduction" ?

Oui, complètement. Je pensais qu'aucun éditeur ne serait intéressé par publier un roman sur le metal, donc j'ai décidé de tout faire moi-même par l'intermédiaire de Createspace d'Amazon. J'ai une totale liberté sur mon œuvre mais je dois faire toute la promotion depuis chez moi. Dans la vraie vie et sous mon vrai nom, je n'ai aucun lien avec le monde de l'édition et du journalisme, donc je découvre un autre monde. Cependant, je dois avouer que dans la communauté metal, je rencontre des personnes fascinantes. Et j'ai même eu la chance de correspondre avec certaines de mes idoles.

Trouver un éditeur est plus complexe qu'un label ?

Je ne peux pas vraiment répondre à cette question car je n'ai jamais cherché à contacter ni l'un ou l'autre. À mon avis le problème est le même, surtout avec les moyens que nous offre dorénavant la technologie : jusqu'où peut te mener la liberté artistique ?

À quoi juge-t-on de la réussite d'un livre sur le metal ?

Si tu mets à part le nombre des ventes, je dirais que chacun trouve sa propre satisfaction dans l'art, que ce soit en musique, en littérature ou en peinture. Personnellement, je suis heureux quand des lecteurs me parlent de mon roman comme un univers dans lequel ils se sont immergés, comme si cette histoire ne m'appartenait plus. Certains lecteurs m'ont parlé longuement de scènes qui pour moi sont parfaitement anodines, mais qui chez eux prennent résonance. C'est fascinant.

Pourrais-tu écrire sur un autre sujet que le metal ?

Je ne sais pas, mais pour moi le metal, par sa diversité et son impact sur la vie des metalleux, est un vecteur formidable pour raconter des histoires, toutes les histoires. J'ai débuté l'écriture de mon prochain roman dont l'histoire commence en Afrique et qui parle des "racines", et le mot "metal" n'apparaît qu'à la fin du quatrième chapitre.

Merci à Saad Jones, ultra disponible et sympathique en plus d'être talentueux !

■ Oli

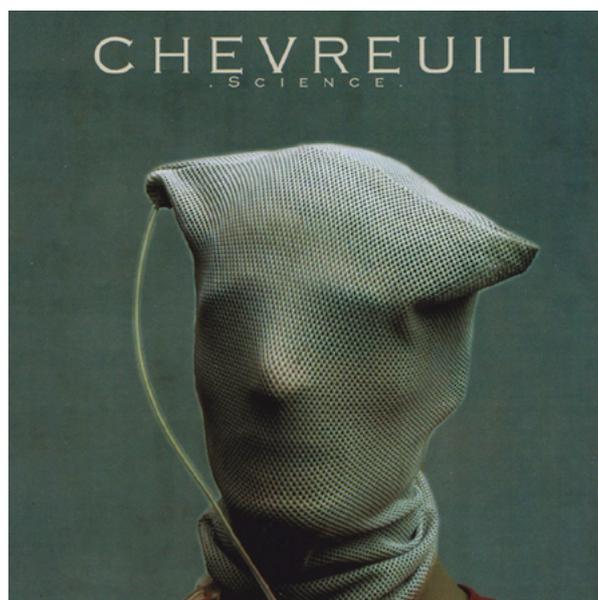
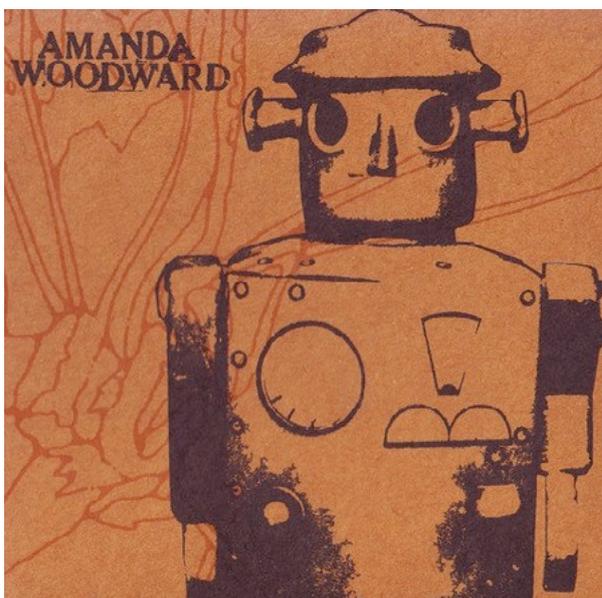
ENQUÊTE EN TERRITOIRE MUSICAL

DANS LE TEXTE CI-DESSOUS, UNE CENTAINE DE NOMS DE GROUPES DE MUSIQUE A TROUVÉ PLACE, PLUS OU MOINS CONSCIEMMENT, AU FIL DU TEXTE. IL S'AGIT DE NOMS PROPRES ET DE NOMS COMMUNS. SAURAS-TU LES RETROUVER ?

LA NOTE D'INTENTION DU TEXTE ÉTANT DE RÉALISER UN EXERCICE DE STYLE, DES ENTITÉS ET DES FIGURES SE TROUVENT À ENDOSSER DE MAUVAIS RÔLES OU À ÊTRE MALMENÉES. SI CERTAINES D'ENTRE-ELLES S'EN OFFUSQUENT, L'AUTEUR LEUR PRÉSENTE PAR ANTICIPATION SES PLUS PLATES EXCUSES. L'AUTEUR TIENT À RAPPELER LA NATURE PLEINEMENT FICTIVE DE CE RÉCIT -QU'IL ESPÈRE NE PAS ÊTRE PRÉDICTIF OU AUTORÉALISATEUR- ET QU'AUCUN MUSICIEN N'A ÉTÉ MALTRAITÉ DURANT L'ÉLABORATION DE CELUI-CI.

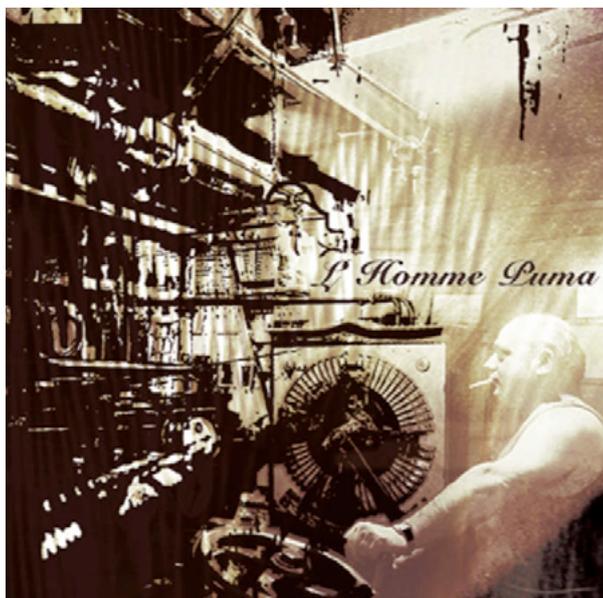
À peine les forces de l'ordre sillonnaient-elles le quartier et alors que le rapport du médecin légiste était loin d'être établi, la rumeur enflait déjà, via quelques fuites dans la presse. Les nouvelles vont vite depuis l'avènement de tous ces gadgets électroniques auprès du grand public. Il semblerait que la personne décédée -trouvée ce matin par un groupe de promeneurs- à proximité du Pavillon Rouge situé dans le parc de la Zone Libre, à l'intersection de l'avenue de Verdun et de l'allée Santa Cruz, ne le soit pas suite à un suicide. Si tel n'est pas le cas, répondant à une logique de réflexion binaire, il ne reste plus que la piste du meurtre. La mort accidentelle apparaissant vraiment improbable étant données les circonstances. Et ça, l'inspecteur Cluzo allait devoir le démontrer...

Effectivement, si la superstar du rock avait déjà fait parler d'elle par des accoutrements et des attitudes provocantes, si



elle avait déjà fait part de ses états d'âmes lors de plusieurs interviews -elle aurait voulu être mannequin ou vedette du porn, en tout cas, un rôle qui assure d'être en première ligne-, il y avait un détail qui intriguait le responsable de l'enquête : outre l'absence de lettre ou de communiqué motivant l'éventuel passage à l'acte -certes, on dirait que la victime soit passée de vie à trépas suite à une forte absorption de multiples substances illicites-, outre le fait que le mort ne présente a priori aucune blessure ni trace de lutte ou de combat, c'est la présence de ce monosourcil, outrageusement factice et mal appliqué, qui interpelle. Comme s'il s'agissait de la marque d'une tierce personne ou tout du moins que quelqu'un s'est trouvé à proximité du corps et n'aurait pas dû y être.

Sans attendre la levée du corps et la classique première visite à la morgue dans les heures qui suivent, l'inspecteur,



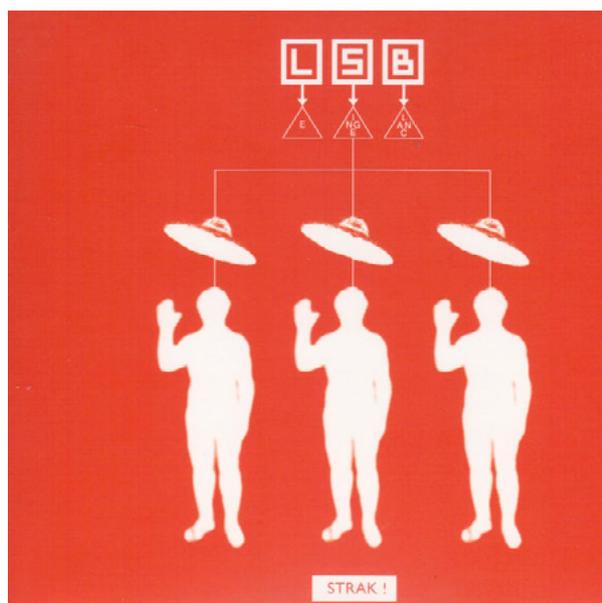
n'écouter que son sixième sens, se dit qu'effectuer des recherches pour savoir si une telle agglomération de poils avait déjà été placée, de la sorte, sur le visage d'un macchabée, ou toute autre partie de l'enveloppe charnelle, serait une bonne chose. Et pour y parvenir, qui mieux que son assistant(e) androgyne de toujours : Justin(e). Une mémoire infailible, toujours alerte et souriant(e), mais aussi un agenda rempli de relations parmi les différents services de renseignement et de police. D'autant plus qu'arrivé début novembre, le crime ferait bien d'être élucidé avant la fin de l'année. De nouvelles coupes budgétaires dans les moyens humains sont prévues dès le début de l'an prochain. L'attribution de crédits massifs aux divers attirails technologiques (outils de surveillance, drones plus ou moins autonomes, armements sans cesse renouvelés, fichages électroniques) parviennent à faire penser à l'Inspecteur Cluzo -35 ans de bons et loyaux services, toujours disponible auprès des autorités politiques de quelque bord qu'elles soient et, cela va sans dire, pas le genre à compter ses heures- que, définitivement, cette course en avant nous amène vers la fin de la société telle que nous la connaissons. En peu de mots, les jours sont



comptés pour faire d'un assassin actuellement en cavale un taulard, à moins qu'il ne soit déjà derrière les barreaux.

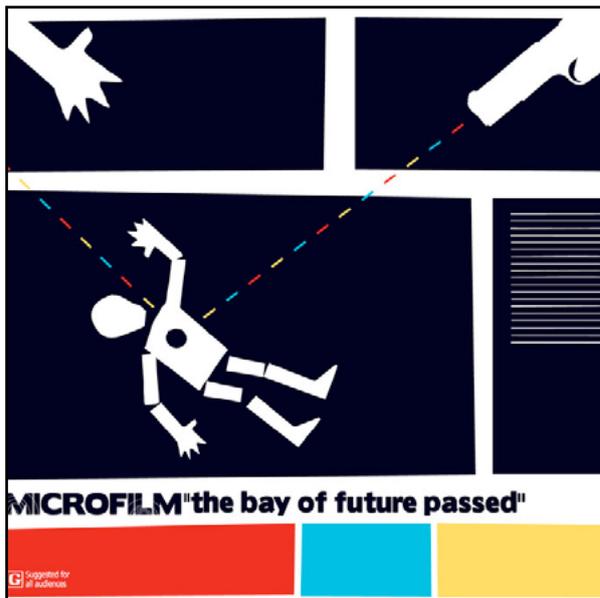
C'est justement par ce biais-là que Cluzo demande à Justin(e) (qui se permet des aventures autant en compagnie de Mary Slut que de Nicolas Dick) d'investiguer : se rapprocher des affaires passées ainsi que de l'administration pénitentiaire. Pendant ce temps, Cluzo -fidèle à ses méthodes parfois qualifiées de "vestiges du passé"- mènera lui-même les interrogatoires. À commencer par les promeneurs ayant trouvé la dépouille du malheureux. Ceci avant de s'intéresser aux musiciens désormais sans leader ainsi qu'aux membres du groupe ayant assuré la première partie : Passion Armée, ça ne s'invente pas. Puis, enfin, de passer au crible les équipes de techniciens et d'organiseurs de la soirée.

Comme il le supposait, le trio se baladant à l'aurore -La Canaille, La Plume et L'Oiseau Mort- n'avait rien de substantiel à raconter si ce n'est qu'ils avaient quitté La Bande à Kaader (les inséparables Junior Cony, La Calcine, La Twal, Le Noyau Dur et Le Singe Blanc, à l'esprit du clan fortement soudé) après une nuit blanche à l'autre bout de la ville et, vers 6h30, découvraient le corps inanimé du chanteur, déjà mort. Il ne



leur restait plus qu'à prévenir les secours qui débarquèrent avec les premiers policiers. Le trio habitant dans le même quartier de Kobayes (rebaptisé ainsi depuis que celui de Klone ait été brièvement rénové par une nouvelle municipalité) avait préféré passer par le Parc de la Zone Libre plutôt que d'effectuer un grand détour par le boulevard du dernier rempart. Suite à ses déclarations, le trio fut vite libéré.

Si, à première vue, ce serait étonnant que ce soit un musicien qui soit le responsable de la disparition de la vedette, l'inspecteur n'exclut pourtant pas cette piste. Dans toute vie semi-collective, des tensions peuvent apparaître, pour quelque motif que ce soit. Certains, motivés par le profit ou la jalousie ou n'importe quel autre vil sentiment, seraient prêts à commettre l'irréparable... Les acolytes du défunt vivaient tous un véritable trauma avec la perte de celui qui



les accompagnait depuis tant d'années. Et ils avaient tous un alibi en béton : après les concerts des deux groupes, ils ont partagé une partie de la nuit dans les loges. Tous ? Non, bien sûr. Celui qui allait finir dans les fourrés, à moitié dénudé, cet élément de postiche sur le front, et emporté par on ne sait quel produit avait quitté les locaux dans les minutes qui ont suivi la prestation. " Une vieille habitude, qu'il avait lui-même dénommé " Les 2 minutes de la haine " où il finissait d'exulter backstage, parfois à plusieurs dizaines de mètres de la scène " selon un membre de Passion Armée qui, nerveux, semblait bien en connaître assez au sujet de celui qui est désormais passé à la postérité. Sa situation s'aggrava lorsque l'enquêteur apprit qu'il avait quitté les lieux avant les autres musiciens.

" Je devais absolument rejoindre mon autre groupe pour une répétition ".

" Une répétition au milieu de la nuit ???? C'est pas banal ! " demanda, interloqué, l'inspecteur.

" Oui, mon batteur a des horaires particuliers de travail et on ne peut que se voir la nuit, soir de concert ou pas. Et là, il fallait absolument qu'on répète une dernière fois car on enregistre notre maxi dans 10 jours. C'est ça la vie d'artiste ! ".

" Et vous n'avez rien vu d'anormal, en partant ? "

" Non, c'est vrai qu'il pouvait y avoir quelqu'un de manquant mais dans la précipitation, je n'ai pas fait attention. "

Les propos semblaient crédibles, couplés à l'ambiance plombée de ces entretiens, l'inspecteur consigna, à l'aide de son fidèle crayon, de vérifier les allégations de ce musicien. Néanmoins avant de le laisser filer, il indiqua à Sergent Garcia de le surveiller de près. Les autres musiciens sont libérés dans la foulée, aucun n'ayant un profil de grand prédateur.

L'heure tourne, c'est le début d'après-midi et Cluzo aimerait que son estomac sonne moins creux, en plus de prendre l'air. Le staff technique, enfermé dans les loges depuis des heures -la plupart ont dormi sur place, les autres sont revenus d'eux-même à l'annonce de la funeste nouvelle-, commence à s'impatienter. L'inspecteur leur passe commande de pizzas mais leur interdit de quitter le Pavillon Rouge. Les militaires présents les empêcheraient, de toute façon. Cluzo

s'éclipse donc pour rejoindre le premier fast-food qu'il trouve, dénommé de façon pour le moins sarcastique " Le Massacre du Client de 15h00 ". Il n'est que 14h20, ouf.

Malgré les résultats de son dernier doppler (au moins une membrane présentait des signes de détérioration majeure), Cluzo ne peut s'empêcher de se nourrir d'aliments gras, sucrés et adipeux. Après avoir foulé l'entrée de l'établissement, il commande une formule qui lui sera rapidement livrée. En s'installant à une table, il remarque le revêtement au sol qui imite la présence de parpaings et la tapisserie murale celle de pavés. " Il doit y avoir une sérieuse maldonne " se dit-il mais sans pour autant chercher à en savoir plus. L'endroit n'incite à pas à finir debout sur le zinc. Alternativement, il croque dans son sandwich de chevreuil dont des morceaux de viande dépassent -à la saveur de pneu à peine dissimulée par quelques exhausteurs de goût- et picore dans sa barquette de frites de quoi se substantier. Coté boisson, Cluzo est un indéfectible consommateur de Tang. Il choisit toujours la saveur orange, questions de fidélité et d'ancienneté. Et l'échoppe où il a mis les pieds en propose, fort heureusement.

Après le premier repas succédant une nouvelle enquête, l'inspecteur effectue son petit rituel - on ne se refait pas après tant d'années dans le métier. À savoir sortir le petit magnéto qu'il a toujours dans sa poche intérieure gauche,



tel un gri-gri, et le coller à son oreille afin d'écouter les consignes -presque des mots d'ordre- enregistrées auprès de Monsieur Toc (aucun élève n'a jamais su si il s'agissait de son vrai nom ou d'une couverture), enseignant émérite à la Haute École de Police, il y a près de 40 ans de cela. Une fois le simulacre de prière effectué, Cluzo range minutieusement l'appareil. Il règle la note en laissant un généreux pourboire et rejoint d'un pas pressé le parc.

Avant de retourner dans la salle de spectacle, l'enquêteur effectue un détour par la scène de crime. Si le corps a été enlevé par les services du légiste pour rejoindre le 10 Rue



d'la Madeleine, un élément vient frapper la vue de Cluzo : le buisson fait de bois noirs passe pour être intact. Aucun corps étranger n'a pu le traverser verticalement ces dernières heures, la perfection de ses branchages et les nombreuses toiles d'araignées attestent de sa virginité. La piste criminelle se précise donc.

Le restant de la journée est consacré à interroger seul-à-seul et collectivement les roadies, techniciens, bénévoles, permanents de la salle et agents de sécurité. Voyant les gabarits de certains d'entre-eux, Cluzo leur met un peu plus la pression lors des interrogatoires, les soupçonnant d'avoir tenté de glisser le corps du malheureux sous le buisson. Mais à chaque fois, la présence ou l'absence de l'un ou l'autre est confirmée, les témoignages s'entrecroisent. Pour finir par exonérer de tout soupçon la totalité des équipes. Le chanteur paraît avoir quitté la salle à l'issue du concert, s'être évaporé dans la foulée sans que personne ne s'inquiète et être découverte au petit matin en voyage vers l'au-delà. L'argument qu'il ait une loge à lui seul et qu'elle soit accessible à la fois de l'intérieur (depuis un couloir) et de l'extérieur (depuis



la cour] justifie que personne ne pouvait contrôler en permanence ses allées-et-venues. D'autant plus qu'il était adepte de ces escapades nocturnes selon les dires de l'ensemble de ses proches. Après une quinzaine d'heures d'activité sans discontinuer, laminé comme si il avait fait les trois huit, éreinté de naviguer en eaux troubles, Cluzo renvoie tout le monde chez soi -non sans avoir noté les coordonnées de chacun- et se dit que demain est un autre jour. Tout en ayant une lueur d'espoir en provenance de Justin(e).

Les journées suivantes se succèdent et se ressemblent à s'y méprendre : rien. Les filatures du mec de Passion Armée ne font que remplir des microfilms de photographies insignifiantes. Justin(e) est injoignable, chose souvent normale durant les premières 48 heures mais qui devient inquiétante lorsqu'on aborde le quatrième jour. Et durant ce laps de temps mort, la rubrique " Faits divers " de la presse quotidienne est en passe d'avoir cannibalisé le reste des autres rubriques. Sale temps pour l'inspecteur Cluzo qui ne peut plus compter sur Amanda Woodward ou Ed Mudshi pour filer des pistons. La première est partie faire du théâtre avec Les Louise Mitchels à l'autre bout de l'Europe et le second s'est accroché à une poutre il y a quelques années déjà - il était souvent très chafouin. Quant à l'Etrangleuse. si il n'y avait pas eu ce foutu pylône... C'est vrai qu'à l'époque, on les appelait la bande des 4. Mais c'est fini ce temps-là. Et la relève n'est pas à la hauteur.



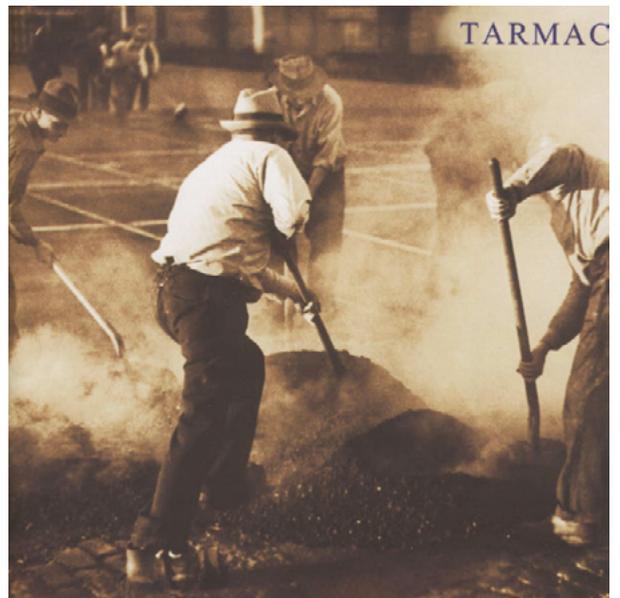
C'est au petit matin du cinquième jour après la macabre découverte que le médecin légiste, cet imperturbable Jean-Paul Trash, envoya des signaux à l'inspecteur Cluzo. Le médecin avait les résultats depuis deux jours mais débordé par d'autres affaires -notamment celle de la colonie de morses ayant fait manquer son atterrissage à un avion de tourisme sur le tarmac voisin- et ayant refait faire les analyses : la pâte ayant servi à coller le monosourcil sur la victime était un amalgame de goudron et de paraffine. Cela commençait à dire quelque-chose à l'officier de police et dans les ins-

tants qui suivirent, Justin(e) débarquait au bureau avec une sélection d'affaires -résolues ou non- de ces 30 dernières années. Justin(e) se souvenant précisément de l'Armée des 12, groupuscule dont on ignorait combien ils étaient réellement, qui commettait des délits toujours assortis d'une pointe humoristique. Le crime actuellement commis pourrait être l'oeuvre de l'un d'eux, mis à part que lors de leurs forfaits antérieurs, ils n'ont jamais tué quiconque. Mais ce mélange goudron/paraffine était pourtant leur marque de fabrique. Cluzo est tiraillé entre interroger à nouveau le musicien de Passion Armée et investiguer sur l'Armée des 12 mais lorsque le contenu du second rapport de la journée en provenance du 10 Rue d'la Madeleine arriva, il parut indiquer de nouveaux éclaircissements : le chanteur est mort d'avoir ingéré plusieurs capsules d'un mélange fort peu usuel : codéine, morphine et, élément aussi étrange qu'explosif, C4. On est bien loin d'un inoffensif placebo.

Le sang de Justin(e) et Cluzo ne fit qu'un tour et, tout en se demandant comment ils n'y avaient pas pensé plus tôt, semblent employer leur dernière cartouche et se mirent en rapport avec LA référence en matière de suivi des prisonniers, Monsieur Z -fort d'une incontestable aura-, puisque passer par les services de la pénitencière serait sans doute trop long. Celui-ci affirma que le potentiel coupable avait fini de purger sa peine depuis près de 2 ans et qu'il était désormais libre. Durant ses longues années de détention, il ne lui a pas été difficile de se renseigner sur les modus operandi de l'Armée des 12 et il n'est pas impossible qu'il ait voulu les imiter.



Cluzo, suivi par la fraction la plus endurcie du poste de police où il siège, se rendit immédiatement au domicile du coupable présumé. Avec sa taille -près de 2 mètres- et sa carrure impressionnante, le supposé criminel est facilement repérable depuis l'extérieur de la maison, une résidence pavillonnaire de plein-pied. Son observation à l'aide de jumelles le montre visiblement seul et, a priori, souffrir d'un torticolis -avantage à prendre en compte. Cluzo décide d'aller à sa rencontre alors



qu'une quinzaine de subalternes se répartissent autour du bâtiment pour intercepter, si nécessaire, l'ennemi public.

L'inspecteur, avance doucement en direction de la maison dont la porte d'entrée, qui s'ouvre facilement, supporte une ancre factice. Tous ses sens aux aguets, Cluzo remarque rapidement un bruit d'eau s'écoulant en abondance. Redoutant qu'il s'agisse d'un piège, Cluzo préfère auparavant explorer les différentes pièces de la maison. Évoluant à pas feutrés à travers la cuisine -impeccablement rangée-, le salon -où un massicot paraît avoir été utilisé il y a peu- avant d'explorer les deux chambres -sur le lit de la seconde, des habits en vrac parmi lesquels un passe montagne intrigue Cluzo-, l'inspecteur est frappé par le calme du lieu. Se rapprochant de la salle de bain, Cluzo colla sa main gauche sur son holster pendant qu'il actionna la poignée de la porte avec l'autre. Simultanément, un filet d'eau commença à tracer son sillon sur le carrelage. Une fois la porte pleinement ouverte, les deux hommes se trouvèrent face à face, à quelques mètres d'intervalle. L'individu, debout dans la baignoire débordante d'eau, s'écria : " Non, je ne veux pas retourner en prison ! " et, en un éclair, porta à sa bouche une poignée de gélules, en ingurgita plusieurs et se laissa couler au fond du réceptacle en fonte. Cluzo, médusé, se précipita sur le suicidaire pour essayer de le sortir d'affaire... mais en vain. Malgré la tentative de l'homme de loi, le malotru est aussitôt mort. " Mort mort mort ! " répéta plusieurs fois Cluzo, comme s'il avait été mis en échec.

Il ne reste plus qu'à attendre l'autopsie du personnage et les conclusions de l'enquête mais il paraît évident qu'en agissant ainsi, le responsable du préjudice de samedi dernier soit bien l'homme-puma.

■ Rémi

LISTE DES POCHETTES D'ALBUMS PAR ORDRE D'APPARITION :

Amanda Woodward – Pleine de grâce (2003)

Chevreuil – Science (2006)

L'homme Puma – L'homme Puma (2007)

The Inspector Cluzo – Rockfarmers (2016)

Le Singe Blanc – Strak ! (2006)

Microfilm – The bay of future passed (2009)

Membrane – Reflect your pain (2015)

Mon Autre Groupe – Tumeur (2012)

Monsieur Z – D1g1tal EQ (2005)

Tang – Dynamite drug diamond (2012)

Verdun – The eternal drift's canticles (2016)

Tarmac – L'atelier (2001)



INTERVI OU : P3C

C'EST OLIVIER, CHANTEUR ET GUITARISTE DES POGO CAR CRASH CONTROL (OU P3C POUR LES INTIMES) QUI ENDOSSE LE RÔLE DE LEADER POUR FAIRE DES CHOIX DRASTIQUES AU MOMENT DE RÉPONDRE À L'INTERVI OU ! GO !

Pogo ou Total Control ?

Pogo sans hésitation. Un bon pogo c'est libérateur. Ton corps voltige, quand tu tombes on te ramasse, tu partages la sueur de 15 personnes sur toi...c'est magique. Le total control...ça me fait flipper !

Car Crash ou Crash Test Dummies ?

Entre la mort et un groupe des années nonante dont le tube s'appelle "mmm mmm mmm mmm". Pas facile... allez va pour l'accident de voiture !

P3C ou C3PO ?

C3PO est trop chiant ! J'aimerais bien voir l'ingénieur qui a programmé un droïde aussi relou.

Nirvana ou The Dillinger Escape Plan ?

Nirvana. Je suis suspicieux envers les gens qui n'aiment pas Nirvana, je trouve ça louche.

Stupeflip ou Johnny Mafia ?

Difficile parce que incomparable !

Les Johnny a chaque fois qu'on allait les voir on se disait "faut vraiment qu'on progresse". Chose faite, on s'est mis à tourner régulièrement ensemble et c'est devenu des amis. Je me demande si on les croquera aussi souvent sur la tournée 2018 parce que Pogo a viré un peu métal. Autrement Simon (guitare dans P3C) joue de la basse dans les Chuck Twin, un autre groupe fort de Sens la capitale du monde ou Théo (chanteur des JM) joue aussi. Les Johnny préparent un nouveau album en ce moment, j'ai hâte d'écouter ça putain. Et Stup ! On les a rencontrés autour de la flip party. King Ju nous a soutenus et il voulait qu'on joue ensemble pour cette teuf. Il y avait 6000 personnes qui attendait King Ju. On avait vraiment peur que le public nous rejette puisque King Ju montait sur scène après nous. Finalement ça a dansé dans tous les sens, le public

était bouillant ! Vous pouvez voir ça Youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=IGF5sSePXJo>

Scène ou studio ?

Haha ! Ce serait pas le genre de question qu'on trouvait dans Rock Mag ? J'étais un lecteur de Rock Mag quand j'avais environ 11 ans et je ne comprenais jamais cette histoire de choix entre le studio et la scène. Ce que j'entends le plus souvent autour de nous c'est "vous êtes un groupe de scène" mais personnellement j'ai l'ambition d'enregistrer beaucoup de disques, c'est ce qui m'intéresse le plus.

"Crève" ou "Conseil" ?

"Crève" ! Parce que ça à été une super expérience de découvrir l'univers du stock car. Des gens adorables. Sur la compétition, une pilote de stock car m'a mis un gros pain dans la gueule pour un plan qu'on a finalement pas utilisé. Mémorable. J'en profite pour remercier la fédération des sports mécaniques originaux !

Shampooing aux œufs ou à la bière ?

À la bière ! Parce que la bière c'est comme si c'était mon frère ! Allez encore un lien : <https://www.youtube.com/watch?v=rphfvoQtB1Y>

12 avril ou 23 mars ?

Les deux ! Achetez le disque et venez nous voir en live ! Donc pour rappel le 23 mars c'est la sortie de notre 1er album Déprime hostile et le 12 avril c'est la Release party à la Maroquinerie à paris. C'était la réponse promo !

Pub ADK ou les 18 marches ?

Ah mais t'es dur ! Hélas le pub ADK a fermé il y a peu sous la pression du maire de la ville. C'était ma salle préférée dans le 77, j'y ai passé tout mon lycée. C'était chouette d'avoir un endroit comme ça en Seine et Marne à la fois un lieu culturel et débit de boisson. Maintenant dans le 77, on s'y ennuie un petit peu plus encore qu'avant. Merci monsieur le maire.

Les 18 marches c'est la salle qui a soutenu le plus Pogo grâce à Quentin le directeur. Il nous a fait beaucoup jouer, nous a offert des répétitions, il a beaucoup parlé de nous. Il nous a permis de conquérir notre maudit département ! J'en profite pour le remercier aussi.

L'Empreinte ou Le Plan ?

L'Empreinte, encore une salle du 77 ! Beaucoup de métal là-bas et beaucoup d'amis aussi.

La Maroquinerie ou La Cordonnerie ?

Je ne connais pas encore la Cordonnerie, mais la Maroquinerie c'est ma salle de concert préférée à Paris.

No One Is Innocent ou AqME ?

No One, on les connaît depuis plus longtemps que AqME. Ces gars-là sont hyper sympas et j'ai appris la guitare via guitare Part avec François Maigret. J'ai eu l'occasion de le remercier pour ses fameuses blagues. Allez encore un extrait en vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=-XsKrj9-YSO>

AqME, on a joué avec eux dans le Nord c'était complet. Ça rigole pas ! Des gens adorables eux aussi.

Rock en Seine ou Francofolies ?

Notre concert aux Francofolies était assez mémorable en terme de violence. Et j'aime bien la Rochelle. Donc les Franco !

Hellfest ou Download ?

On fait les deux cette année ! J'ai jamais été aux 2 (bouh ! la honte) alors on verra bien !

Madjer ou Panenka ?

Madjer a dû faire de beaux Panenka j'imagine. Panenka c'est notre maison de disque, ils nous font confiance c'est déjà assez énorme.

Amis ou famille ?

Où se sent-on mieux ailleurs que dans sa famille ? Partout ailleurs.

Pogocarcashcontrol.com ou Facebook ?

Restez sur le Facebook, pour les infos c'est mieux.

W-Fenec ou Metalorgie ?

Allez W-fenec parce que c'est ton anniversaire, c'est pas celui de ta mère ! Mais j'aime beaucoup les chroniques albums de Metalorgie.

Avoir 20 ans ou être vieux ?

Être vieux ! J'ai envie de monter un groupe de blues.

Merci à Olivier et à Pogo Car Crash Control !

Photo : @ Fred Lefranc

■ Oli



THE BODY & FULL OF HELL

Ascending a mountain of heavy light
(Thrill Jockey Records)

Quand le sludge, ode à la lenteur, croise le fer avec le grind, ode à l'expéditivité, on obtient un truc improbable, un oxymore musical. Pour un groupe qui se forme, c'est compliqué mais quand ce sont deux groupes déjà existants qui unissent des forces contraires, le résultat est explosif. Comme The Body et Full of Hell ont apprécié leur collaboration l'an dernier, ils remettent ça avec Ascending a mountain of heavy light. Extrêmement expérimental, ce nouvel opus fait la part belle aux rugissements d'outre-tombe, aux parasites électroniques, aux hurlements soniques et aux samples cradingues. Avec cette véritable bande-son d'un film d'horreur qui n'aurait pas besoin d'images pour te faire flipper, la fine équipe recule encore tous les curseurs, repoussant un peu plus loin les limites de la création et tranchant dans le vif le sentiment de l'auditeur qui n'aura pas d'autre choix que d'apprécier ou ne pas supporter. Ne va pas écouter The Body & Full of Hell en pensant entendre de la musique, rentre dedans comme tu le ferais pour une expérience sensorielle, et si tu n'as pas froid aux oreilles, écoute les titres dans le noir complet.

■ Oli



JEFF THE BROTHERHOOD

Zone
(Dine Alone Records)

Comme parmi tant d'autres, ce disque est resté assez longtemps dans un des tiroirs de mon bureau. Le temps a tourné, les unes après les autres les priorités prennent le dessus et puis, ne voulant pas être pris de remords, je me suis mis le dernier JEFF The Brotherhood. J'en attendais rien à vrai dire, puisque moyennement convaincu par le contenu de leur précédent, Wasted on the dream. Après avoir terminé ma première écoute de Zone, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à la réaction qu'auraient eu les mecs de Weezer du temps de leurs débuts en découvrant cet album. Franchement, cette vision de mise en abyme m'a littéralement troué le cul (pardonnez-moi l'expression). Le son de JEFF The Brotherhood est plus fuzzy et leur chant est aussi mal voire moins bien maîtrisé que le quatuor FM de LA. Ceci étant, le duo de Nashville sait aussi se perdre par moments dans d'autres sous-genre du rock un peu plus couillu comme le stoner ("You", "Punishment") ou le sludge à la sauce féminine ("Roachin"). De fait, ce dixième album ni bon, ni mauvais, du duo de Nashville réussit à sonner comme le premier d'une formation qui se cherche encore. C'est dur à dire mais quand on pompe autant ses influences, c'est le prix à payer.

■ Ted

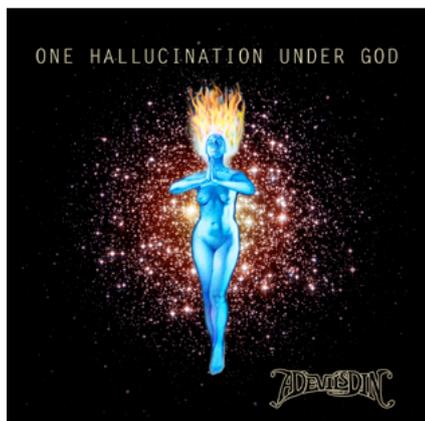


TOGETHER PANGEA

Bulls and roosters
(Nettwerk)

Découverts en live à Dour 2016, la fraîcheur des Together Pangea m'avait plu mais pas de là à creuser davantage leur discographie. Mais c'est avec un petit sourire que j'ai découvert Bulls and roosters dans un courrier, le groupe ayant laissé un bon souvenir. Artwork flashy (ensoleillé diront d'autres), les gars posent à la cool dans un décor old school, les années 70 les inspirent donc à tous les niveaux. Parce que leur rock qui prend dans la pop comme dans le punk selon les tempos est surtout marqué par une certaine insouciance, celle qu'on devait trouver sur les plages californiennes dans les seventies. Nostalgiques, les Américains cherchent à retrouver ces sensations en mettant en avant des mélodies simples et accrocheuses. Pas question de se prendre la tête avec les influences, les tiroirs et les héritages, ici, seul le résultat compte et un résultat qui doit être consommé dans l'instant. Et peut-être oublié l'instant d'après. Parce que s'il faut bien avouer que Bulls and roosters se laisse écouter sans difficulté, il laisse aussi peu de traces dans la mémoire et ne permet pas à Together Pangea de changer de statut, se contentant encore et toujours de "groupe sympa" mais sans plus.

■ Oli



A DEVIL'S DIN

One hallucination under God
[Island Dive Records]

Montréal est une terre de rencontre. En 2008, l'Anglais David croise la route du Lyonnais Thomas et du batteur Dominique qui vient de l'émirat Abu Dhabi (mais également un guitariste qui n'est plus dans le groupe) et c'est donc au Canada que s'écrit l'histoire de A Devil's Din qui sortira son premier album en 2011. One hallucination under God est leur troisième opus et celui qui nous permet de découvrir leur pop-rock psychédélique fortement marqué par le Pink Floyd époque Syd Barrett (surtout The piper at the gates of dawn et les singles précurseurs que sont "Arnold Layne" et "See Emily play"). On y retrouve donc une basse un peu sourde mais qui marque l'esprit, une batterie feutrée qui gagne en puissance quand il faut renforcer l'intensité ("Eternal now"), des guitares douces, un chant clair dans une ambiance enfumée ("Sea of time") constellée de petits trucs qui donnent ce goût psychédélique à une pop rock clairement datée dans le temps mais qui plaît toujours autant 50 ans après. Et tant pis si certaines mélodies semblent déjà entendues ("Evolution"), l'album est suffisamment bien ficelé pour qu'on l'écoute avec plaisir sans rester bloqué sur la filiation avec les maîtres du genre.

■ Oli



WE ARE THE LINE

Through the crack
[La Ligne Production(s)]

La ligne suivie par We Are The Line est brûlante, pesante, fuyante, aérienne, vaporeuse. Comme un rai de lumière dont la source est plus ou moins définie mais où la direction permet toutes les hypothèses. Ce rayon sonore traverse les âges de la musique électronique, empruntant les nébuleuses métalliques et froides des années 80, combinant les galaxies plus organiques et émotionnelles des années 90, agrégeant les mondes saturés de ce début du siècle. Un univers de musique électro riche, fourmillant de mille touches, accompagné d'une réelle partition vocale. Le chant rappelle (avec joie) celui de Trent Reznor, dans ses instants les plus intimistes et mélancoliques (beaucoup plus "Hurt" que "The hand that feeds") ou celui de Dave Gahan. Un premier EP de 5 titres, début d'un trilogie annoncée, pour ce groupe qui cultive le mystère. On sait seulement qu'ils puisent leur inspiration auprès de Depeche Mode, Nine Inch Nails, Massive Attack. We Are The Line fait effectivement le trait d'union entre toutes ces belles références. Nous venons d'assister à leur genèse avec Through the crack, il est temps de suivre cette ligne fuyante vers des lieux inattendus.

■ Éric



NERVENBEISSER

Zeitenwandel
[Echozone]

Olaf Seider a débuté sa carrière de musicien tritureur de son dans les années 90, impliqué dans plusieurs projets, il revient sur le devant de la scène avec Walter Stobbe et un batteur pour Nervenbeisser (que l'on peut traduire par "mordeur de nerf"). Leur nouvel album sort chez Echozone, label bien connu par les amateurs d'EBM et de goth-indus outre-Rhin (Herzparasit et une quarantaine d'autres) mais pas seulement (Eilera, An Erotic End Of Times, Porn). Le duo écrit des titres parfois déroutants ("Glücklich allein") mais plus souvent dans une veine qui devrait plaire aux amateurs d'un mariage entre Skinny Puppy et Oomph!. Capable de miser sur le bidouillage des sons comme sur les riffs, la paire trouve le juste équilibre également sur le chant qui sait être aussi vindicatif que mélodieux ("Du gehst" et ses airs de B-Side de Rammsstein). La présence d'un vrai batteur de donne pas beaucoup de chaleur à l'ensemble qui reste très froid, marqué par les machines ("Sieh in dein herz") comme par les sons en vogue dans les années 90. Pour autant, Zeitenwandel (qui peut se traduire par "Les temps changent") est un album assez moderne pour lequel les initiés devraient trouver de l'intérêt.

■ Oli

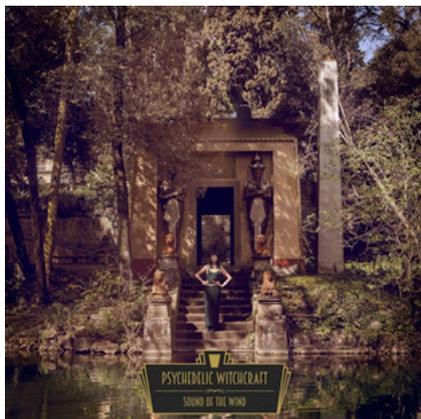


DEATHAWAITS

Solve coagula
(Sliptrick Records)

Il y a bientôt 15 ans de cela, quelques uns des patrons des plus gros labels de musiques extrêmes français pointaient du doigt le fait que leur marché arrivait déjà à saturation tout en admettant que les productions françaises devenaient de plus en plus grosses et de qualité. À cette époque, les Lyonnais de DeathAwaits venaient à peine de commencer, et force est de constater qu'à l'heure de la sortie de leur troisième album (en avril 2017), la situation n'a que très peu changé. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à écouter les quasi trois-quart d'heure de cet excellent *Solve coagula*, un opus de tradition thrash-métal qui vient, suivant les envies, titiller le death, le hardcore et le grindcore. Appuyée par des growls propres et la plupart du temps audibles, la musique de DeathAwaits se veut maîtrisée et technique sans tomber dans la démonstration compulsive de branlette de manche et de quadruple pédales, mais également d'une puissance et d'une naturelle énergie, le groupe ne s'aventurant guère à jouer avec le silence que pour introduire et conclure son disque. Bref, une œuvre peu reposante et qui devrait plaire aux fans de Slayer, Misery Index, ou encore The Black Dalhia Murder, pour ne citer qu'eux.

■ Ted



PSYCHEDELIC WITCHCRAFT

Sound of the wind
(Listenable Records)

Psychedelic Witchcraft balance une seconde fois la sauce cette année. On peut dire que la chanteuse est très prolifique, un album avec les Dead Witches, une compile et un album avec Psychedelic Witchcraft. C'est ce dernier qui nous intéresse tout particulièrement, car c'est le premier vrai travail de groupe des Italiens très inspirés par les grands noms du rock, stoner, psyché, doom et tout ce qui touche un peu les 70's. Ouverture sur une introduction tout en lenteur, acoustique et percussions tribales voire vaudoues. Tout au long de cet album on ressent l'attrait pour le monde magique de Virginia la frontwoman, et l'impression envoûtante qui s'en dégage. Comme l'indique par son originalité flagrante le nom du groupe on commencera principalement dans le style stoner "à l'ancienne" avec ses qualités et ses défauts un rythme parfait pour un petit headbang lascif, une voix sûre mais qui ne s'énerve pas. "Wild we go" étant un parfait exemple de la maladie stoner avec un riff vu et revu à la Supercopier. Le titre "Turn me on" est clairement passé faire un tour chez Hendrix. Côté guitare, le lead est libre de s'exprimer, on note la présence de pas mal de solos en fin de chansons ce qui n'est pas le propre du genre, tout comme le synthé sur "The warrens" qui est loin d'être un coup de génie. Petite touche bluesie sur "Sin of mine". L'album se clôture sur "Horizon" véritable intrus de l'album avec du piano et des solos dans tous les sens. Rien de nouveau sous le soleil du désert stoner.

■ Mo'

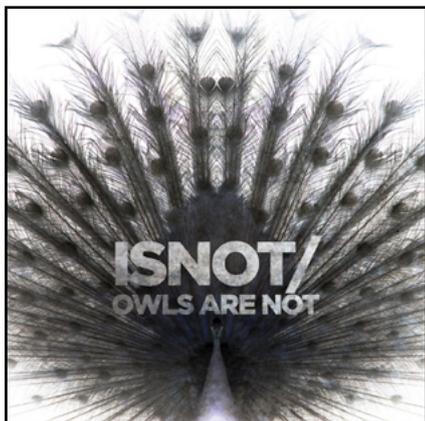


WHITE WINE

Killer brilliance
(Altin Village & Mine)

Il est toujours assez compliqué de vous sortir un avis figé et définitif lorsqu'on parle des projets de l'inénarrable et inarrêtable Joe Haege (31Knots, Tu Fawning, Menomena, The Dodos), le (très) bon se mêle parfois au mauvais selon les humeurs du moment, et son dernier méfait n'échappe pas à la règle. Un groupe nommé White Wine monté à Leipzig avec son acolyte Fritz Brückner, ingé-son de Tu Fawning, et un certain Christian Kurmes Kühr, qui vient d'accoucher d'un album répondant au doux nom de Killer brilliance enregistré dans leur studio, le Haunted Haus. On n'en saura pas plus mais ça te plante déjà un peu le décor. Loin d'être repoussant, ce premier album est un bouillon d'idées sombres, d'expériences sonores presque insoupçonnées (comme ces cuivres curieux et soufreteux) jetées en pâture mais dotées d'idées aussi captivantes ("Hurny home", "Killer surbrillance", "Falling from the same place") que farfelues (les interludes qui accompagnent la densité de son propos ou des morceaux comme "7 letters" ou "Vignette katya"). Toujours banal, entre des formats rock bariolés invoquant par moment la transe et des paysages sonores minimalistes introspectifs, ce Killer brilliance ne manquera pas de vous titiller l'esprit. À la limite du quitte ou double.

■ Ted

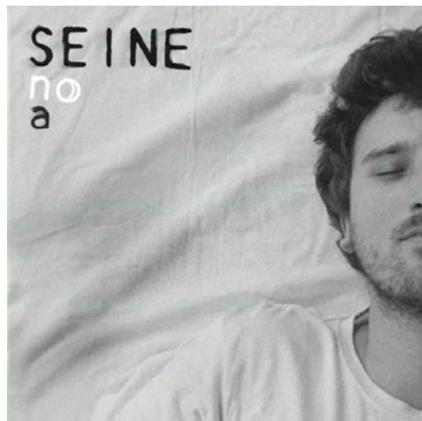


OWLS ARE NOT

Isnot
[Atypeek Music]

Les travaux des Polonais Owls Are Not regroupés dans un 8 titres appelé Isnot et livré en 200 exemplaires fin 2016 me rappelle, entre autres, ceux de groupes français lorsque le rock électronique influencée par le dub aux ambiances souvent obscures se développait méchamment en France dans les années 2000. À ce sujet d'ailleurs, nombreux sont ceux qui ont disparu de la circulation (Yerban Kuru, Goah Sativa, JMPZ, qu'est devenu Idem au fait ?), mais ce genre aux frontières insoupçonnées sévit encore et toujours. La formation de Varsovie se considère comme "un groupe expérimental qui crée de l'espace en musique", ce n'est pas faux, tout du moins dans sa propension à développer des univers majoritairement instrumentaux comblés de samples extraits de divers médias dont le 7ème art. D'ailleurs, le nom du groupe aura sûrement éveillé l'esprit des fans de Twin Peaks, série de Lynch mêlant intrigues et dialogues sibyllins. Et bien, Owls Are Not, c'est un peu ça, leur style n'est pas totalement dub-rock ou post-rock, ni complètement électronique, encore moins ambient, et pour le côté expérimental, on vous laissera juger de la qualité de ce curieux mais excellent disque.

■ Ted



SEINE

Sno sna
[Moonlee Records]

Ami(e) lecteur(trice), loin de moi l'idée de te flatter gratuitement, mais si tu aimes parcourir le MAG, tu es donc naturellement curieux(se), ouvert(e) à d'autres univers musicaux, ne laissant pas la machine médiatique te dicter quelle soupe tu dois ingurgiter. Par conséquent, que dirais tu de découvrir un sympathique LP de musique folk rock croate ? Bon, présenté comme ça, tu vas peut-être penser que Seine est dans la lignée des fanfares des Balkans, sauce Goran Bregovic, avec clarinette et accordéon mais ce serait une erreur. Sur une base guitare folk basse batterie, le trio de Seine propose un indie rock aussi diversifié dans le style que minimaliste dans l'orchestration. On apprécie des ballades presque pop ("Spavam"), des titres folk ("Privatno tijelo"), voire plus post-rock ("Ko"), limite noisy ("Silo") et même a capella ("Janko"). Pour ce qui est de l'influence croate, hormis le chant et "Bubamara" aux accents volontairement folkloriques, les 9 autres tracks sont des hits mélancoliques, plombants, planants, aussi simples qu'efficaces. Sno sna, se traduit par "Le rêve d'un rêve". Alors si tu souhaites que tes songes aient une pointe de nouveauté, regarde un peu à l'Est.

■ Éric



CYCLEW

Mot3l
[Autoproduction]

Cylew évolue dans un registre rock avec une petite option métallique dans le traitement de certaines guitares mais la douce voix de sa chanteuse ramène toujours l'ensemble sur des territoires très audibles pour tout à chacun. Si la puissance est mise au service des mélodies (le superbe "Like a flare" qui rappelle les grandes heures de Guano Apes), le groupe démontre aussi qu'il n'a pas forcément besoin d'écraser les pédales pour procurer des émotions, en témoigne le poignant "Outer spaces" tout en sons clairs et épurés ("Sun" est pas mal aussi dans le genre). Prod léchée, compos réfléchies, il faut espérer que ce nouvel épisode de l'expérience Cylew (qui en est à son troisième opus) franchisse le cap du live puisque pour l'heure, ce beau Mot3l n'est qu'un travail studio concocté par la demoiselle encadrée d'un batteur (Kriss, ex-Madjik) et d'un producteur averti (Arnaud Bascuñana qui a bossé pour Deportivo, No One is Innocent, Babylon Circus, Rhesus... et qui gère guitare et basse en plus de l'enregistrement). Si l'énergie qui semble vouloir nous ensorceler sur le disque se retrouve sur scène alors, il faudra compter avec Cylew et en profiter avant de les voir repartir à Los Angeles.

■ Oli



DIGITAL 21 + STEFAN OLSDAL

Inside
[Emigrant Records]

Guitariste de Placebo, Stefan Olsdal a toujours apprécié la musique électronique, et notamment celle proposée par l'Espagnol Miguel López Mora qui se fait connaître avec le projet Digital 21. Ils ont travaillé ensemble pour bâtir celui-ci, composer des mélodies et des beats puis ont choisi de jolies voix pour lui donner davantage de relief. Leur électro peut sonner assez froidement quand elle n'est pas accompagnée de chant et pour 3 titres, tu peux choisir entre les deux versions (je préfère toujours les "chantés" y compris le très beau "Rusty nails", repris à Moderat avec une voix plus grave) avec des sonorités et des ambiances différentes. On voyage avec une Islandaise (Margret Ran de Vök qui ressemble à Bjork... et qui a ma préférence), une Française (Julienne Dessagne de Saschienne qui pose un peu de textes dans notre langue sur "Toi et moi"), une Japonaise (Cuushe) et une Chinoise (Helen Feng de Nova Heart). Le duo sait aussi s'adapter pour accorder un quartet à cordes pour gagner encore en délicatesse ("Spaces" avec la délicieuse Margret). Côté instrumentations pures, on reste plus proche de la Suède que de l'Espagne avec des sons très frais davantage marqués par la rythmique que par l'effort de sampling, le public est alors un public averti et forcément plus connaisseur que pour les autres (plus accessibles).

■ Oli



WELLBIRD

Menu
[Sounds Like Yeah!]

Wellbird regroupe en son sein des personnalités actives de la scène pop-rock indé française : Sammy Decoster (Ultra Orange, Tornado), Jim Paillard d'Erevan Tusk, Nicolas Puaux de Narrow Terence et l'instigateur du projet Alex Viudes, qui collabore en tant que batteur avec plein de groupes dont certains cités ci-dessus mais aussi Les Rois de la Suède, La Grande Sophie ou encore Viudmoth. Il s'agit là d'un projet de potes avant tout, une récréation "simple et rapide, à l'image de ces groupes que l'on montait en une nuit à l'adolescence". Et ce qui étonne dès les premières écoutes, c'est de se dire que ce Menu de huit titres a été enregistré en cinq jours en mode live, après quelques répétitions. Cette faculté admirable d'avoir produit et composé un album de qualité en maîtrisant les codes de la pop et de ses mélodies chatoyantes et mélancoliques, tout en ne le rendant pas plan plan, grâce à des tubes que peuvent être "Gris métallisé" et "Crawl up in me". Ça sera selon les goûts de chacun, car oui, il y a bien à manger et à boire dans ce Menu qui transpire de références bien souvent 90's, allant même jusqu'aux différentes formations des membres constituant Wellbird. Un bien bel oiseau au plumage multicolore !

■ Ted

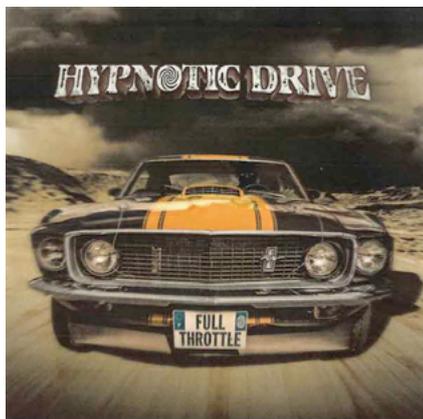


CLINT SLATE

Woodn bones
[Autoproduction]

Au départ Clint Slate n'était qu'un projet solo (l'album 'Before the dark de 2015 en témoigne) mais son principal instigateur a décidé de faire un truc fou. A l'heure où les enregistrements sont millimétrés, numérisés, triturés, il a voulu revenir à l'instantanéité et la fraîcheur quitte à se retrouver avec quelques erreurs. Il a convié des amis (8 et une chorale) à jouer ses titres en live d'une traite comme pour un concert et de capter le tout qui était en même temps diffusé sur internet. Prise de risque maximale mais qui sait si, sans cette tension, ce Woodn bones aurait été aussi réussi ? Rock très inspiré par la folk et ouvert à l'électricité comme à d'autres instruments (piano, saxophone, accordéon et harmonica), la musique de Clint Slate sait apporter à la fois de la délicatesse et de la force, chaleureuse et envoûtante, elle accompagne parfaitement la voix de son chanteur (en anglais), empreinte de douceur mais pas dénuée de coffre. Des compositions finement écrites, parfaitement interprétées, pari réussi pour Clint qui dû travailler comme un acharné pour ne pas se planter et nous offre en plus un des plus bels artworks de l'année pour emballer le tout. Respect.

■ Oli



HYPNOTIC DRIVE

Full throttle
[Autoproduction]

Avec un patronyme comme Hypnotic Drive, un LP dénommé Full throttle et un artwork représentant une Ford Mustang bouffant du macadam sous un ciel menaçant, on comprend bien qu'on ne va pas aller faire un tour en bateau sur l'océan. Oublie donc le chant des sirènes, sauf s'il s'agit de celles des flics collés à tes basques. Après The ride, leur premier EP, Hypnotic Drive balance 9 titres de rock heavy avec quelques pointes stoner pour ce nouvel album. Loin d'être un diesel, mais plutôt boosté au nitro, Hypnotic Drive commence pied au plancher avec un "Five regrets" pêchu et efficace. Les autres tracks se colorent de teintes plus heavy ("Voodoo witch"), plus stoner ("The ride"), changeant de rythme mais ne tombant jamais dans la ballade ou le slow. Même "Subway preacher" qui s'autorise un pont plus tranquille ne passe jamais en dessous de la 3ème. Bref, Hypnotic Drive c'est une voix grave, chaude et rocailleuse juste comme il faut, une musique aux accents de Karma To Burn, et une production brillante comme un chrome d'enjoliveur sous le soleil d'Arizona. Si tu es amateur des Américains de Clutch, prends la route avec les Parisiens d'Hypnotic Drive.

■ Éric

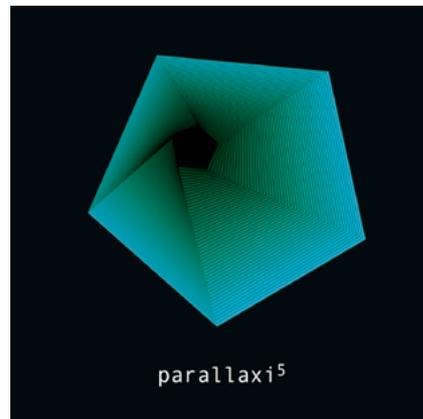


HELLECTROKUTERS

Round two
[Schommer Records]

La fin de l'aventure Watcha a sonné l'heure du retour aux sources pour son chanteur, grand fan du hard rock des années 80', Butcho s'est fait plaisir en multipliant les combos (Pleasure Addiction, Rednekk Rampage, Devil's Soul, Showtime...) qui honorent cette époque sous différentes formes. Pour Hellectrokuters, c'est au bout de la branche AC/DC de l'arbre métal qu'il faut se percher pour profiter du spectacle. Riffs rapides, rythmiques à l'avenant, chant qui donne parfois dans le heavy mais ne perd jamais son groove (dans ce domaine, la basse n'est pas en reste) et sait varier les plaisirs (l'excellent "Money power self control") pour éviter que le groupe ne tombe dans la caricature ou le simple "clone de". C'est donc tout un pan de la culture hard rock qui inspire les Hellectrokuters. Les changements de tempo (le plus lent et lourd "Rock'n'roll rebel" ou le "Whatever I say" plus proche d'Aerosmith), les éclairs de guitare (oui, le solo qui déboule après le deuxième refrain est quasi une obligation) et les mélodies puissantes offrent un large éventail de possibilités pour différencier les morceaux, les colorer et éviter que l'ensemble ne ronronne un peu trop. Je ne suis pas un grand fan de hard rock mais je me suis laissé embarquer par ce Round two parce qu'au delà du style, c'est avant tout de bonnes compos.

■ Oli



PENFIELD

Parallaxi5
[Autoproduction]

Les Genèveois de Penfield ont sorti en 2016 un charmant disque de new-prog rock-electronica-jazzy-expérimental (c'est plus ou moins décrit ainsi sur le dossier de presse) pour les oreilles qui aiment la musique travaillée et éloquente à la fois easy-listening et technique, exigeante mais accessible. Ce quintet monté entre autres par des membres de Lilium Sova, Rorcal, Delicatefunk, Garadh et Distrip s'est visiblement inspiré de la lecture de "Blade Runner" de Philip K. Dick pour stimuler le cerveau de son auditoire. Conçu quasiment comme une bande-son d'un film à inventer, Parallaxi5 bénéficie à ce titre d'un VJ pour ses représentations live. Un concept totalement passionnant, qui n'est que trop conseillé aux mélomanes avertis qui aiment passer d'une ambiance à une autre sans trop tirer la gueule (jazz, trip-hop, rock, dub, electro, hip-hop), qui n'ont pas peur des longueurs, qui ont soif de solos de guitares, de claviers (Rhodes et Moog) et de saxos, qui adorent frétiller sur des rythmiques libres et inébranlables, et qui sont friands de concepts et d'histoires contées. En bref, arrêtez tout, installez-vous confortablement, appuyez sur "play", Penfield fait le reste. Bonne séance !

■ Ted



FULL THROTTLE BABY

Rock'n'brawl
(Hell Prod)

Après le EP noir à la dent cassée en 2013 puis le EP rouge à la dent cassée en 2014, Full Throttle Baby s'est enfin décidé pour donner un nom à leur sortie : Rock'n'brawl ! Mais pas question pour autant de révolutionner l'artwork... Le quintet préfère les permanences aux changements, pourquoi faire un truc nouveau quand l'ancien nous plaît ? Et ce qu'aiment les Parisiens, c'est le rock high energy issu des années 70, un truc qui tourne à plein régime (évidemment) et qui a séduit Hell prod le label de Los Disidentes del Sucio Motel qui a bon goût puisqu'il défend aussi Thomas Schoeffler Jr, Forest Pooky.... Sur cette base rock à donf, les loustics envoient un chant parfois assez lourd qui dépasse des cadres classiques (ni hard ni tout à fait stoner) et inscrit le combo dans l'ère moderne d'une musique qui respecte des codes anciens (dynamique, construction, son de distorsion...) sans être ringarde pour deux sous ... même quand ils passent en slow motion pour un "Lack & wounds" hors des sentiers battus. En bref, si tu veux écouter un bon punk rock survitaminé avec une voix caverneuse qui ne te prend pas en traître mais qui sonne et qui frappe droit, tu sais qui tu peux aller chercher.

■ Oli



GRANDE ROYALE

Breaking news
(The Sign Records)

Formé en 2014, Grande Royale enregistre dès sa première année l'album Cygne noir. Un an plus tard, les Suédois remettent l'opération avec No fuss - A piece by resolute men. Deux galettes qui permettent au groupe de partir sillonner les routes de l'Europe avec un petit répertoire sous le bras. Au cours de l'été 2016, Grande Royale revient en studio pour mettre sur bande un troisième opus. Un nouvel effort qui trouve le soutien de Nicke Andersson (Imperial State Electric, The Hellacopters, Entombed). L'album se nomme Breaking news et sort en août 2017. "Know it all" part pied au plancher avec ce qu'il faut de nerf pour se lancer dans le style de The Hellacopters. C'est en effet très net, la patte du producteur s'est posée là pour laisser son empreinte. Alors Grande Royale se plie à l'exercice sans trop de surprise. Pourtant, la recette est toujours une affaire qui marche. Avec quelques riffs énergiques, des solos dans les coins et une section rythmique qui cogne, la formation tire son épingle du jeu sur des titres comme "Devil's place", "Breaking news" ou encore "I'm on the loose". Naviguant entre quelques ingrédients pop ("Live with your lie", "Brake light") et du punk dynamité, Grande Royale agrandit encore un peu son book. Certainement excellent à voir en live, la formation suédoise a encore un peu de chemin avant de sortir de l'ombre de son mentor. It's a long way to the top...

■ Julien

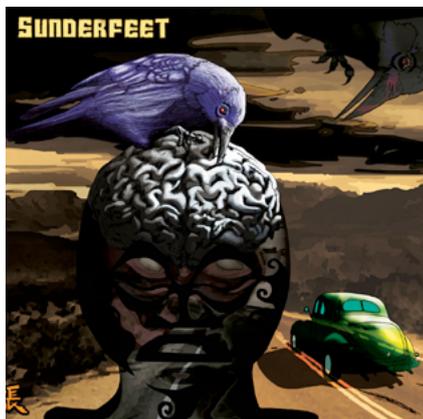


SEEDS OF MARY

The blackbird and the dying sun
(Klonosphere)

Très belle pochette, digipack soigné, son toujours signé David Thiers (l'homme derrière les manettes en studio est aussi ingé son en live pour Gorod ou Soundcrawler), influences Alice in Chains et post-grunge US, pas de doute sur la marchandise, on est bien avec Seeds Of Mary. Les Bordelais sont fiers de leurs références (si non pourquoi mettre "I am not afraid" en premier ?) mais s'en éloignent régulièrement pour proposer un rock musclé mode bûcherons que l'on rangerait plus volontiers entre 7 Weeks ("Oceanic feeling") et Headcharger ("Here comes the night") que du côté de l'Amérique étant donné la volonté de composer autre chose que des refrains accrocheurs (Nickelback, 3 Doors Down...). Non, les Seeds Of Mary cherchent les complications, les enchaînements pointus, le bon timbre, le bon riff, la petite note qui fait la différence, pas question de donner dans la facilité et tant pis s'il n'y a pas un titre qui sort du lot (même le plus posé "The dying sun"), c'est l'album qu'il faut prendre le temps d'écouter et d'apprécier. Leur musique n'est pas un bien de consommation comme les autres, certainement pas une marchandise...

■ Oli



SUNDERFEET

Nightmare for myself
[Autoproduction]

Ce Nightmare for myself est un peu comme un Irish Coffee. Non pas qu'on y trouve des origines irlandaises, étant donné que Sunderfeet vient d'Alsace et qu'il joue plutôt dans la catégorie stoner rock avec des pointes grunge. Ils ne pratiquent donc pas le violon ou la cornemuse, mais plutôt la sainte trilogie rock : guitare (Simon Mack) basse (Matthieu Ernewein) batterie (Luke Duke). Le parallèle entre le cocktail revigorant et ce LP de 10 tracks se retrouve plutôt dans leurs compositions respectives : la force du whisky imbibé des titres stoner aux riffs agressifs et piquants ("Mushroom fail"). La douceur d'une crème s'invite dans des ballades spleenétiques ("Nightmare for myself"). Parfois le sucré se mélange à l'alcool ("Death prowler"). La chaleur du café nous accompagne tout le long de l'album avec la voix savoureusement éraillée et mélancolique de Matthieu Ernewein. Et la noirceur intense du breuvage se distille dans ce Nightmare for myself, empreint de visions tristes et sombres, à l'instar de l'artwork, patchwork de songes inquiétants. Un LP savamment élaboré, au parfait dosage entre le chaud, l'intense, le doux, la rage, la tristesse. Aussi puissant et classe qu'un Irish Coffee.

■ Éric



WITH THE DEAD

Love from with the dead
[Rise Above Records]

Quand il a mis fin à Cathedral, Lee Dorrian n'a pas cessé d'apprécier le doom et la musique, il a dès 2014 remonté un groupe dénommé With The Dead avec Tim Bagshaw (ex-Electric Wizard, bassiste puis guitariste) et Mark Greening qui est débarqué en 2016, remplacé par Alex Thomas (ex-Bolt Thrower, batteur), le trio devenant en même temps un quatuor avec l'arrivée de Leo Smee (ex-Cathedral lui aussi, bassiste) pour ce deuxième album toujours marqué par la saturation. Potards à 11, la gratte sonne grave même en bas du manche, les coups de basse et les attaques sur la batterie résonnent au ras du sol, la voix gutturale est un peu étouffée par le mix, tout est fait pour honorer le cadavre qui nous témoigne de son amour sur la pochette. Doom lancinant qui dépasse toujours les six minutes (pour les titres courts), la musique de With The Dead peut laisser traîner les accords et se permettre une surimpression plus claire ("Cocaine phantoms"), l'ensemble ne paraîtra pas pour autant lumineux. Dommage que le chant soit si monocorde car bien que venues d'outre-tombe et plombées par le son, les ambiances sont relativement variées ("Egyptian tomb", "Anemia") et donnent plus d'intérêt au projet que la voix de son géniteur.

■ Oli

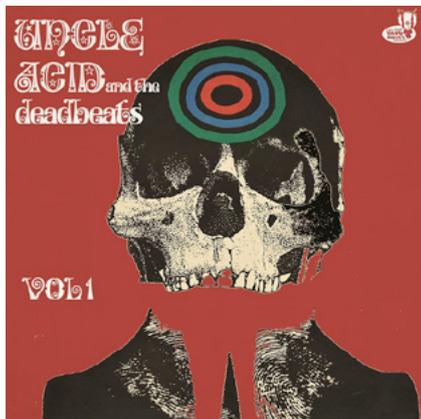


SHE DREW THE GUN

Memories of another future
[Skeleton Key Records]

La bande She Drew The Gun dévoile Memories of another futur, leur premier album. Le groupe était à la base un projet solo qui s'est par la suite développé petit à petit. Ils ont remporté le prix des talents émergents à Glastonbury l'an passé et on également été chouchouté par la BBC. La galette commence sur un titre très doux, très pop, tout mignon et avec un côté rétro assez à la mode ces dernières années qui rappellera de loin Best Coast par cette simplicité musicale. Chaque instrument connaît sa place, son ampleur, et rien ne vient bousculer cette osmose, pas d'écart grossier ni de mise en avant sans queue ni tête. Rien que le minimum, sans prétention et c'est ce qui marche ici. C'est également ce qui résume parfaitement cet album. La chanteuse se retrouve souvent comparée à PJ Harvey ou encore à Amy Winehouse, à toi de voir. Sans être une voix originale, Louise Roach saura vous entraîner dans son univers pour peu que l'on s'y laisse prendre. Ressortent en titres phares "If you could see" (qui a un petit côté "Portes du pénitencier" au niveau du chant), ou encore "Chains", qui, par leur douceur et leurs mélodies vous envoient vous promener dans un champ de marshmallows légèrement mélancoliques. "Pebbles" marque une jolie pause acoustique tandis que le final sur "No hole in my head" fait office d'intrus par son rythme plus enjoué et une guitare qui s'énerve. On attribuera la meilleure note à "Pit pony" qui fait office de super tube grâce à un refrain vraiment envoûtant.

■ Mo'

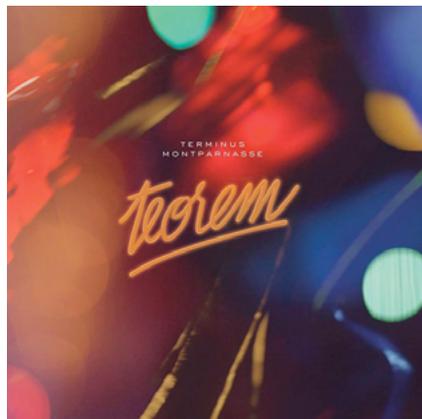


UNCLE ACID AND THE DEADBEATS

Vol 1
[Rise Above Records]

En quelques albums, Uncle Acid and the Deadbeats est devenu une référence du stoner psychédélique anglais et les collectionneurs se battent pour récupérer un des rares exemplaires de leur premier album. Ce Vol 1 que réédite aujourd'hui Rise Above Records aurait, selon la légende, été copié à 30 exemplaires en 2010, 30 copies difficilement vendues par le trio avant de signer et de véritablement lancer sa carrière. Kevin Starrs a accepté d'exhumer cet album démo fait avec les moyens du bord à condition de pouvoir lui refaire une beauté lui-même. C'est chose faite et si malgré tout, le son reste gras et sourd, ce n'est pas important au regard des qualités qu'on découvre à Uncle Acid : respect des anciens (le choix des sons, des instruments, des ambiances) et volonté d'écrire des morceaux touchants, bien qu'écorchés ("Lonely and strange") et psychédéliques ("Witches garden"). La qualité de l'ensemble nuit à l'écoute et j'en viens à me dire que plutôt que de refaire un mix, les Anglais auraient pu réenregistrer ces titres ! Mais cette sortie étant clairement destinée aux fans, il fallait honorer l'histoire et faire avec plutôt que la réécrire.

■ Oli



TEOREM

Terminus Montparnasse
[Meteor production]

La pêche à la mouche, Clermont-Ferrand, les ballades en forêt... ces thèmes ne seront pas développés dans ce deuxième EP de Teorem aka Remi Libéreau, bien au contraire ! Teorem est un Parisien amoureux de sa ville et de ses habitantes qui conte ses gloires et déboires dans cet album d'électro hip-hop. De ces deux styles, aucun n'occulte l'autre, la bande son ne se résume pas à quelques samples posés sur un rythme basique, elle sait alterner le chill out, la house ou l'électro-pop avec des compositions qui emmêlent avec minutie, aussi bien les sons des synthés que ceux des instruments plus traditionnels. Et Teorem déambule sur ces avenues sonores en diffusant un flow cool, nonchalant, presque désabusé. C'est une ode à la vie parisienne ("Paris"), celle des bars, des cafés et des rencontres que l'on peut y faire. Les aventures d'un noctambule en quête de relations plus intenses, qui se fait jeter ("Barbie de Barbès") mais y croit toujours ("Le roi des croches"). Pour bien apprécier Teorem, il suffit de se poser au comptoir et d'écouter avec plaisir ce pote qui te raconte qu'avec elle, il "vivra à l'arrache comme Cosette et Gavroche". Et comme on le sent sincère, on écoute avec attention.

■ Éric



VÉRANE

État des lieux
[Autoproduction]

Qu'il est difficile de faire du "rock français". D'abord parce qu'il faut savoir écrire des textes sensés et qui sonnent, ensuite parce qu'il faut aussi tenir la route côté musique et enfin parce qu'il faut réussir à s'extirper de la comparaison fatidique avec le monstre Noir Désir ou ses bons élèves #Eiffel, #Luke, Deportivo voire avec un Paul Personne quand le combo est touché par le blues (le très beau "83 jours après"). Le quatuor dunkerquois répond à toutes ces exigences en affirmant un ton, des textes et des sonorités propres (dans les deux sens). Le groupe varie les rythmes et les attaques tout en gardant un cap ce qui fait que l'album est homogène, c'est selon ses amours personnelles qu'on trouvera tel ou tel titre plus intéressant, pour ma part, c'est le "Canine" qui m'a mordu, le groupe en a choisi d'autres qui ne sont pas mal non plus ("83 jours après", "Ces endroits-là", "Debout toute la nuit" sont dispos en clip). Par sa finesse, sa profondeur mais aussi ses écorchures, VÉRANE façonne son identité et accroche l'auditeur avec les compositions de ce deuxième album (ils ont sorti un Adéquat en 2015) qui devrait leur permettre de faire connaître leur (pré)nom au-delà des Hauts-de-France.

■ Oli

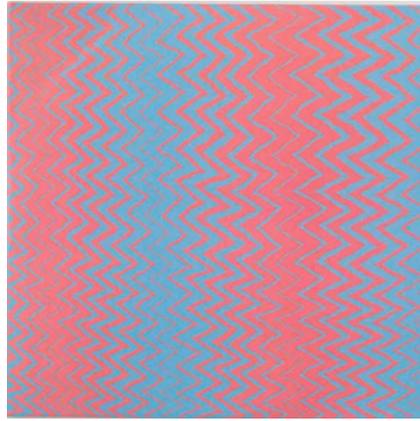


ALL PIGS MUST DIE

Hostage animal
(Southern Lord)

Comme s'ils n'étaient déjà pas assez pour nous botter le cul, All Pigs Must Die ont recruté Brian Izzi (guitariste de Trap Them) pour ce nouvel opus aussi sauvage et sombre que les précédents. Le combo n'en a pas moins réussi à choisir entre composer des titres crust/grind ultra explosifs (la petite minute de "Meditation of violence" est ainsi beaucoup plus portée sur la violence que la méditation) et des morceaux plus doom où le poids des riffs l'emporte sur la vélocité ("Slave morality", "Cruelty incarnate"). Entre ces extrêmes, d'autres compositions mélangent un peu tous les registres, on a même une guitare ultra claire perdue au milieu du maelstrom larsénique "End without end". Rapides, lents ou alternant le tempo, All Pigs Must Die vise toujours la même chose : la destruction totale de tes conduits auditifs. Hostage animal n'a pas prévu de faire de prisonniers, il se sert autant de l'artillerie lourde qui balance calmement de gros obus que des fusils mitrailleurs qui flinguent à une cadence infernale et s'il te reste un peu d'énergie, tiens-toi prêt pour un corps à corps où tu sentiras la pointe de la baïonnette te lacérer la gueule. Oui, c'est peu poli, c'est rude, c'est brutal, c'est animal mais ça correspond bien à All Pigs Must Die !

■ Oli



SUNFLOWERS

Castle spell (Only Lovers Records / Stolen Body Records / Differ-ant)

Si les tournesols semblent s'orienter vers le soleil pour parfaire leur teint doré, ces Sunflowers là se tournent vers l'ouest pour s'imprégner de diverses orientations musicales. Comme les deux membres de ce groupe sont originaires de Porto, ce sont donc directement les sonorités d'outre-Atlantique qui viennent baigner leurs oreilles réceptives. De ces influences, Carolina Brandão (batterie et chant) et Carlos de Jesus (guitare et chant) ont le bon goût, d'en extraire un psyché rock garage bien ficelé, avec 10 titres d'une noirceur vintage, agrémentés d'effets de guitare plus ou moins distordants et des vocalises toutes aussi déjantées. Car ces deux-là s'amusent autant avec leurs instruments qu'avec leurs voix, où les reverb, delay, et autres saturations côtoient des "houhouh !" bien perchés. Ces tournesols portugais ont en tout cas bien capté les différents courants arrivés par le gulf stream. Ils mixent le punk rock de Rocket From The Crypt, le chant des B 52's et le rockabilly creepy de The Cramps. Plus homogène que le premier LP sorti en 2016, leur style hypnotique et décalé s'affirme et s'affine avec Castle spell. Un album... muito bom.

■ Eric



LINKIN PARK

One more light live
(Warner Bros)

One more light live sonne comme l'ultime témoignage d'un groupe au sommet de son art, emmené par un chanteur torturé qui se livre sans retenue à un public déchaîné. Non, je déconne, cet album live de Linkin Park représente tout ce qui est le plus abject dans la musique, déjà au départ le boys band Linkin Park n'apportait rien et a entraîné le rock/métal dans les abysses de la création artistique avec comme objectif assumé de toucher un maximum de monde pour faire un maximum de cash. A l'annonce de la mort de Chester, j'imagine bien les producteurs sabrer le Champagne en pensant au live, au tribute, au best of, au DVD qui vont fleurir dans les bacs ces prochains mois. Imagine un peu, le septième album studio du groupe est sorti à la mi-mai, le groupe a donné deux dizaines de concerts (en Amérique du Sud et en Europe notamment Sopron, Birmingham, Amsterdam, Cracovie, Berlin et Londres où les titres sont captés), Chester se suicide le 20 juillet et le 15 décembre t'as déjà le "live" ? Pourquoi le 15 décembre ? C'est l'anniversaire de Chester ? La date de création du "groupe" ? Non, c'est juste avant Noël ! Personne n'achète de disque en juillet... Alors pour les hommages, faudra repasser. Putain, les mecs n'ont même pas été capables de prendre une photo de la tournée pour illustrer l'album, se contentant de reprendre celle qui faisait la promo des concerts (donc prise avant...). À gerber.

■ Oli



MY TICKET HOME

UnReal
[Spinefarm Records]

Dans les contes pour enfants, il y a souvent un moment où le héros doit choisir entre un chemin à gauche, sombre, inquiétant, envahi de ronces d'où semblent grouiller d'immondes créatures ; ou un chemin à droite, lumineux, bordé de jolies fleurs multicolores où voletent des myriades de papillons. Après 2 albums plutôt orientés hardcore, plaisants mais sans plus, My Ticket Home est arrivé à ce carrefour : il pouvait prendre à gauche et trouver éventuellement son propre style, entre HxC, punk et métal. Il pouvait prendre à droite et proposer un album nu métal, dans la lignée de Linkin Park. Et c'est malheureusement le chemin de droite qu'a choisi My Ticket Home. Beaucoup plus posé, les guitares moins saturées, le chant devenu plus clair, les titres plus tranquilles. Comme un ersatz de Linkin Park voire des Deftones. Vocalement, on pourrait même penser que Chester est ressuscité, tant la similitude est notable. Finalement, pour les fans de feu Chester et cie, My Ticket Home s'inscrit dans la juste continuité et ils y trouveront de l'intérêt. Pour les autres, on attendra le prochain carrefour, en espérant que My Ticket Home prenne le chemin de gauche, histoire de proposer un album plus audacieux.

■ Éric



NOTHING MORE

The stories we tell ourselves
[Eleven Seven Music]

Les Nothing More, originaires du Texas, nous reviennent avec un nouvel album et un nouveau batteur. Toujours bien placés en live ils assureront la première partie de Papa Roach côté Nord US cette année. Au départ on se perd un peu sur le côté concept album qui prend de l'ampleur à chaque opus. Le rythme des titres est perturbé par une introduction et plusieurs interludes plus ou moins longs qui gâchent un peu l'expérience. Côté voix on est embarqué par un mix entre Papa Roach et Fall Out Boy un poil énervé qui assure plutôt bien le boulot si on arrive à faire abstraction du côté FOB. On a droit au chant clean, passages énervés, légers screams, des chœurs un tantinet glamrock par moment. Niveau musique c'est la même chose, on est au buffet à volonté et on trouve de tout : du riff heavy, certains autres plus planants, de nombreux apports electro pas rebutants du tout comme pour "The great divorce" (et bien moins poussés que sur la galette précédente), de l'acoustique larmoyant sur "Just say when", des passages tirants du côté post-rock ou du plus classique. Cependant cette diversité de sonorités ne veut pas dire diversité de titres et, mis à part quelques-uns, on a l'impression de vivre la même émotion à chaque chanson. En effet les structures sont plutôt convenues incluant presque à chaque fois l'intro plus douce, le passage qui gueule, celui doux quasi a cappella, ainsi que le refrain entraînant. Mention spéciale pour "Still in love" qui vous fera penser à "Je cours" de Kyo...

■ Mo'



SINSAENUM

Ashes
[Ear Music]

En moins de deux ans, Sinsaenum en est déjà à 4 sorties, un LP et 3 EPs, si le rythme est aussi élevé, c'est que Frédéric Leclercq (bassiste de Dragon-Force) compose des titres "dans son coin" depuis près de 20 ans, avec le talent des Joey Jordison (batteur des Murderdolls et ex-Slipknot), Stéphane Buriez (guitariste de Loudblast), Heimoth (guitariste chez Seth mais ici bassiste), Attila Csihar (chanteur de Mayhem) et Sean Zatorsky (chanteur de Dääth et ex-Chimaira), les "vieilles" idées trouvent rapidement une nouvelle jeunesse. Et ici, seuls trois sont nouveaux, deux étaient déjà présents sur la version japonaise et le dernier est "Dead souls" (paru sur Echoes of the tortured) avec un mixage alternatif par Frédéric Duquesne (producteur désormais bien installé mais aussi guitariste de Mass Hysteria). L'alchimie entre tous prend assez bien et donne un death orienté black ("Monarch of Death" !) où chaque musicien prend son pied à magnifier les plans de Fred, sachant que les autres ne sont pas des manches et assureront un relais énorme ensuite pour qu'au final les titres ne soient pas qu'un assemblage de parties mais de vrais morceaux où les influences se télescopent avec une délicate violence.

■ Oli



ANTISECT

The rising of the lights
[Rise Above Records]

Comme de nombreux groupes punks, AntiseCT n'a pas réussi à maintenir une cohérence au sein de son line-up pour s'inscrire dans la durée, monté au début des années 1980 à Londres, ce projet a refait surface il y a quelques années mais c'est après de nouveaux changements de personnel que sort cet album où Pete Lyons s'occupe de presque tout (guitare, chant, prises, production), il est d'ailleurs le seul membre originel du combo encore présent. Sous sa direction, AntiseCT a arrondi les angles pour devenir un groupe bien plus rock que punk même si le chant respire encore la vindicte et la volonté d'en découdre, le climat de tension perdurant quant à lui au travers d'un son lourd, de guitares parfois écorchées et de quelques alarmes qui tapissent l'arrière-plan. La rapidité d'exécution baissant, les titres s'étirent (un peu trop pour "Weapons of mass distraction" qui peine à se mettre en route avec une sorte de spoken word expérimental) mais l'ensemble garde une bonne dynamique ("The last ones standing", "Black"). Alors, si tu veux te payer un petit voyage dans le temps, tu peux te lancer dans l'écoute de The rising of the lights et de ses titres assez modernes qui n'oublient pas pour autant le passé ("Welcome to the new dark ages" est aussi le titre de leur K7 autoproduite en 1987)..

■ Oli

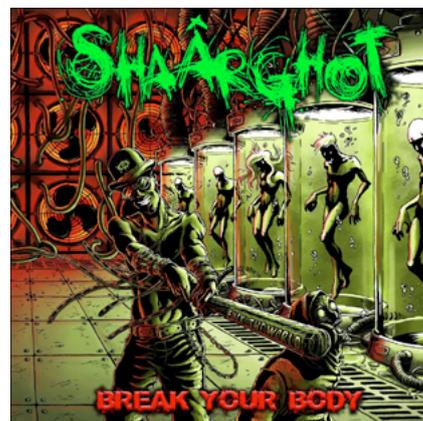


OH! TIGER MOUNTAIN

Altered man [Microphone Recordings / Sounds Like Yeah! / PIAS]

Quand il ne s'éclate pas avec ses copains d'Husbands (soit Kid Francesco et Simon Herner de Nasser), Mathieu Poulain remet en marche Oh! Tiger Mountain, sa savoureuse pop de dandy bricolée mâtinée de vocalises façon crooner des temps modernes. Son dernier album, Altered man, est une formule combinant le style (avec les gimmicks inclus) de la pop et du rock essentiellement issus des années 70 (avec un débordement sur les 80's), agrémentée de quelques arrangements électroniques parsemés ci et là. Passé sur le mangedisque, cette œuvre sonne agréablement bien pour un travail fait maison, et sa personnalité se révèle assez vite au fil des écoutes. La recherche de la mélodie la plus adaptée est une quête constante chez Oh! Tiger Mountain qui se ressent à chaque morceau, peu importe qu'il sonne rétro ou plus moderne. Bigarré, Altered man ne se laisse pas prier quand il s'agit de groover ou de planer, de nous faire danser ou vibrer car chaque morceau offre une nouvelle occasion de s'exécuter. Voilà donc un compagnon audio idéal pour vos voyages en tout genre.

■ Ted



SHAÂRGHOT

Break your body
[Planète Nomade]

Les années impaires sont des années Shaârghot, premier EP en 2013, premier album en 2015, nouvel EP fin 2017 ! Les Franciliens élargissent à chaque fois un peu plus leur fanbase et malgré les changements de line-up suivent une trajectoire ascendante qui devrait très vite les amener aux côtés de Punish Yourself, assurer les premières parties des Toulousains n'étant certainement pas "suffisant" pour leur appétit. Cyber-punk ou métal-indus, peu importe comment je les qualifie, la filiation avec le gang fluo est évidente, même si leur son comme leur sensibilité au niveau du groove tirent plus vers l'électro voire l'EBM que l'indus old school à la Ministry. Il suffit d'écouter "Kill your dog" ou l'explosif "Break your body" pour comprendre que derrière la volonté de transformer ton salon (ou la scène) en zone post-apocalyptique, les Shaârghot veulent avant tout te faire danser. Pour maquiller ce crime odieux (me faire danser est puni dans 34 états outre-Atlantique), on passe par un premier titre martial à souhait ("Doom's day"), un grand coup de stress ("Into the deep") et un final lugubre un peu chelou où Skinny Puppy et Rob Zombie semblent autant conviés que le performer Loki Lonestar (chanteur chez Micropoint, HeYs, Tricksterland...). A revoilà en live et à surveiller de très près !

■ Oli

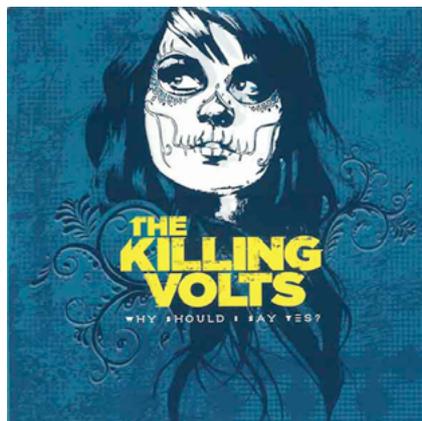


DEAD CROWS

Dead crows
(Wake Up Dead Record)

Dead Crows annonce aimer Thin Lizzy et Motorhead, ils ne l'ont pas écrit mais je suis sûr qu'ils aiment la bière et portent des jeans. Parce qu'à écouter leur premier album éponyme, c'est évident qu'ils adorent le rock burné des années 70'. Le projet qui pouvait apparaître comme une simple récréation pour Matt Asselberghs et Piv, tous deux membres de Nightmare, dépasse largement ce cadre, déjà parce que le bassiste n'est autre que Rudy, le père de Matt, mais surtout parce que la galette tourne rond et respire le travail bien fait. On peut simplement envoyer du riff sans se prendre la tête mais sans pour autant bâcler les compos et la prod, Dead Crows n'est pas uniquement là pour cracher son rock poisseux, il offre aussi des gros titres portés par une dynamique béton ("Don't tell my girl" donne le ton) et des parties grattes parfois lumineuses. Et si jamais tu penses qu'il suffit de carburer au Jack pour chanter ce genre de musique (l'argument "Tattoos & scars" est recevable), écoute la différence faite par "Run baby run" (d'une clarté power pop) et va jusque "Lullaby" pour raviser ton jugement et t'incliner. Plus de 40 ans que le rock péchu squatte nos oreilles mais tant que des groupes le joueront comme Dead Crows, on va continuer d'en écouter.

■ Oli

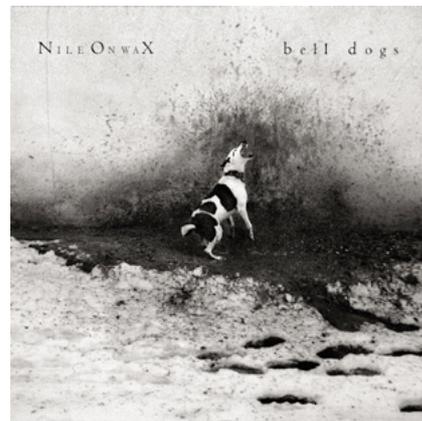


THE KILLING VOLTS

Why should I said yes ?
(Urgence Disk Records)

Dans la famille des groupes de rock avec une frontleader à voix rauque 'n roll, j'ai déjà The Dead Weather, The Nearly Deads, Juliette and the Licks... mais j'ai rien du côté suisse. Ben pioche, tu tomberas peut-être sur The Killing Volts ! Ce quatuor genevois peut effectivement intégrer parfaitement cette sympathique famille du rock qui envoie de la sauce avec une chanteuse qui sait combiner puissance, raclement de gorge et voix mixte. Premier EP pour Tania Silversen (guitare et chant), Al Castro (guitare), Antoine Superflej (Basse) et Math Sink (batterie) qui proposent 4 titres en anglais. Riffs accrocheurs et appuyés, chant puissant et complexe (Tania se promène dans les octaves et les effets vocaux), et une section rythmique bien en place qui emmène ce joli monde dans un power rock bien rentre dedans. Ce premier album se termine par une reprise de (l'incontournable) "Tainted love", cette fois version rock, avec une réinterprétation bien trouvée. Bref, The Killing Volts se mue en parfaite fée électricité pour filer un bon coup de jus picotant.

■ Éric

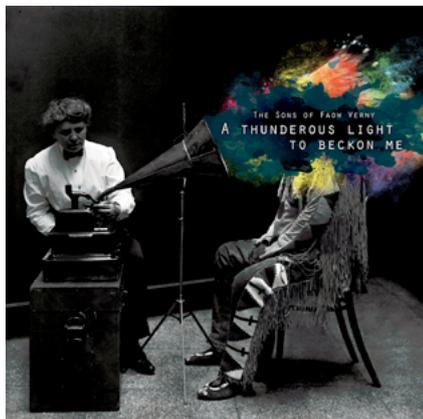


NILE ON WAX

Bell dogs
(dEPOT214 Records)

(Au moins) Deux autres groupes, un jeu vidéo, un perso Marvel et plein d'autres trucs, c'en était trop, le trio belge a ajouté quelques lettres à son nom pour devenir Nile On waX et revenir avec un album intitulé Bell dogs. Le nom évolue mais les ambiances restent du même goût avec le désir avoué de se laisser porter par les instruments et de voir jusqu'où le vent les porte. "Rhapsody", l'un des morceaux qui divague durant une dizaine de minutes, laisse les percussions cavalier, poursuivies par des lacérations musicales, elles ne se calment qu'une fois le violon revenu aux affaires. A côté, le timide "Liquid birds" ressemble à une introduction davantage qu'à un titre qui existerait de lui-même. Les suivants quant à eux développent leurs idées, orientalisantes et marquées par la basse pour "Nightride", plus pesantes et fragmentées pour "L'oeil silencieux". Le (classique) sample vocal de "Pixelated dream" ramène à l'esprit cinématographique des Bruxellois qui terminent leur opus par "Bell dogs" qui se meure, ressuscite, se morfond avant de reprendre vie de plus belle, là encore, percussions, violon et bidouillages se relaient pour occuper l'espace sonore et nous emmener loin des murs de briques défraîchies au plus proche d'une mer apaisante.

■ Oli



THE SONS OF FAOW VERNY

A thunderous light to beckon me
[Bad Wolf Records]

“Y’a 2 mecs d’After Taste dans ce groupe et tout le monde s’en branle...”, voilà la petite note qui accompagnait l’album de The Sons of Faow Verny, avec le joli artwork, ça fait deux raisons de prêter un peu plus attention à ce combo qui a déjà sorti un EP en 2012 et où l’on retrouve Bertrand, Julien, Mickaël mais aussi Damien et Nicolas qui trouvent ici un projet bien moins métallique qu’After Taste. Et heureusement que ladite note était là car sans ça, pas sûr de lire ces mots, le premier titre, “A better guy” étant plombé par des chœurs à côté de la plaque, je veux bien qu’on fasse une sorte de pop-folk-rock aux accents émo et que les conditions d’enregistrement soient roots (6 titres en 3 jours) mais les instrus de ce morceaux inaugural méritaient mieux que ces parties mal chantées. Les titres suivants redonnent davantage le sourire avec des mélodies touchantes, un son plus clair et une énergie tout en contrôle qui bondit au bon moment pour dynamiser des plages qui pourraient se contenter de ronronner. Et les chœurs de “Tender titan” prouvent qu’ils peuvent être réussis, bref, si j’enlève le premier titre, j’obtiens un EP frais, blindé d’émotions qui ne laisse pas indifférent.

■ Oli



THE KINDS

What do we know ?
[Autoproduction]

The Kinds, ou l’art du modeste talentueux. Un tout premier EP de 6 titres What do we know ? pour ce trio parisien au patronyme disons... classique et un portrait sobre en noir et blanc en guise de pochette. A toute première vue, on pense tomber sur une œuvre dont la principale justification pourrait être qu’elle soit l’introductrice d’une carrière désirée. Mais pour sa première salve, The Kinds plaque déjà son style, son imaginaire, sa modernité. Les 2 premiers titres rock (à voir le single “Fear is nothing” clippé, avec une belle montée en puissance) me rappelant un bon vieux Girls Against Boys. Un petit intermède electro pop de 48 secondes plus tard (“Blinded”), et The Kinds développe une partition plus complexe, avec autres 3 tracks qui combinent rock et electro, dans un style plus cool mais pas moins sombre, à la dEUS du temps jadis. Vocalement, le chant en anglais se déroule autour des trois protagonistes, les chœurs répondant à la mélodie principale, dans un dialogue continu. Pour sa première production, The Kinds trouve l’alliage parfait entre l’énergie du rock, l’atmosphère de l’électro et l’émotion du chant. De très bons alchimistes sonores.

■ Eric

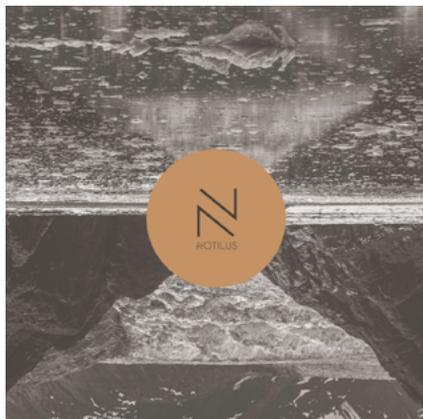


I AM STRAMGRAM

Tentacles
[Smile Records]

La carrière d’I Am Stramgram est déjà une réussite ! Avant même la sortie de ce premier album, le projet de Vincent Jouffroy a déjà séduit le jury de quelques tremplins, les programmeurs de quelques beaux festivals et de nombreux auditeurs grâce uniquement à deux EPs. Ce Tentacles va élargir encore le public de celui qui oeuvre au sein du fameux collectif du fennec (il joue dans My AnT et Girafes, côtoie Equipe de Foot, Le A...) et y trouve forcément du renfort quand il a besoin d’un coup de main. C’est d’ailleurs peut-être le grand nombre d’amis qui influence une écriture difficile à suivre car à l’écoute des 9 titres, on est bien en peine au moment de définir la musique du Bordelais qui touche à tout. La guitare acoustique et la douceur de la voix (“Saut de ligne”) donne une couleur folk, les passages en distorsion avec une rythmique plus appuyée (“Underwater tank”, “Eaten alive”) sont très rock, les apports des samples comme les beats mécaniques (“Nothing but the time you waste”) orientent la girouette sur l’électro tandis que les incursions du français (“Serra’s snake” -que je n’aurais pas choisi comme single/clip-, “Pack your toys”) font éclater au grand jour ses aspirations pop. Histoire de brouiller davantage les pistes, I Am Stramgram est capable d’amalgamer tous ses amours sur le même titre, l’alchimie transforme alors ce mélange en pépite (“Empty house”). Un régal.

■ Oli

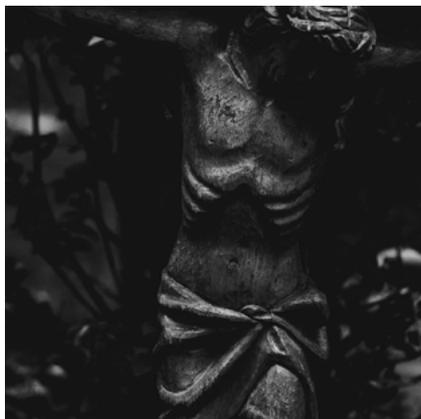


NOTILUS

Notilus
(Denovali Records)

Notre cher ancien collègue et ami Aurelio nous l'a assez répété durant toutes ces années de collaboration au sein du terrier, le label allemand Denovali Records regorge dans son roster de pépites incroyables allant de la simple dream-pop néoclassique à la musique la plus complexe qu'il soit à travers des genres aussi variés que l'électro tarabiscotée ou l'ambient drone monochromatique. L'une de ses dernières sorties concerne le premier album éponyme du quintet de dark-jazz électro strasbourgeois Notilus. Et force est de constater que le point commun de toutes ces formations vient de cette obsédante méticulosité entreprise dans leurs œuvres musicales. Formé d'anciens de La Fanfare En Pétard, ce groupe met les cuivres à l'honneur (sax ténor et soprano, trombone, trompette) à travers un (post ? dark ?) jazz cinématographique finement exécuté autant capable de nous emmener vers des contrées lointaines comme le prog-psyché 70's ("Tangerine") comme de nous faire revenir sur terre avec des rythmes électroniques nu-jazz ("Sapin"), drum & bass ("Orgella") ou carrément hip-hop/trap ("Alien"), ou encore d'avancer dans le temps avec des styles aux accents presque futuristes ("Kuku"). Bref, un voyage spacio-temporel de haut niveau à prescrire comme analgésique.

■ Ted



HEXIS

XII
(Division Records)

Depuis la réédition de sa démo éponyme en 2011, Hexis nous avait semé même si on avait forcément vu passer le nom du combo danois régulièrement (les gars ont sorti 2 albums, ont participé à 4 splits et livrent ici leur quatrième EP). On les retrouve chez Division Records avec un line-up presque complètement remanié mais comme dirait un philosophe grec "Seule la voix compte". Ici pourtant, c'est plus par la musique qu'on est hypnotisé, le chant restant dans les clous d'un black hurlé/torturé ni trop grave ni trop aigu. Côté instru, sur un fond de métal extrême de chez extrême, les Scandinaves jouent autant sur le doom massif que sur la double pédale à donf (le gigantesque "Sacrificium"), les rythmes sont plus que variés (et donc ultra travaillés), les moments de blast sont toujours bien choisis (si c'était instrumental, ça rappellerait le Pure de Unfold) ce qui intensifie le dépeçage quand il a lieu. Comme en plus, Hexis balance de vraies bonnes idées dans son riffing (les subtilités comme les grandes lignes de "Nefarius"), le groupe est indubitablement à classer avec les combos pour qui la noirceur absolue est un art de vivre (Phantom Winter, The Canyon Observer...). Hard comme dirait Aurelio.

■ Oli



AL'TARBA

La nuit se lève
(I.O.T Records / Atypeek Music)

On connaît tous l'amour que porte Al'Tarba pour le 7ème art, à travers son sampling, son imagerie, et ses divers hommages publiés dans les divers canaux médiatiques. Son dernier album en date (son sixième au compteur), intitulé La nuit se lève, en est un témoignage supplémentaire. Construit autour d'interludes représentant des bouts de scènes d'un film sur la vie nocturne d'un gars pas content du tout qui n'hésite pas à flinguer quand bon lui semble ou à négocier sa montre contre une pipe, cet album est hanté par un univers bien glauque et violent, une trajectoire souvent prise par le beatmaker. Sur des rythmiques electro-hip-hop autant martiales ("Now more fighting") que groovy ("Starships loopers") avec quelques considérations pour des ambiances plutôt pondérées (notamment sur la très élégante "She's endorphins" avec le duo de trip-hop Bonnie Li en featuring), Al'Tarba sème avec brio ses dangereuses et mystérieuses ambiances sonores crépusculaires élaborées d'échantillons (dont la référence hip-hop Cypress Hill) et de mélodies à la fois angoissantes et enchanteresses. Il n'a pas été facile pour cet artiste de se réinventer par le passé, c'est désormais à travers ce genre de concept qu'il semble reprendre du poil de la bête.

■ Ted



30 ANS AVEC LES BURNING HEADS

30 ANS. MAZETTE, LES BURNING HEADS ONT 30 ANS. LE TEMPS PASSE VITE, N'EST-CE-PAS ? EN MÊME TEMPS, NOUS, ON A BIEN 20 ANS, ALORS. DONC, LES BURNING HEADS ONT 30 ANS, ET DERRIÈRE EUX UNE FLOPÉE DE DISQUES, DE SPLITS, DE COMPIL', DE SINGLES, DE LABELS ET AUSSI ET SURTOUT DE CONCERTS ! ET QUOI DE MIEUX, POUR FÊTER DIGNEMENT LES TROIS DÉCENNIES D'ACTIVITÉ ININTERROMPUES DU GROUPE, QU'UNE TOURNÉE AUTOMNALE DE 30 GIGS À TRAVERS LA FRANCE (ET UN PEU LA SUISSE). J'AI EU L'HONNEUR ET LE PRIVILÈGE D'ACCOMPAGNER LE GROUPE SUR UN LONG WEEK-END D'OCTOBRE, ET JE NE VAIS PAS ME FAIRE PRIER POUR TE RACONTER TOUT ÇA !



Judi 12 octobre : je quitte mon bureau du centre-ville de Nancy pour rejoindre directement le Hublot, salle de concert au coeur d'un complexe universitaire qui accueille le festival Nancy Jazz Pulsations. Les Burning jouaient la veille à Dijon, et sont donc arrivés assez tôt dans la cité ducale. Il faut dire que le groupe a de la bouteille (ce n'est à l'origine pas un jeu de mots en rapport avec l'affiche de cette tournée, mais j'en suis bien fier !) et son mode de fonctionnement sur la route est bien rôdé : arrivée sur les coups de 18 heures, pas de balance, juste un line-check avec Dudu (sonorisateur qui connaît le groupe à la perfection) montage du stand de distro, concert, distro, remballage et retour. Pas départ, retour à Orléans. A l'exception des dates successives, le groupe a pris l'habitude de rentrer directement à la maison après le concert. Quand ça joue à Paris, ça se fait bien. Mais quand la tournée se termine à Milan, ce n'est pas vraiment la même. Bref, revenons à nos moutons. Le groupe a balancé tranquillement dans l'après-midi, et c'est aux stars locales Diego Pallavas d'affiner leur son pendant que Pierre et Dudu me font "visiter" mon home sweet home pour le week-end, à savoir un magnifique van de loc', l'historique Iveco des Burning étant prêt à rendre l'â[r]me.

Je fais connaissance de Ryan, guitariste de Mind Awake et road à plein temps sur la tournée en remplacement de l'ami Bender parti croiser le fer sur la tournée de Nostromo. Un gars timide mais néanmoins sympathique. Le reste de l'équipe (Jbé, Thomas, Mikis, Pierre et Dudu), je la connais déjà pour les côtoyer depuis de nombreuses années en allant voir les concerts des Orléanais et en squattant les backstage des concerts et festivals que les Burning ont partagés avec Flying Donuts ou d'autres groupes que j'ai modestement accompagné en faisant de la lumière. Justement, la lumière, parlons-en. Le groupe n'est pas vraiment fanatique (c'est le cas de le dire) des "light show" mais à force de persuasion et de chantage en tous genres, les types ont "toléré" (dans le

bon sens du terme, hein !) ma présence derrière la console. Et donc de partager leur quotidien pendant trois jours en immersion totale.

La tournée des 30 ans a été soigneusement bookée par leur tourneur 3C, et les salles qui ont programmé et programmeront le groupe tout au long de l'automne sont des valeurs sûres du circuit. Des spots bien équipés et ayant pignon (à défaut de pognon) sur rue. Cette tournée a la double caractéristique de présenter une set list de 30 morceaux (évidemment !) soigneusement sélectionnés par le groupe dans sa riche discographie et sur avis consultatif des fans du groupe, mais aussi d'inviter des groupes qui leur sont chers à partager la scène avec eux. Ce week-end, c'est au tour des Bordelais de Sleepers de les accompagner sur les trois dates.

Après un bon repas pris en commun entre organisateurs, techniciens et musiciens, c'est à Diego Pallavas d'ouvrir le bal. Le quatuor fait le boulot devant un parterre de connaisseurs entièrement acquis à sa cause, et j'observe le tout depuis le stand de merch tout en discutant avec JBé, bassiste des BH. En début de tournée, il me fait part de l'excitation du groupe à entamer ce tour de France, et des projets en cours et à venir : crowdfunding pour financer un nouveau camion, et préparation d'un concert spécial au Hellfest 2018 qui verra, entre autre et sous l'impulsion du groupe, les réformations éphémères de Uncommonmenfrommars et Seven Hate. Les gars tournent et jouent sans discontinuer depuis trois décennies, et ils ont toujours les yeux qui pétillent quand tu leur parles de leur prochain concert ou des projets d'un nouveau disque.

C'est ensuite Sleepers qui monte rapidement sur scène, et dès les premières mesures de "Mask" et de "Keep focus", c'est la déflagration ! Le son est massif, les ambiances lourdes et pesantes, et la noise teintée de punk du quatuor

est juste géniale. Honnêtement, ça fait très longtemps que je n'avais pas vu le groupe sur scène (2003 je crois), et je n'avais pas de souvenir particulier en tête, mais là, ça a été le coup de grâce. Et Nancy n'aura pas été une exception, tant les deux concerts qui suivront en Suisse se sont révélés précis et puissants !

A la fin du show, on félicite les Bordelais pour cette tonitruante prestation, et je m'empresse de prendre possession de la régie lumière en préparation d'un concert marathon : 30 titres pour près de deux heures de show bien chaud. Début de tournée oblige, les gars sont en forme et la set list, qui verra quelques réajustements au cours du tour, est déjà démoniaque. Je prends un réel plaisir à éclairer le groupe, et Dudu réalise (une nouvelle fois) un son dont lui seul a le secret. Le public réagit bien, les passages reggae offrent une belle respiration au milieu des brûlots punk rock, et je redécouvre certains titres des albums autoproduits à la fin de la dernière décennie auxquels j'avais prêté moins d'attention que les disques des périodes Epitaph/Yelen. La formule, largement développée au fil des ans et des tournées, est imparable. Les types prennent plaisir à jouer et il est curieux de constater la réaction du public suivant l'époque des titres joués. Les vieux de la vieille sont bien là, et il est même possible que certains spectateurs assistent à leur premier concert des BH. Peu importe, c'est juste tout bon. Comme je groupe le fera également tout au long de la tournée, un musicien du coin ou d'une première partie viendra croiser le fer sur scène le temps d'un ou deux morceaux. Ce soir, c'est Jérémie Flying Donuts qui s'y colle avec un morceau reggae et un morceau de l'album Escape.

Le concert terminé, ça remballage gentiment, on boit un coup avec les Sleepers et les frères Flying, et on lèvera le camp relativement rapidement, eux pour rejoindre leur hôtel au centre ville, et moi pour rejoindre mon lit douillet.

Vendredi 13 octobre : après avoir rempli mes obligations familiales, je rejoins le groupe en fin de matinée à leur hôtel, direction la Suisse et plus précisément Genève. Nous devons récupérer Jean-Rem, nouveau guitariste de Hateful Monday et ancien Rebel Assholes, sur le trajet. L'ambiance n'est pas au top dans le camion, aléa d'une vie sur la route où tout n'est pas forcément rose. On se raconte des histoires, on écoute un peu de musique dans le van ultra moderne, et le trajet s'écoule sous un beau soleil et un paysage pas dégueu. On récupère Jean-Rem sur une aire d'autoroute, et nous prenons la direction de Genève et de l'Usine, complexe auto-géré et faisant office d'institution dans la ville (et même au delà !). Les Sleepers, bien que partis plus tard, arrivent en même temps que notre van, et on prend possession du backstage et du catering. L'accueil se révèle être au top, et Bender, road attiré, nous honorera même de sa présence, de retour d'une date avortée de Nostromo. L'hospitalité suisse n'est pas une légende, et les techniciens se révèlent bien plus détendus que la veille à Nancy. De bonne augure pour cette soirée qui coïncide avec la release party du nouvel album des Hateful Monday, gloires locales. Bien évidemment, Peg GPS est de la partie, tout comme Dan Kerosène qui est toujours dans les bons coups et que j'ai plaisir à voir et revoir. Les lecteurs de

notre illustre mag' seront également émus à chaudes larmes de savoir que Rémi est sorti de sa tanière pour prendre une bonne rafale de son.

Après un excellent repas, Sleepers ouvre le bal devant une assistance clairsemée et se transforme en rouleau compresseur dont nous aurons beaucoup de mal à nous remettre. Le set est gargantuesque, et l'interprétation se veut d'une précision chirurgicale. Le basse/batterie est irréprochable, et les guitares noisy s'entrechoquent avec lourdeur et fracas. Difficile d'envoyer derrière ce groupe qui aura la bonne surprise d'apprendre dans la soirée qu'ils seront également de la fête pour l'étape girondine des Burning avec les Ricains d'Unsane ! Et pourtant, Hateful Monday ne se démonte pas et balance son skate core à fond les ballons. Le trio est en forme, et le concert se veut énergique et de qualité, même si j'ai une légère préférence pour le show qui sera donné le lendemain à Bulle. Le groupe présente quelques morceaux de son excellent nouvel album, et nous balance quelques vieilleries bien senties, le tout dans la (très) bonne humeur générale. Faudra juste penser à changer de musique d'intro les gars !

Les Burning prennent place pour un line-check rapide, je frissonne un bon coup à la console light avant que les hostilités ne démarrent, et c'est parti avec " Party " de leur excellent dernier double album Choose your trap ! Le temps de poser l'ambiance que la machine se met en branle pour balancer un nouveau set de folie. Tout y est : énergie, mélodies, engagement et classe à l'état pur. Jbé est monté sur ressorts, Thomas est toujours loquace, Mikis enchaîne les riffs et Pierre ne lâche rien (sur scène ou dans le public). Les titres s'enchaînent sans que la pression de retombe, et c'est sans surprise Jean-Rem à la façon d'un Gipsy King qui dégainera l'arbalète pour envoyer quelques morceaux fort bien exécutés. Les Burning ont beau nous faire le coup à chaque fois, mais comment ne pas être fasciné par une telle aisance et une telle passion, tant d'années après leurs premières planches ?

La soirée n'est pas terminée mais l'heure du crime a sonné : l'Usine se transforme en un gigantesque dancehall où les jeunes filles plus belles les unes que les autres se trémoussent au gré du son contestable mais entraînant du DJ. Je zone dans les loges, à la recherche d'un peu de calme, et Ryan est absolument de mon avis : il va falloir trouver les clés du sleeping pour que nos corps fatigués trouvent un peu de réconfort. L'Usine, c'est une salle de concert, mais aussi un studio d'enregistrement (Les Forces Motrices), divers sièges de label/orga et quelques dortoirs bien équipés. Le hic, c'est qu'on accède aux étages par ascenseur à l'aide d'une clé qui permet de sélectionner les étages : comme tu l'auras très certainement compris, une fois que le maître des clés (en l'occurrence, Jbé si mes souvenirs sont bons) nous aura amené avec un organisateur au deuxième ou troisième étage de l'immeuble, nous sommes destinés à y rester " pour de bon ". Pas de problème, on ne demande qu'à dormir. Et pendant que le reste des troupes (c'est à dire tout le monde sauf Ryan, moi et un Hateful Monday) est en quête de fête ou tout simplement de rester éveillé, nous abandonnons la

partie pour un repos très certainement mérité. Les murs de l'Usine tremblent aux vibrations des DJ, et c'est une horreur pour réussir à s'endormir, mais on y arrivera.

Samedi 14 octobre : bien que couché à 2 ou 3 heures du matin, il fallait s'y attendre : j'ouvre les yeux sur les coups de 7 heures. Impossible de me rendormir. Je profite du wi-fi pour surfer sur la toile, mais très vite, il va falloir agir. Action, réaction : direction la douche. Une fois lavé, je décide d'aller prendre l'air et d'aller boire un jus d'orange ou un café là où le vent me portera. Mon sens de l'orientation n'étant pas des plus développé, j'arrive à trouver un escalier pour descendre les étages et je retrouve assez facilement le monde extérieur. Il fait un peu frais mais le soleil est au rendez-vous. Au moment où je me décide à rentrer dans le complexe culturel, impossible de trouver une porte ouverte ! Bien évidemment, il faut être en possession de la fameuse " clé " pour rentrer, et me voilà bloqué à 8 heures du mat dans la fraîcheur de Genève. Heureusement, je parviens à croiser un individu qui rentre dans l'immeuble, et il me mène jusqu'à l'ascenseur pour ainsi retourner dans le dortoir commun. Thomas a eu la bonne idée de poser la clé de l'ascenseur sur une table, et me voici libre de mes mouvements. Après une bonne balade dans le quartier, je retrouve en milieu de matinée mes gars qui émergent doucement. Un petit dej' est servi dans un local à côté du sleeping, et on en profite pour reprendre des forces et se raconter de bonnes histoires.

Après avoir chargé le camion, direction Bulle et son centre culturel une fois encore bien équipé. La route se fait une nou-

velle fois en compagnie de Jean-Rem et comme la veille, les paysages qui défilent sont assez distrayants, notamment la descente vers le lac Lemman. Le court trajet se passe sans encombre, et on décharge assez vite. Le lieu est connu et reconnu dans le circuit, ainsi qu'en attestent les posters de tournée des groupes ayant posé les amplis dans cette salle, et je me fais une joie d'assister à une série de concerts alléchants. C'est le même plateau que la veille, et seul l'ordre de passage diffère entre Hateful Monday et Sleepers. Le matos équipant la salle est flambant neuf, et notamment le système light dont le technicien n'est pas peu fier. Ses explications sur le fonctionnement de la console sont assez claires, jusqu'au moment où Thomas le fait fumer dans son vaporisateur d'herbe portatif. Le pauvre en ressort complètement amoché mais garde le cap pour terminer ses explications qui deviennent plus ou moins incohérentes. Encore une victime du jouet de Thomas. Tout va bien dans le meilleur du monde.

Après les balances de Sleepers et de Hateful Monday et un repas succulent " fait maison ", il est temps pour moi de prendre possession de la console pour dépanner les copains de Hateful Monday. Ce concert se révèle être un excellent divertissement, et les brûlots punk-rock font mouche à tous les coups. Les quelques dizaines de spectateurs présents en prennent plein les mirettes, et ce n'est que le début. Car quand Sleepers débarque sur scène, c'est encore la grosse claque. Mais comment font-ils ? Laurent le bassiste arbore fièrement un tee-shirt des Burning d'origine, et les musiciens prennent énormément de plaisir sur scène. La setlist est inchangée et la perfection pointe son nez à chaque riff.



Juste du grand art.

Les Sleepers lèvent le camp juste avant le début du set des Orléanais (les bougres vont rouler jusque à un hôtel de Clermont Ferrand avant de terminer la route jusque Bordeaux le dimanche, les petits joueurs !) puis les Burning Heads prennent possession de la scène. Line-chek des familles, mise en bouche avec un morceau reggae, montée rapide en puissance, voyage musical à travers toute la discographie du quatuor. Ni plus ni moins. Encore un concert de haute volée, son digne de Wembley, attitude irréprochable, set list du tonnerre, que du bon. Mais vraiment du bon ! Dans le public, ça pogotte, ça applaudit à tout va et ça rend hommage comme il se doit aux vétérans qui ont encore leur mot à dire !!! Jean-Rem viendra de nouveau envoyer quelques morceaux à l'arbalète six-cordes et ça termine en beauté avec une excellente reprise de "The guns of Brixton" des Clash. La classe !

L'after à l'étage est quelque peu enfumé, ça raconte des grandes histoires et buvant de grands godets avec les copains présents ce soir-là. Et des copains, les Burningen ont dans chaque ville. Il y a toujours dans la salle un type qui les a fait jouer il y a quinze ans, un mec qui a passé un de leur morceau sur sa radio il y a dix ans ou un gus qui a écrit un papier sur eux il y a vingt piges. Y a même un éclairagiste amateur fan depuis vingt piges, c'est pour dire !

Il est pas loin de 2 du mat' quand on charge le van et qu'on lève le camp direction Orléans bien sûr ! Et oui, plutôt que

de passer des dimanches glauques sur la route, le groupe a pris le pli de rentrer dans la nuit. N'arrivant pas à fermer l'œil durant le trajet (ou presque), je passerai du temps à discuter avec Pierre qui me racontera avec un certain agacement les conditions de leur dernière tournée US. Ça sera certainement évoqué dans le livre qui sera consacré au groupe et dont le projet est mené par Nasty Samy et Guillaume Gwardeath.

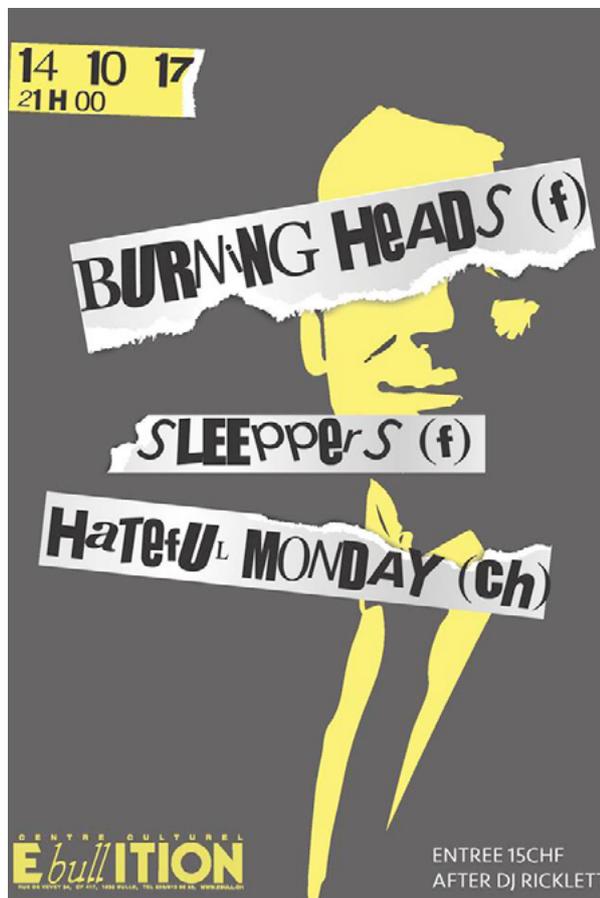
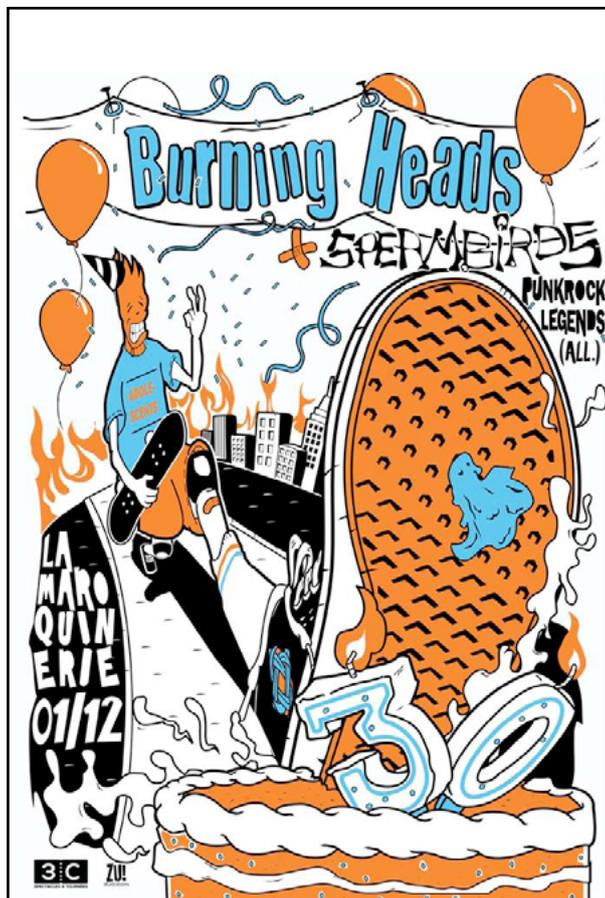
La route défile, le jour se lève, et Jbé qui a pris le volant depuis un bon moment, me dépose non loin de Troyes. Il est 8 heures du matin, je suis décalqué mais encore euphorique d'avoir partagé un long week-end avec mes héros !

Merci et salut à Jbé, Thomoï, Pier, Mikis, Dudu, Ryan, les Sleepers, Jean-Rem et Hateful Monday, les Diego, l'accueil du Hublot, de l'Usine et de Ebullition, Flying Donuts, Dan, Peg, Rémi, Vava, Fayathèque, la main de Slash, le béré d'Axel Rosis.

Une pensée émue et sincère à mon ami virtuel Guillaume Gwardeath.

Photos : @ Denis Charmot

■ Gui de Champi



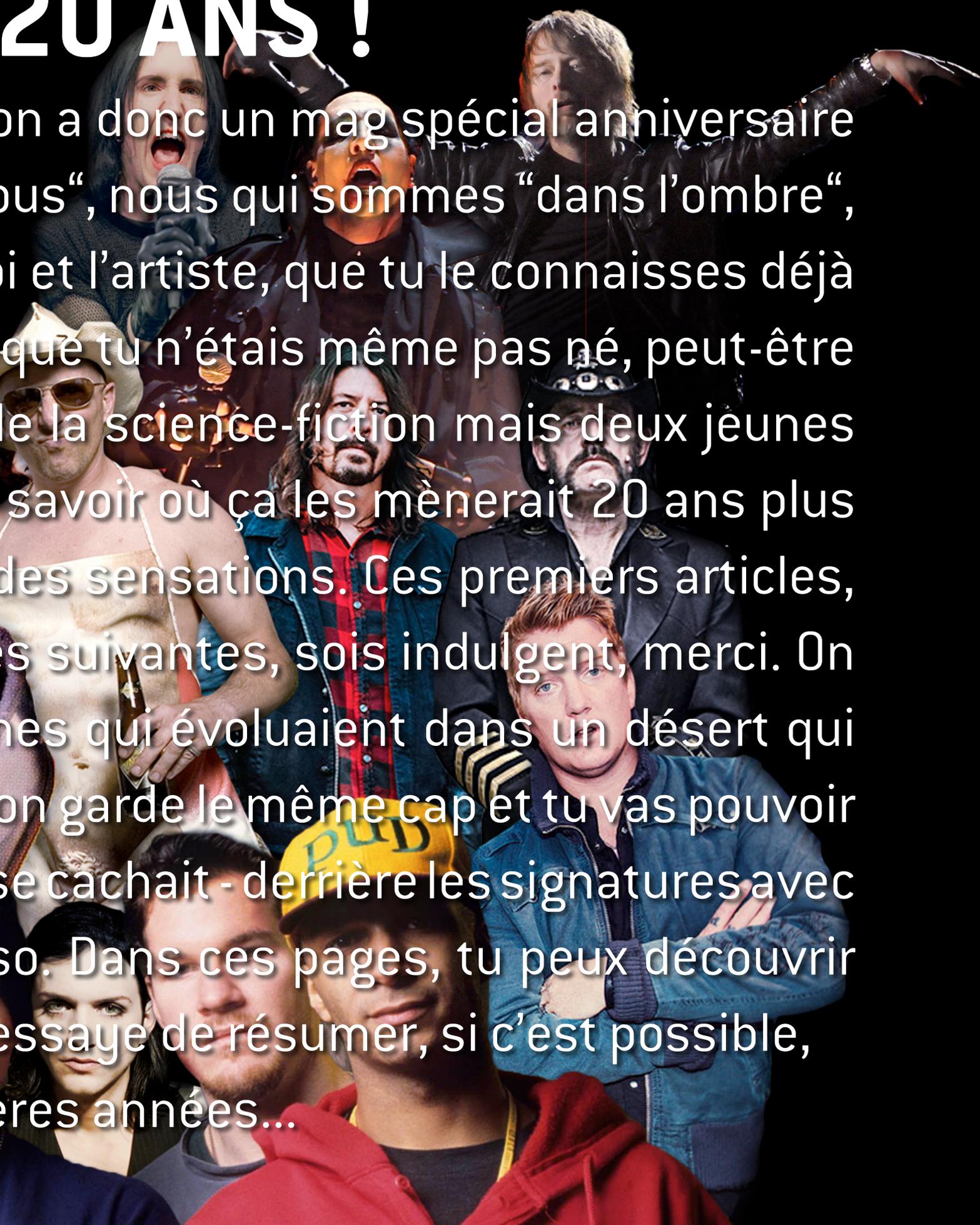


PUTAIN,

Ca y est ! On a 20 ans ! Pour fêter ça, c'est
où pour une fois on parle un peu de "no
qui ne sommes que des relais entre to
ou pas encore. Il y a 20 ans, peut-être
que "Internet" c'était encore un peu d
fenecs écrivaient déjà des trucs sans
tard, juste pour le plaisir de partager
tu vas pouvoir les relire dans les page
est des petits animaux plutôt nocturn
est devenu une méga-autoroute mais
découvrir un peu plus qui se cache -ou s
une série de "Dans l'ombre" ultra pers
également un Top qui en 100 titres e
ces 20 derniè

20 ANS !

On a donc un mag spécial anniversaire
vous", nous qui sommes "dans l'ombre",
l'artiste, que tu le connaittes déjà
que tu n'étais même pas né, peut-être
de la science-fiction mais deux jeunes
savoir où ça les mènerait 20 ans plus
des sensations. Ces premiers articles,
les suivantes, sois indulgent, merci. On
mes qui évoluaient dans un désert qui
on garde le même cap et tu vas pouvoir
se cachait - derrière les signatures avec
so. Dans ces pages, tu peux découvrir
essaye de résumer, si c'est possible,
ces années...



LES FENECS DE L'OMBRE



POOLY



Mais qui es tu ?

Pooly, fondateur du webzine à 17 ans. Eh oui, j'ai 37 ans maintenant !

Tes albums références de ces 20 ans ?

Wow, mais on commence où quoi ??

Par ordre presque chronologique :

#1: Nirvana - Nevermind : mon premier album de rock. Ma première claque.

#2: Metallica - Black album : je l'ai acheté un peu après Nirvana.

#3: Nirvana - In utero: très très bon album. Mon titre préféré : "Milk it".

#4: Nirvana - MTV Unplugged : j'étais un grand fan, je vous dis. La claque à la première écoute.

#5: Korn - Korn: il fallait bien sortir de la période Nirvana un jour ! Après c'est beaucoup plus dur à dire...

#6: Tool - 10,000 days : ce son ! Ces titres ! Les riffs de la basse !

#7: Deftones - Deftones : j'ai mis du temps à apprendre à aimer Deftones. L'éponyme est pour moi un de leur meilleur album. Tellement sombre.

#8: Converge - Axe to fall : Idéal au matin pour se mettre en forme. Demandez à Ted !

#9: Gojira - The way of all flesh : chirurgical. Précis. Intense.

#10: Meshuggah - ObZen : Absolument indispensable.

#11: Das Ich - Egodram : ces mecs sont tarés.

#12: Cult of Luna - Salvation : c'est la faute à Oli, il m'a branché dessus. Je les ai vu la première fois au Barfly à Londres, ils ont dû jouer 4 titres en 45 minutes. On était

20 dans la salle.

#13: NIN - Broken: mon premier album de NIN. Une énorme claque à l'époque.

#14: Apocalyptica - Cult: je suis déçu qu'ils n'aient pas continué dans cette voie.

#15: Lofofora - Dur comme fer : comment dire, avec mes potes on chante ça dans la voiture.

#16: Opeth - Still life.

#17: Coal Chamber - Dark days : j'adore tout simplement le son. Vraiment très plombé et gras à souhait.

#18: Buried Inside - Chronoclast.

#19: Death From Above 1979 - You're a woman, I'm a machine.

#20: Unearthed - Unearthed : un album acheté par hasard au HMV de Oxford Street. Je sais rien de plus sur eux. Une grosse bombe. Math/post-hardcore, très dérangeant. Si tu en sais plus, contacte-moi !!

Ton ou tes concerts références de ces 20 ans ?

Dolly + TED + Orange Blossom en 1998 à Savigny. C'est le point de départ de W-Fenec.

Le groupe qui existait il y a 20 ans et que tu es encore étonné de voir encore tourner ?

Ahaha. Tous les groupes de vieux.

Le groupe que tu as vu sur une scène de bar pourri il y a 20 ans et qui maintenant remplit les stades (ou inversement) ?

Cult of Luna, Gojira.

Groupe qui n'a pas splitté il y a 20 ans et que tu aimerais bien > qu'ils arrêtent une fois pour toutes ?

Korn.

Groupe/artiste qui depuis 20 ans est une tuerie en concert ?

Tool ?

Le groupe/artiste sur lequel tu n'aurais pas parié un kopeck il y a 20 ans et qui est toujours là ?

J'ai des noms, mais j'aime pas recevoir des hate-mails de la part des fans. Donc, je balance pas.

Lemmy, Chris, Chi, Chester,... qui te manque le plus ?

Chi mon pote. RIP. Et lâchez Eros, Sérieux.

La plus grande imposture rock/métal de ces 20 dernières années ?

Les mecs qui jouent devant des murs d'amplis quand il n'y en a que deux d'allumés.

Le groupe que tu as toujours raté ces 20 dernières années ?

Marilyn Manson !

Le festival qui était une référence en 98 et qui est maintenant un champ à patates ? Et inversement ?

Les Eurockéennes ? Non, je déconne. Le Heavy Fest en Angleterre a fermé ses portes il y a quelques années et c'est vraiment dommage.

Définis le W-Fenec en un mot :

Mauvaise orthographe :) (et mauvais en calcul !)

Questions cons :

Ton single préféré inavouable de cette double décennie ?

Babymetal - "Give me chocolate."

La dernière fois que tu as eu les cheveux longs ?

Aujourd'hui. Ahah !!

Le dernier concert où tu as tenté un slam ? un pogo ? un wall of death ?

Slam, le dernier concert de Gojira en début d'année. Pogo, wall of death: Meshuggah en début d'année aussi. T'as oublié le circle pit :) C'est moi qui le lance d'habitude ;)

La dernière fois que tu as bu une Tourtel ?

Jamais de la vie.

Nom du dernier groupe dont tu portais fièrement le tee-shirt il y a 20 ans ?

Nirvana sans doute.

...et ton premier concert avec des boules qui c'était quand ?

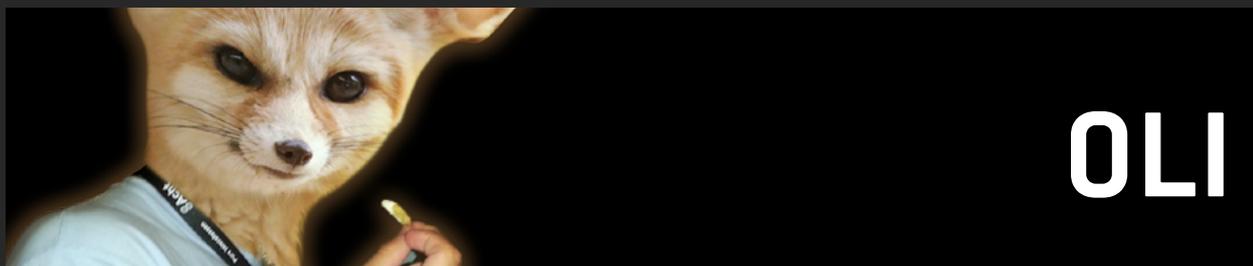
Le deuxième ! Le premier m'a pété les tympans.

La dernière fois que tu as porté un bracelet clouté ?

Ce soir quand je vais sortir voir mes potes. Et ouais.

La dernière fois que tu as pris un truc sur la tronche en concert ?

Jamais.



OLI

Mais qui es tu ?

Oli, entré dans le terrier à ses débuts, en 1998 donc, quelques mois après avoir découvert internet et ce "Pooly07" qui avait sensiblement les mêmes goûts musicaux que moi. À l'époque, je suis encore étudiant, j'ai tout juste 21 ans, plein de temps pour écouter de la musique et aller aux concerts. Je suis basé à St-Omer dans le Pas-de-Calais où je suis prof.

Tes albums références de ces 20 ans ?

Tous ceux de Tool parce qu'ils sont exceptionnels, le Contraddiction de Mass Hysteria parce que pour la première fois on pouvait s'éclater avec des textes en français et un énorme son. Sinon avant ces vingt années, il y a presque toute la discographie de Pink Floyd parce que c'est un des groupes de mon enfance et ils ont touché à assez de styles pour ouvrir mes oreilles à différentes sensibilités. Ensuite, j'en ai beaucoup en fonction des styles, je pense que ça se repère assez vite dans mes chroniques...

Ton ou tes concerts références de ces 20 ans ?

C'est une question compliquée car il y en a des centaines... Et faire le tri est d'autant plus difficile que parfois j'oublie avoir vu tel ou tel groupe il y a 15 ou 20 ans... Puisqu'il faut bien donner des réponses, je dirais les Eurocks 99 parce que c'est le premier gros festival où on a été invité pour "travailler" et c'était juste dingue pour nous. L'ambiance des Eurocks de cette époque était exceptionnelle, du côté "pro" comme au camping, on a des tonnes de souvenirs que ce soient des galères pas imaginables ou des moments de folie pure. En plus, en 1999, l'affiche était incroyable (Metallica, Mass Hysteria, Shovel, JMPZ, Bloodhound Gang, Lofofora, Creed, Placebo, Marilyn Manson, Rinôçérôse, Skunk Anansie, Lenny Kravitz, LTNO, Popa Chubby...). Sinon, un gros souvenir aussi en 1997, juste avant le W-Fenec mais c'est révélateur de l'époque, je suis allé le dimanche au Dynamo Open Air aux Pays-Bas, impossible d'acheter un billet à l'avance faute d'internet et de réseau de billetterie en France... Et arrivé sur place, je me suis retrouvé en front stage sans passer par les caisses, heureusement, c'était complet. Les gars du

camping avaient créé leur propre entrée pour gagner du temps. Ce jour là, j'ai enchaîné Karma to Burn, Cradle Of Filth, Marilyn Manson, Korn, Tiamat dans les premiers rangs récupérant une serviette de Manson et un ours en peluche Korn...

Le groupe qui existait il y a 20 ans et que tu es encore étonné de voir encore tourner ?

Sidilarsen, j'ai jamais accroché ni à leur musique et pourtant j'aime le métal indus, ni à leur chant, j'ai parfois retenté le coup en écoutant des productions plus récentes mais non, je dois être allergique.

Le groupe que tu as vu sur une scène de bar pourri il y a 20 ans et qui maintenant remplit les stades (ou inversement) ?

Inversement, je dirais Baby Chaos / Deckard qui faisait de grosses salles à Lille il y a 20 ans et que j'ai revu au sous-sol d'un bar, toujours à Lille en 2005, aujourd'hui Baby Chaos rejoue dans de plus grosses salles. Dans l'autre sens, du temps où j'étais bassiste dans un groupe, on avait dégoté une date pour jouer avec Tang à Boulogne sur Mer, au Red Bar, aujourd'hui, les Lillois ne remplissent pas de stades mais sont reconnus bien au-delà des Hauts-de-France. Sinon, bien sûr, un peu plus tard, on a assisté à l'envol de Gojira que j'ai eu la chance de voir dans des petites salles au début des années 2000.

Le groupe qui n'a pas splitté il y a 20 ans et que tu aimerais bien qu'ils arrêtent une fois pour toutes ?

Tous les groupes ont le droit de jouer leur musique, on a tous aussi le droit de ne pas les écouter. Si tu veux un nom, je dirais Indochine.

Le groupe/artiste qui depuis 20 ans est une tuerie en concert ?

S'ils sont encore là 20 ans après, c'est qu'ils sont très bons en live, il y en a un paquet qui ont nos faveurs dans le coin, notamment Mass Hysteria et Punish Yourself.

Le style musical qui existait il y 20 ans et qu'on entend plus, et c'est pas une perte ?

Pas évident mais peut-être la brit-pop calibrée pour les charts, je n'ai pas pleuré quand les clones d'Oasis et de Blur ont disparu.

Le groupe/artiste sur lequel tu n'aurais pas parié un kopeck il y a 20 ans et qui est toujours là ?

J'ai déjà répondu, non ? Il y a tellement de groupes sur lequel j'aurais parié et qui ne sont plus là non plus... Plus sérieusement, je n'aurais pas misé sur un combo comme AqME, en 1999, ils me touchent avec leur démo University of nowhere mais ils font un truc qui est encore assez bancal et pas du tout facile à ranger dans une catégorie si ce n'est celle du "néo-métal / fusion", le groupe a évolué depuis et c'est certainement sa différence qui fait qu'il est encore là mais c'était pas gagné.

Lemmy, Chris, Chi, Chester,... qui te manque le plus ?

Certainement pas Chester ! Linkin Park étant une des plus grandes impostures rock/métal de ces 20 dernières années avec Pete Doherty.... C'est pas parce que le mec est mort qu'il doit devenir un génie... Celui dont la perte m'a fait le plus de mal, Kurt mis à part, j'étais encore ado à l'époque, c'est Layne Staley, il avait une sensibilité phénoménale et respirait la sympathie, je suis fan d'Alice In Chains depuis mes 15 ans environ, en quelques années, ils ont sorti trois albums très marquants que je réécoutais à défaut d'en avoir des nouveaux... Il n'y a plus de personnage comme lui dans le monde du rock.

La plus grande imposture rock/métal de ces 20 dernières années ?

Pas évident parce qu'il y en a quelques unes... Pete Doherty.

Le groupe que tu as toujours raté ces 20 dernières années ?

"Raté" est un bien grand mot mais je n'ai jamais vu Green Day sur scène mais jamais vraiment eu l'occasion de les voir, leurs concerts dans le coin sont assez rares et allez jusque Paris juste pour eux, non, c'est pas Tool...

Le festival qui était une référence en 98 et qui est maintenant un champ à patate ? Et inversement ?

Le Dynamo Open Air de Eindhoven. Sinon faire vivre un festival de rock est très difficile, alors je félicite tous ceux qui se battent pour organiser des concerts et je fais au passage un gros bisou au papa de l'Iguano Rock. Le festival n'existe plus, c'était en salle donc ce n'est pas devenu un champ de patates mais quand en 2000

je place Bleton sur la carte, pas de GPS à l'époque, pour aller voir Unswabbed, Hertz and Silence, Do Or Die, The SemiToneS, Clearcut, Pleymo et Out, je ne sais pas qu'une grande histoire débutera avec Rosario, amoureux fou de la musique qui organisera le fest jusqu'en 2009 avec passion, sympathie et professionnalisme sur son temps libre et saura accueillir les artistes, le public et des gars comme moi comme si on était tous de sa famille. Que de grands et bons souvenirs avec Rosa et les groupes de l'époque (Zombie Eaters, Masnada, Oversoul, Out...). C'était en plus parfois l'occasion de croiser les parigots d'E-Zic ou Gui de Champi. Je crois qu'on aurait dû écrire un bouquin sur l'édition 2001 tellement il s'est passé de trucs sur ce week-end et surtout la nuit du samedi au dimanche dans un truc qu'on surnommait "le manoir".

L'anecdote de concert...

En mai 2001, à Valenciennes des gars pas forcément ultra pros avaient organisé un festival avec Tawn, Masnada, Carc(H)arias et 3°Est, la technique était tellement à la rue que les Carc(H)arias et leur équipe ont monté le ton, c'était ultra tendu, je trainais avec les Tawn et les Masnada et on était forcément solidaire des Angevins même si on avait pas trop envie d'aller aussi loin et planter toute la soirée. Je n'ai pas trop de souvenirs des concerts en eux-mêmes mais par contre les balances et l'after à l'hôtel restent gravés. Si tu veux une vraie anecdote de concert, je me suis déboîté le genou pendant le show de Skindred lors du Dour 2011. Ça fait mal.

L'anecdote d'interview...

On écrit un bouquin ou je fais court ? Pas évident mais j'ai un bon souvenir de ma première interview de Punish Yourself, je l'ai faite alors que Vincent était en train de manger. Le mec est tellement adorable qu'il a accepté de la faire à ce moment-là alors que c'est pas forcément ce qu'il y a de plus sympa. Sinon, il me semble que pour mes premières interviews, je n'avais aucun moyen d'enregistrer et que je recopiais les réponses en live, ça me paraît tellement impensable qu'il faudrait demander aux Oversoul s'ils se souviennent de ça...

L'anecdote de festival...

Je ne suis pas certain de l'année, mais je crois que c'est pour Dour 2000, je participais au contenu live du site officiel géré par les copains de Nameless mais je découvrais le festival, je m'étais garé sur le parking artiste, à la guérite "accueil" de ce côté-là, ils n'avaient pas de "pass presse" et plutôt que de m'envoyer à l'autre bout

du festoche, ils m'ont filé un "all access", le truc royal pour couper à travers tout, et mater Sleater Kinney sur scène plutôt que sous la pluie.

L'anecdote de concert "je suis pas venu ici pour souffrir, ok ?" ...

C'était à un concert de Deftones à l'Aéronef à Lille en 2006, en première partie c'était Dagoba, le son était calamiteux et le groupe aussi, pas idéal quand tu essayes de te faire un nom.

L'anecdote d'interview "je suis pas venu ici pour souffrir, ok ?" ...

En général ça se passe bien, la pire interview, c'est de celle de Sharko, le mec n'avait pas envie et était arrogant, s'est servi un truc à boire sans rien proposer, il était au boulot.

L'anecdote de festival "je suis pas venu ici pour souffrir, ok ?" ...

Je peux recaser le genou déboîté à Dour 2011 ? Alors, ce sera Dour 2012 malgré une superbe affiche, avec Ted on a vécu un festival apocalyptique à cause de la pluie. Courir d'une scène à l'autre, c'est déjà sportif mais dans ces conditions-là, c'est plus qu'usant.

Définis le W-Fenec en un mot...

Passion.

Questions cons :

Ton single préféré inavouable de cette double décennie ?

"Partons vite" de Kaolin ? "How you remind me" de Nickelback ? Ils ne sont pas inavouables car c'est écrit sur le site et j'ai écrit ce que j'en pensais avant que ça ne devienne d'énormes tubes.

La dernière fois que tu as eu les cheveux longs ?

En juin 2001 avant de repasser l'oral du CAPES.

Le dernier concert où tu as tenté un slam ? Un pogo ? Un wall of death ?

Ça remonte à quelques années mais outre l'âge et des articulations délicates, putain de genou... La présence de matos photo et la volonté de vraiment profiter du show m'écarte un peu du pit. Ceci dit, dans certaines salles, il n'y a pas de barrières entre la scène et le public et si tu veux prendre des photos, tu y vas ! Et en général, tu te prends moins de coup que quand les mecs qui slamment te passent au-dessus de la tête...

La dernière fois que tu as bu une Tourtel ?

On ne plaisante pas avec la bière. Si elle fait moins de 7°, elle ne devrait même pas pouvoir porter le nom de "bière".

Le nom du dernier groupe dont tu portais fièrement le tee-shirt il y a 20 ans ?

Avant une inondation, j'avais au moins une cinquantaine de T-Shirts de groupes, il m'arrive encore d'en porter mais je ne m'habille plus "spécialement" pour les concerts. J'étais déjà accro aux T-Shirts avant les débuts du W-Fenec et la période où les groupes m'en offraient beaucoup, j'en achetais régulièrement à Canterbury où il y avait deux boutiques spécialisées où tu pouvais déguster des Therapy? pour l'équivalent de 50 Francs.

... Et ton premier concert avec des boules quies c'était quand ?

Oui, je devrais mais je n'y arrive pas. Peut-être que j'en ai mis à un concert de Coldplay mais comme j'entendais encore la musique, je me suis finalement barré, de toute façon, j'étais venu pour la première partie.

La dernière fois que tu as porté un bracelet clouté ?

Ce serait également la première, peut-être dans une soirée déguisée un de ces jours...

La dernière fois que tu as pris un truc sur la tronche en concert ?

En festival, dans l'avant-scène, tu peux te prendre des tas de trucs mais de là à y faire gaffe... Lors d'un concert de Punish Yourself, j'ai pris une grosse rasade de peinture fluo... Le genre de trucs que tu gardes comme un trophée toute la soirée !

... et tes enfants, ils headbangent sur Tchoupi ?

Ma fille aura bientôt 6 ans, elle se désolidarise un peu de l'univers Tchoupi et fait un peu sa rebelle quand son papa écoute "sa musique" même si elle connaît certains refrains de Mass Hysteria et adore enlever les blisters des CDs.

GUI DE CHAMPI



Mais qui es tu ?

Gui de Champi, premier du nom, basé dans le Grand Est mais originaire des Hauts de France. Première collaboration en juillet 2000 par l'intermédiaire du forum du groupe lorrain Masnada sur lequel je faisais état de mes sentiments à chaud sur les groupes vus sur le festival des Eurockéennes de Belfort. Pooly couvre le fest, mais il ne verra pas grand chose du dimanche. Du coup, Oli complète avec mes dires (ou plutôt mes écrits)... En août, Oli m'accrédite aux Vieilles Charrues et c'est parti ! À l'époque, je suis célibataire et étudiant, donc beaucoup de temps libre. Aujourd'hui, je suis Clerc de Notaire à Nancy, marié, une petite fille, beaucoup moins de temps mais toujours passionné de musique.

Tes albums références de ces 20 ans ?

Je peux sortir un top cinq qui sera différent dans six mois, et qui était différent il y a un an. Je vais donc citer cinq disques qui ont changé ma vie, ou tout du moins qui l'a fait évoluer :

- Be one with the flames : la claque intersidérale. Mes premiers pas dans le punk rock, je ne m'en suis toujours pas remis. Burning Heads, Un des rares groupes dont je ne me laisserai jamais. Jamais.

- Mas001 de Masnada, fusion bouillonnante ou bouillon fusionnant, les types sont adorables, et ils me lanceront dans le bain de lumière de concert, tout ça pour avoir une place attitrée dans le camion.

- Last straight line des Flying Donuts : un album qui a quinze piges mais qui n'a pas pris une ride. Le groupe avec lequel j'ai le plus tourné. Une référence. Pour avoir assisté à des dizaines de concerts à travers la France, les types arrivaient, explosaient les scores et les headliners jouant derrière devaient ramasser leurs dents et faire en sorte de limiter la casse après la déflagration des Vosgiens. Certainement un des groupes pour lequel j'ai le plus de respect.

- The Wildhearts : mon album préféré des Anglais sorti 2007. Riche en riffs et en mélodies, un groupe adulé

en Angleterre et au Japon mais ignoré dans le reste du monde. Incompréhensible.

- Live in Paris des Backyard Babies : la bande son de notre voyage de noces avec mon épouse. Pas un chef d'œuvre, juste un disque avec lequel j'ai beaucoup de souvenirs.

Ton ou tes concerts références de ces 20 ans ?

- Velvet Revolver/Backyard Babies à Paris en 2004 : une putain de claque, moi qui était resté sur ma faim quand j'ai vu les Guns en 93.

- Slayer au Hellfest en 2012 : je n'en attendais rien pour les avoir vu plusieurs fois, et j'ai été littéralement scotché durant tout le show.

- Pearl Jam à Arras (premier passage) : un rêve de voir ce groupe que je n'avais jamais eu l'occasion de voir. Un excellent concert en compagnie d'Oli et de nos compagnes respectives.

- The Wildhearts/Hey! Hello!, Londres, 2014 : un de mes groupes préférés, ainsi que le projet dément de Ginger avec la sublime Victoria. Une soirée folle avec mon pote Pooly et nos compagnes respectives.

- Frank Turner, Nancy, 2017. Tournée française du petit génie anglais et avec l'ami Forest Pooky en support. Presque deux heures de show, une communion exceptionnelle avec l'assistance. Concert dans une péniche un jeudi soir, sold out et 80% d'Anglais et d'Allemands. Hallucinant. Le type est plus jeune que moi et a déjà plus de 2000 concerts à son actif.

- Tout dernièrement, trois concerts en trois jours de Sleepers en octobre 2017 : juste monstrueux !

Le groupe qui existait il y a 20 ans et que tu es encore étonné de voir encore tourner ?

Metallica, il y a vingt piges, n'était pas au sommet de son art, et pourtant, les gars sont toujours là. Respect. Et si je peux me permettre de placer un deuxième nom,

Baby Chaos avec un excellent dernier album et un show tout en souplesse et en puissance à Épinal en avril 2016 : complètement improbable.

Le groupe que tu as vu sur une scène de bar pourri il y a 20 ans et qui maintenant remplit les stades (ou inversement) ?

J'ai un excellent souvenir des concerts de Tryo que j'ai vu dans un club en 98. Les gars ont bien évolué, j'ai pas suivi mais je garde un touchant souvenir de ce groupe. À l'inverse, Uncommonmenfrommars que j'ai vu la première fois aux Eurockéennes en 2000 et dont les derniers [excellents] concerts auxquels j'ai assisté étaient dans les bars.

Groupe qui n'a pas splitté il y a 20 ans et que tu aimerais bien qu'ils arrêtent une fois pour toutes ?

Indochine

Groupe/artiste qui depuis 20 ans est une tuerie en concert ?

Même si je suis inconditionnel des premiers albums et que j'ai un peu lâché l'affaire ces derniers disques, Mass Hysteria reste une machine de guerre. Nashville Pussy également, mais là, ça va tout droit, je ne serai jamais déçu.

Style musical qui existait il y 20 ans et qu'on entend plus, et c'est pas une perte ?

Le neo métal. Ça existe encore ça ?

Le groupe/artiste sur lequel tu n'aurais pas parié un kopeck il y a 20 ans et qui est toujours là ?

Rammstein. Incompréhensible.

Lemmy, Chris, Chi, Chester,... qui te manque le plus ?

Lemmy, incontestablement. Il avait beau être amoindri la dernière fois que je l'ai vu en juin 2015, mais quand tu croisais le regard du type, tu tremblais tellement il en imposait. Il n'a jamais trompé son monde, il transpirait le rock.

La plus grande imposture rock/métal de ces 20 dernières années ?

J'ai toujours eu du mal à comprendre l'intérêt porté à des groupes comme Korn. En fait, je crois que je n'ai vraiment pas envie de comprendre.

Le groupe que tu as toujours raté ces 20 dernières années ?

J'ai toujours regretté de ne pas avoir vu Rage Against

The Machine. J'aurais aimé les voir dans les 90's au même titre de Nirvana ou Stone Temple Pilots.

Le festival qui était une référence en 98 et qui est maintenant un champ à patate ? Et inversement ?

C'est un peu exagéré, mais quand je regarde la prog' des Eurocks dans les 90's et aujourd'hui, ça me laisse songeur. Mais 2018 sent bon !!

L'anecdote de concert thumbs up...

Le premier concert des 20 ans des Flying Donuts, au terme duquel on offre sur scène, Mr Cu! (Kicking Records) et moi, un tribute album qu'on a mis un an à préparer sans que rien ne fuite.

L'anecdote d'interview thumbs up...

L'interview improvisée de Manu Chao à Nancy en 2000. Humble et passionnant.

L'anecdote de festival thumbs up...

Arrêter un bus vide pour nous ramener du site des Eurocks au camping, on l'a fait.

L'anecdote de concert "je suis pas venu ici pour souffrir, ok ?"...

Un concert des Amis d'Ta Femme non loin de Rodez avec Mickey 3D, High Tone, K2R Riddim. J'accompagne le groupe en tant que régisseur, et un musicien nous rejoint car en vacances dans le coin. Il arrivera avec deux heures de retard, le groupe ne jouera pas, on a fait le trajet pour rien ! Le programmateur est sur les dents mais prend l'engagement de reprogrammer l'année suivante. Ce qui sera le cas, on partagera l'affiche avec la La Ruda Salska et Mass Hysteria !

L'anecdote d'interview "je suis pas venu ici pour souffrir, ok ?"...

FFF, Krishou pas très joueur, j'ai un peu souffert, d'autant plus que j'adore ce groupe.

L'anecdote de festival "je suis pas venu ici pour souffrir, ok ?" ...

Et pourtant j'ai souffert ! Mauvaise chute dans les escaliers de Christian " Steward " Ravel le deuxième jour du Hellfest 2015 : j'ai pleuré tout le reste du week-end avec mon dos bloqué !!

Définis le W-Fenec en un mot...

Passion

Questions cons :

Ton single préféré inavouable de cette double décennie ?

“In the Shadows“. J’aimais bien ce groupe The Rasmus, tout le monde se moquait de moi, mais j’aimais bien. Et ce single, je le trouve cool. Toujours aujourd’hui. Non, en fait, je viens de réécouter et je me dois de réviser quelque peu mon jugement.

La dernière fois que tu as eu les cheveux longs ?

Ce n’est jamais arrivé.

Le dernier concert où tu as tenté un slam ? un pogo ? un wall of death ?

Ouah, c’est vieux. Ma femme me souffle dans l’oreille que j’ai slammé pour la dernière fois un concert de La Ruda en 2005 je crois, à l’Orange Bleu à Vitry.

La dernière fois que tu as bu une Tourtel ?

Jamais bu.

Le nom du dernier groupe dont tu portais fièrement le tee-shirt il y a 20 ans ?

J’ai toujours porté des “teesh“ de groupe. Je préfère te dire que le dernier que j’ai acheté est un tee-shirt des Burning Heads. Sinon, je crois que le plus vieux teesh de groupe que je mets encore aujourd’hui est un tee-shirt de Uncommonmenfrommars.

...et ton premier concert avec des boules quies c’était quand ?

Je me rappelle du concert après lequel j’ai dû porter des protections auditives : il s’agit d’un concert de Marcel et son Orchestre à St Dié au début des années 2000. Surprenant non ?

La dernière fois que tu as porté un bracelet clouté ?

Ah ah.

La dernière fois que tu as pris un truc sur la tronche en concert ?

Frank Turner en mars 2017 à Nancy. Et tous les concerts de Not Scientists. Ah, aussi Burning Heads à Genève en octobre 2017. Oui, j’ai pris les groupes sur la tronche.

...et tes enfants, ils headbangent sur Tchoupi ?

Non, ma fille adore Ghost, mais n’aime pas la voix de Justin de The Darkness.



Mais qui es tu ?

Rémiii, mandat unique de 6 années révolues, débuté lors de mes 21 ans moins deux mois en septembre 2004 / Pris en charge par PolicEmploi pour le moment / Quelque-part à la fois entre Besançon et Lyon et entre Genève et Dijon.

Tes albums références de ces 20 ans ?

En indus : Même si je n'en connais pas assez dans ce rayon, notamment sur la scène internationale, je choisis Sexplosive locomotive de Punish Yourself, sans conteste.

En métal : The battle of Los Angeles de Rage Against The Machine car il rentre dans la fenêtre temporelle (l'éponyme est trop vieux) et parce que j'ai connu le groupe par cet album-là en 1999.

En rock : Instinctivement ce serait sans soucis Tostaky ou 666.667 Club de Noir Désir mais étant eux aussi frappés par la limite d'âge, j'opte pour Tout doit disparaître des Thugs afin de souligner la trajectoire particulière de ce groupe angevin.

En pop : Pour ce style que je n'écoute pas assez : Wit-hout you l'm nothing de Placebo. Découvrir ça quand t'es ado, c'est magique.

En punk : Il y a tellement de sous-familles que le choix est cornélien... Je ne connais pas assez la scène anglo-saxonne, je ne vais pas ressortir non plus les Bérus du placard et comme les Burning Heads risquent d'être mis à l'honneur par Gui de Champi, je vote pour Justin(e) et s'il faut faire un choix parmi leurs productions : Treillères über alles.

En "fusion" : Pas mal de prétendants aussi (Freedom For King Kong, Monsieur Z, Silmarils, No One Is Innocent, ...) et si certains groupes ont "mal vieilli" à la ré-écoute (je ne donnerais pas de nom), je reste attaché à Oneyed Jack et comme Arise fête ses 20 ans, c'est celui-là que je retiens.

En rap : Sans hésiter et au risque de me répéter, A travers spleen & mascarades de Calavera. Mais jetez aussi une oreille sur Redbong, Skalpel ou Kyma...

En électro : On aurait pu attendre les incontournables Ez3kiel mais c'est Duck & cover de nos amis suisses de Reverse Engineering que je retiens pour m'avoir foutu une sacrée claque à l'époque.

En compilation : Liberté de circulation, en soutien au Gisti, le Groupe d'Intervention et de Soutien aux Immigrés.

En tribute-album : Le double-CD Mort aux Ludwig où 40 groupes indés rendent hommage aux Ludwig Von 88 est assez bien réussi.

En live : Le double-CD En public de Noir Désir, capté lors de leur dernière tournée.

En DVD : Dans la vapeur et le bruit de La Ruda Salska, très généreusement fourni.

Ton ou tes concerts références de ces 20 ans ?

Doppler, ainsi que la première partie dénommée Slashers, en 2009 : quelles claques !

Punish Yourself lors du festival de la Guerre du Son en 2009 en compagnie du collectif Organic Comix qui réalisait des toiles pendant le show.

La découverte de Archie Bronson Outfit lors du festival de Dour 2010.

Burning Heads aux Tanneries de Dijon en 2015.

Sans oublier la douzaine de concerts de Generic ainsi que la quinzaine de concerts des Ramoneurs de Menhirs...

Quel groupe existait déjà il y a 20 ans et que tu es encore étonné de voir encore tourner ?

Ils sont plutôt discrets pour se produire mais pour avoir vu les Sleepers deux fois ces dernières années, je dirais qu'ils sont... imperturbables ! (et c'est un compliment !)

Le groupe que tu as vu sur une scène de bar pourri il y a 20 ans qui maintenant remplit les stades (ou inversement) ?

Je n'avais pas assisté au concert mais j'ai souvenir d'avoir vu des affiches pour Dionysos qui était passé dans la salle des fêtes de la petite ville où je crèche aux alentours de 1999 et force est de constater qu'ils ont eu une jolie trajectoire depuis.

Le groupe qui n'a pas splitté il y a 20 ans et que tu aimerais bien qu'ils arrêtent une fois pour toutes ?

Gun's n' Roses ! Ce groupe fait partie de ceux dont que je ne comprends littéralement pas l'existence.

Le groupe/artiste qui depuis 20 ans est une tuerie en concert ?

Sur la petite scène francophone, peut-être bien les Tagada Jones qui ont abordé plusieurs styles, qui ont évolué et réussi à se maintenir en bonne forme, même si je suis moins fan des derniers albums. Sur la scène internationale, je n'ai pas assez d'expériences pour pouvoir émettre un avis.

Style musical qui existait il y 20 ans et qu'on entend plus, et c'est pas une perte ?

Les "Boys band"... Et encore, qualifier ça de "style musical", on peut en discuter...

Le groupe/artiste sur lequel tu n'aurais pas parié un kopeck il y a 20 ans et qui est toujours là ?

Il y a sûrement d'autres exemples mais ceux qui me viennent à l'esprit sont des groupes comme Aston Villa ou Luke qui n'auraient pu sortir qu'un ou deux disques avant de se séparer et, finalement, ont réussi à creuser leurs sillons. Même si ils ne font pas forcément partie de ce que j'écoute, je trouve chouette d'avoir réussi à s'installer dans la durée.

Lemmy, Chris, Chi, Chester,... qui te manque le plus ?

Gros respect pour Lemmy mais ce n'est pas ma génération, je ne pouvais pas -c'était épidermique- entendre la voix de Chris, quant à Chester... je préfère me taire. C'est donc Chi, et les souvenirs des premiers Deftones, qui manquent le plus.

La plus grande imposture rock/métal de ces 20 dernières années ?

Foo Fighters, c'est une arnaque, ce truc.

Le groupe que tu as toujours raté ces 20 dernières années ?

Psykup du temps du premier album et.. encore ratés ces derniers temps lors d'un concert suite à leur reformation. Ainsi que Dirge que j'ai manqué ce printemps.

Le festival qui était une référence en 98 et qui est maintenant un champ à patate ? Et inversement ?

Le Malsaucy n'est pas devenu un champ de patates mais les Eurockéennes feraient bien de laisser la faune et la flore tranquille plutôt que de faire souffrir quelques dizaines de milliers de spectateurs chaque été. Au contraire, le site a été délocalisé de quelques kilomètres il a 10 ans et l'affiche est devenue nettement plus mainstream mais le Festival de la Paille, dans le Doubs, a connu une sacrée évolution.

L'anecdote de concert thumbs up...

Attends, je traduis "thumbs up"... Ah, d'accord : le "meilleur moment". Disons la partie de cul-nu après le concert de Generic dans une toute petite salle du Jura.

L'anecdote d'interview thumbs up...

Avoir accompagné Ted pour l'interview de Lofofora et voir la décontraction de Reuno et Vincent.

L'anecdote de festival thumbs up...

Il y en aurait tellement... Au hasard : les slams géants de Mathias Malzieu de Dionysos...

L'anecdote de concert "je suis pas venu ici pour souffrir, ok ?"...

Ce serait désobligeant de citer des groupes mais certaines soirées associent des styles assez antagoniques et on peut avoir tendance à se demander ce qu'il se passe. Mais cela reste une portion congrue des concerts qui sont programmés...

L'anecdote d'interview "je suis pas venu ici pour souffrir, ok ?"...

Je n'ai pas assez donné d'interview pour avoir souffert.

L'anecdote de festival "je suis pas venu ici pour souffrir, ok ?"...

La scène-boîte-de-nuit-Duracell sur le camping des Eurockéennes en 2007 (je suis rancunier).

Définis le W-Fenec en un mot...

Indomptable.

Questions cons :

Ton single préféré inavouable de cette double décennie ?

“L’effet Eiffel” de Candie Prune.

La dernière fois que tu as eu les cheveux longs ?

Autour de l’an 2000.

Le dernier concert où tu as tenté un slam ? un pogo ? un wall of death ?

Je ne me souviens pas avoir tenté ce genre d’expérience.

La dernière fois que tu as bu une Tourtel ?

Je ne me souviens pas avoir tenté ce genre d’expérience. Mais si j’ai oublié, c’est pour une raison différente que pour la question précédente.

Le nom du dernier groupe dont tu portais fièrement le tee-shirt il y a 20 ans ?

Bérurier Noir !

...et ton premier concert avec des boules Quiès c’était quand ?

Le port des protections (auditives) a été assez aléatoire ce qui fait que cela a dû être il y a assez longtemps en arrière.

La dernière fois que tu as porté un bracelet clouté ?

Ce genre d’expérience ne m’a jamais effleuré l’esprit.

La dernière fois que tu as pris un truc sur la tronche en concert ?

En 2009, mon tempétueux appareil photo est parvenu à me percer une arcade sourcilière alors que je franchissais une barrière au Transbordeur.

...et tes enfants, ils headbangent sur Tchoupi ?

“Faire des enfants est contre-révolutionnaire : ça gâche et ça rend con” - Noël Godin, entarteur et humoriste belge.

“Make art, not babies” - Anonyme.

TED



Mais qui es tu ?

Ted, officiellement rentré dans la team vers la fin 2008 à 27 ans, après quelques années de tractation, mon premier article date de 2006 et ma première visite date de 2000, depuis je n'ai plus arrêté de squatter le site et de partager mes avis notamment dans des débats houleux sur le forum à la grande époque des premiers réseaux, soit première moitié des années 2000. Côté vie professionnelle, je suis co-gérant d'un studio de création graphique et audiovisuelle avec celui qui nous fait notamment les belles photos et couvertures de notre magazine, à savoir Guillaume. Je suis Franc-Comtois d'origine installé à Paris depuis 11 ans et depuis pas mal de temps, je voyage très régulièrement au Maroc, qui n'est pas le pays du fennec. L'histoire aurait été trop belle sinon.

Tes albums références de ces 20 ans ?

Question méga difficile. Pour rester globalement dans la ligne éditoriale, ça peut donner ça :

Massive Attack - Mezzanine (1998)
 Chokebore - Black black (1998)
 At the Drive-In - In/Casino/Out (1998)
 Placebo - Without you I'm nothing (1998)
 Virago - Introvertu (1998)
 dEUS - Ideal crash (1999)
 Mr Bungle - California (1999)
 Mass Hysteria - Contraddiction (1999)
 Lofofora - Dur comme fer (1999)
 Radiohead - Kid A (2000)
 Elliott Smith - Future 8 (2000)
 Deftones - White pony (2000)
 At the Drive-In - Relationship of command (2000)
 Röyksopp - Melody A.M (2001)
 Fugazi - The argument (2001)
 Millionaire - Outside the simian flock (2001)
 Nada Surf - Let go (2002)
 Last Days Of April - Ascend to the stars (2002)
 The Roots - Phrenology (2002)
 Denali - Denali (2002)
 Ulver - Perditiön city (2002)
 Freedom For King Kong - Marche ou rêve (2003)

Radiohead - Hail to the thief (2003)
 QOTSA - Songs for the deaf (2003)
 The Mars Volta - De-loused in the comatorium (2003)
 Loco Locass - Amour oral (2004)
 Engine Down - Engine down (2004)
 Blonde Redhead - Misery is a butterfly (2004)
 Clutch - Blast tyrant (2004)
 Metric - Live it out (2005)
 Bloc Party - Silent alarm (2005)
 M83 - Before the dawn heals us (2005)
 Des Ark - Loose lips sink ships (2005)
 Soapkills - Enta fen (2005)
 Malajube - Trompe l'œil (2006)
 Peter Bjorn & John - Writer's block (2006)
 Sonic Youth - Rather ripped (2006)
 Arcade Fire - Neon bible (2007)
 Portishead - Third (2008)
 Doppler - Songs to defy (2008)
 Kylesa - Static tensions (2009)
 Porcupine Tree - The incident (2009)
 Mastodon - Crack the skye (2009)
 Arch Woodmann - Mighty Scotland (2010)
 Niveau Zero - In_Sect (2010)
 Knut - Wonder (2010)
 Duchess Says - In a fung T ! (2011)
 Modeselektor - Monkeytown (2011)
 Dirty Projectors - Swing lo Magellan (2012)
 Jessica93 - Who cares (2013)
 Ventura - Ultima necat (2013)
 Cheveu - Bum (2014)
 Chelsea Wolfe - Abbyss (2015)
 Clara Clara - Bugarach (2016)
 Moderat - III (2016)
 David Bowie - Blackstar (2016)
 Grizzly Bear - Painted ruins (2017)
 BRNS - Sugar high (2017)

Ton ou tes concerts références de ces 20 ans ?

J'ai vu énormément de concerts depuis 20 ans, ma mémoire me fait défaut par moments, donc ceux qui m'auraient le plus marqué, là comme ça, je dirais :

Metallica aux Eurockéennes de Belfort en 1999

Fear Factory aux Artefacts à Strasbourg en 1999
 Mass Hysteria au Noumatrouff à Mulhouse en 1999
 Fantômas aux Eurockéennes de Belfort en 2001
 Nostromo au Cylindre à Larnod en 2002
 The Mars Volta au Centre Bell à Montréal en 2003
 Blonde Redhead aux Eurockéennes de Belfort en 2004
 Freedom For King Kong au Moulin de Brainans en 2004
 Lofofora au Furyfest en 2005
 The Bloodhound Gang au Trabendo à Paris en 2005
 dEUS dans un appartement nommé "Main Hall" à Montréal en 2006
 Ministry au Medley à Montréal en 2006
 The Roots à Métropolis à Montréal en 2006
 Tool à Rock en Seine à Paris en 2007
 Magma à la Cité de la Musique à Paris en 2008
 Portishead au Zénith de Paris en 2008
 Rage Against The Machine à Rock en Seine en 2008
 A Place To Bury Strangers et Doppler à la Mécanique Ondulatoire à Paris en 2009
 Prong sur la petite Scène Bastille en 2009
 Nine Inch Nails au Zénith de Paris en 2009
 Sonic Youth au Palais des Congrès en 2009
 Faith No More à Rock en Seine en 2009
 65daysofstatic à l'Élysée Montmartre en 2010
 Nada Surf à La Maroquinerie en 2010
 Deftones au Trianon à Paris en 2010
 High Tone au Bataclan en 2011
 Charles Bradley à Dour en 2011
 Neurosis à Dour en 2011
 Duchess Says au Nouveau Casino à Paris en 2012
 AmenRa à Dour en 2013
 Thee Oh Sees à Dour en 2013
 The Dillinger Escape Plan au Divan du Monde à Paris en 2013
 Swans à La Maroquinerie en 2014
 Coilguns au Pícolo à St-Ouen en 2014
 La Colonie de Vacances à la Gaieté Lyrique en 2015
 Le Prince Harry à La Ferme Électrique en 2015
 At the Drive-In au Trianon en 2016
 La Jungle au Cirque Électrique à Paris en 2016
 Rammstein au Download Festival à Paris en 2016
 Daïkiri à La Ferme Électrique à Tournan-en-Brie en 2017
 Prophets Of Rage au Download Festival à Paris en 2017
 Un petit bonus hors-sujet mais non des moindres : Paco de Lucia au Zénith de Paris en 2010, le seul concert où j'ai versé une larme, dans mon top 3.

Le groupe qui existait il y a 20 ans et que tu es étonné de voir encore tourner ?

J'allais dire Nostromo parce que, franchement, j'aurais

pas parié un kopeck sur une reformation. Idem pour Faith No More, mais eux, il est possible que leur retour soit pour une toute autre autre raison, d'ailleurs ils ont peut-être déjà décidé de respliter.

Le groupe que tu as vu sur une scène de bar pourri il y a 20 ans et qui maintenant remplit les stades (ou inversement) ?

Alors, il y a 20 ans, à part quelques exceptions comme accompagner mon père à un concert de Johnny Hallyday en 1992, j'avais pas encore totalement le permis voiture, donc je ne pouvais pas trop me déplacer seul et en toute indépendance. J'ai tenté par tous les moyens de rejoindre le site du Malsaucy pour aller voir Sepultura, Ministry et les Red Hot Chili Peppers en 1996, mais à mon grand regret éternel, mes parents n'étaient pas chauds (et ils avaient une raison valable à l'époque). Et sinon, tous les groupes que j'ai vu dans un bar pourri il y a 20 ans n'existent plus. D'ailleurs, certains de leurs membres doivent sûrement encore jouer dans des groupes qui sont, à n'en point douter, chroniqués sur le W-Fenec.

Groupe qui n'a pas splitté il y a 20 ans et que tu aimerais bien qu'ils arrêtent une fois pour toutes ?

Au pif, Indochine ? La liste est trop longue.

Groupe/artiste qui depuis 20 ans est une tuerie en concert ?

Idem, la liste est longue : Tool, Ministry, Björk, Nine Inch Nails. Bon, après ce sont des humains, donc ils ont le droit à l'erreur sur des dates.

Le style musical qui existait il y 20 ans et qu'on entend plus, et c'est pas une perte ?

Le premier mot qui me vient à l'esprit c'est "Néo-Métal".

Le groupe/artiste sur lequel tu n'aurais pas parié un kopeck il y a 20 ans et qui est toujours là ?

Il y a 20 ans, peut-être pas, mais tous ces groupes américains insupportables comme Papa Roach, Sum 41, P.O.D, Linkin Park (bon, là, par la force des choses, c'est fini depuis peu...) qui faisait souvent les unes de Rock Sound fut un temps.

Lemmy, Chris, Chi, Chester,... qui te manque le plus ?

Par élimination Chi, parce que j'aurais bien voulu voir si Deftones aurait pris la même direction musicale avec lui, ses grosses gueulantes me manquent et sur scène il avait une vraie prestance. Lemmy représentait plus une icône rock qu'un musicien, et je ne m'intéresse

uniquement qu'à l'aspect artistique. Il était vieux et ça faisait bien longtemps que c'était fini sur ce point-là, et les concerts de Motörhead sur les dernières années étaient de qualité médiocre. Chris avait une superbe voix mais malheureusement elle ne m'a jamais fait vibrer [c'est plutôt le contraire d'ailleurs] puis je n'ai jamais été fan de son travail hormis sur quelques albums de Soundgarden. Et concernant Chester, je n'ai aucun commentaire particulier à faire dans le sens où je n'ai jamais compris l'intérêt de Linkin Park.

La plus grande imposture rock/métal de ces 20 dernières années ?

Imposture est un mot fort, on ne pourra jamais empêcher un groupe de s'éclater à jouer devant son public, surtout quand il arrive enfin à le trouver. Comme disait un certain rappeur français à l'époque où il faisait des trucs bien : "T'aimes ou t'aimes pas, dis-moi, toi qui sais tout, si tu kiffes pas renou, t'écoutes pas et puis c'est tout." Du coup, lui maintenant, c'est devenu une imposture.

Le groupe que tu as toujours raté ces 20 dernières années ?

Figure toi que ça aurait pu marcher avec Radiohead jusqu'à il y a encore deux ans, et puis la malédiction s'est terminée car depuis je les ai vus deux fois. Pour des raisons diverses et obscures à chaque fois, je les avais loupés sur toutes leurs tournées, mais je crois que si le divin existe il n'a jamais voulu que je vois ce groupe live. Depuis, il a craqué. Mais pour répondre à la question, je dirais Depeche Mode et The Cure, ce sont vraiment les deux légendes encore en vie qu'il me reste à aller voir en concert. Pour le reste, les groupes n'existent plus, et je suis vraiment déçu de ne pas avoir eu cette opportunité de voir Fugazi en live.

Le festival qui était une référence en 98 et qui est maintenant un champ à patates ? Et inversement ?

Je vais dire les Eurocks même si le Malsaucy est loin d'être un champ de patates. Par contre, sa programmation, ça c'est possible. Ça marche aussi avec Les Vieilles Charrues, non ?

Si on retourne la question, tu prends les festivals qui se sont créés après comme le Hellfest, Rock en Seine ou le Motocultor par exemple. Il y a une tonne de festivals partout maintenant.

L'anecdote de concert thumbs up...

Ce sera forcément Duchess Says car Annie-Claude est une fille complètement imprévisible, il se passe tou-

jours quelque chose à n'importe quel moment de ses spectacles. J'essaie d'aller les voir sur chaque tournée, étant un grand fan, car je sais que ça vire au grand n'importe quoi à chaque fois. Je me souviens plus particulièrement d'un show au Nouveau Casino à Paris en 2012 où elle était déchainée comme jamais, elle montait sur le bar, se pendait limite au lustre, bref, à un moment je me suis retrouvé à la porter à bout de bras où elle a fini assise sur les mains en train de chanter tranquille. Un grand moment !

L'anecdote d'interview thumbs up...

Sans conteste, celle que j'ai eue avec Tom Barman de dEUS, un musicien que j'admire énormément, d'une classe géniale. Je crois d'ailleurs que ça doit être la première que j'ai réellement faite pour W-Fenec. Il avait enchaîné je ne sais combien d'interviews durant toute la journée, entrecoupées de sessions photos, et j'étais le dernier à m'entretenir avec lui. Le type paraissait assez fatigué d'avoir parlé toute la journée, je le sentais moyen, et au final ça a été une crème de bout en bout. À la fin de l'interview, il me fait : "Ted, tu viens nous voir demain soir, hein ?" J'étais gêné car je n'avais pas pu avoir de place, c'était complet depuis un bail et son label de l'époque n'avait pas pu m'avoir d'invitation, et il me répond de façon assurée "Non non, tu viens, je te le confirme, tu es sur ma guest list personnelle." Je rentre chez moi heureux comme tout d'avoir pu rencontrer quelqu'un que j'estime beaucoup en tant qu'artiste et puis quand j'ouvre la porte de mon appartement, je le découvre sens dessus-dessous, un vrai carnage, je venais de me faire cambrioler et voler des affaires dont mon ordi. Dans le genre "ascenseur émotionnel", je crois qu'il est dur de faire mieux.

L'anecdote de festival thumbs up...

Il y a deux côtés, celui de la presse et celui du festivalier.

Parmi les nombreuses anecdotes côté presse, il y en a une qu'était pas mal du tout qui s'est passée à Dour. On était avec Cactus au stand presse entre deux concerts et on discutait avec un copain journaliste, quand soudain un attroupement de personnes est survenu à côté de nous. On spéculait sur le nom de la célébrité qui attirait autant de monde car cela ne pouvait être que ça, elles passaient régulièrement dans le stand presse, on s'attendait à une méga star américaine. Au final, au bout de 5 minutes on se rend compte que c'est Soprano, un rappeur français, ancien membre de Psy 4 de la Rime, plutôt connu par le grand public, d'où ce remue-

ménage. L'air de rien, on reprend notre conversation, le bordel continue à côté, et voici qu'un vieux gars fringué chelou tout petit débarque seul près de nous pour nous demander où était passée sa manageuse. Ce mec on l'a quasi reconnu instantanément, c'était Flavor Flav de Public Enemy. Tu vois le délire ? C'est une légende du rap américain contestataire, et juste à côté, t'as un amas de gens qui s'extasiaient devant un gars qui ne représente pas grand chose à côté de Flavor Flav et par extension de Public Enemy. C'est dans ces moments là qu'on se dit qu'on a vraiment vieilli.

Côté festivalier, je crois que je vais choisir ma première anecdote de festival aux Artefacts à Strasbourg en 1999. On était avec des amis en plein après-midi entre deux concerts aux abords des barrières de sécurité devant la scène. Une nana d'une beauté absolue passe devant nous, évidemment tout le monde la mate en la suivant du regard, tu sais un peu comme dans les films de teen movie, et d'un seul coup il y a un gars d'une petite taille complètement énorme genre un métalleux d'un mètre cube qui commence à la choper par la taille et lui rouler une pelle. On hallucine car on se demande comment un mec pareil peut se taper une nana aussi belle. Le mec se retourne, c'était Dino Cazares de Fear Factory qui revenait d'une ballade sur le site. Du coup, on a pu discuter un peu avec lui tout en chopant des dédicaces, sauf moi car son marqueur ne marchait plus. Ça me ressemble bien ça. Enfin si, j'ai pu avoir un autographe... d'un gars que je connaissais pas, sûrement son roadie...

L'anecdote de concert "je suis pas venu ici pour souffrir, ok ?"...

J'ai surtout souffert pour les Burning Heads un soir de mai 2004 au Moulin de Brainans. Les mecs jouent devant 20 ou 30 personnes dans une salle d'une capacité d'environ 700 personnes. J'avais vraiment de la peine, ils essayaient de faire comme si la salle était pleine mais ça prenait pas, t'avais deux camés qu'étaient tout devant qui passaient leur temps à se foutre de la gueule du groupe et de faire chier les quelques personnes qui avaient là une opportunité incroyable de voir les Burning en concert presque en mode intimiste tellement il y avait peu de personne. Si j'avais été à la place du groupe, je crois que j'aurais annulé le concert. Au final, les deux perturbateurs se sont fait virer à coups de pompes dans le cul par le public, il n'y avait pas de videurs à l'époque, fallait faire sa loi.

J'en ai une autre aussi complètement terrifiante : se taper une crise de tachycardie assez féroce pendant

tout un concert de Porcupine Tree, j'ai cru que j'allais crever sur place. N'importe qui normalement constitué serait parti au bout de 10 minutes soit chez lui, soit aux urgences, moi non. L'expérience fut désagréable et bizarre mais unique en son genre.

L'anecdote d'interview "je suis pas venu ici pour souffrir, ok ?"...

Je vais citer deux anecdotes complètement différentes.

Pour la première, il s'agit de la seule interview que j'ai faite qui s'est plus ou moins bien passée. Je tairai le nom du groupe car il est toujours actif et plus que jamais car il a sorti un album tout récemment. Donc j'arrive pour l'interview, déjà les mecs se prennent la tête pour savoir qui va répondre, je me rends compte qu'il y a visiblement un "leader" dans la formation, on était pas loin d'ailleurs du sketch de la Negra Bouch' Beat des Inconnus quand on leur demande s'il y a un leader. Bref, finalement, le groupe entier décide de répondre aux questions. Au bout de trois minutes, on change de place car ça convient pas au "leader", on se retrouve au sous-sol de la salle et plus les questions défilent moins les mecs sont d'accord entre eux sur les réponses. Un début d'une légère engueulade entre les membres commence et je me dis que je n'aurai pas ce que je veux, voire que je ne finirai tout simplement pas l'interview. Au final, le batteur se casse, la tension redescend et je fais face à un mec un peu blasé qui parle peu et son bassiste à côté qu'essaie de faire redescendre tant bien que mal la pression en faisant des blagues. C'était une expérience assez surréaliste.

Pour la deuxième, et Rémi en est témoin, c'est celle de Reuno de Lofofora que j'ai réalisée au festival La Guerre Du Son à Landresse dans le Doubs. Un grand moment ! Reuno était survolté, ne tenait pas en place et n'arrêtait pas de bâcher Vincent, leur batteur qui venait d'arriver dans le groupe, et moi-même, que ça soit sur mes questions ou même quand j'interagissais avec lui. C'était très taquin, rien de méchant et on s'est bien fendu la gueule pendant et après l'interview. L'une des meilleures que j'ai faite en presque dix ans de W-Fenec.

L'anecdote de festival "je suis pas venu ici pour souffrir, ok ?" ...

Cette anecdote sera consacrée à la météo. D'une part, parce que c'est elle qui m'a fait rater entre autres Deftones en 2001 aux Eurocks, concert annulé à cause de fortes trombes d'eau et de rafales de vent, on n'y voyait

plus rien à un mètre, les gens couraient de partout, c'était l'apocalypse, les organisateurs ont dû évacuer le site. Et d'autre part, parce que vivre Dour 2012 dans un champ de boue qui t'arrive par moments jusqu'aux genoux, c'est pas top du tout. On a pas mal souffert ce jour-là, pour preuve on a mis 4h à sortir du parking au milieu la nuit. Je t'explique pas l'état dans lequel on était.

Définis le W-Fenec en un mot

Passion !

Questions cons :

Ton single préféré inavouable de cette double décennie ?

De mon point de vue, rien n'est inavouable. Du point de vue des autres, pas mal de choses sont possiblement inavouables, au pif je dirais "La monotonie" de Benjamin Biolay, un titre de son premier album qui me transporte toujours autant.

La dernière fois que tu as eu les cheveux longs ?

J'ai tout rasé en 2003 après mon premier retour de Montréal. Nouvelle vie, nouvelle tête.

Le dernier concert où tu as tenté un slam ? un pogo ? un wall of death ?

Quand j'ai compris qu'on n'était pas obligé de faire ça pour profiter pleinement d'un concert, soit il y a longtemps maintenant.

La dernière fois que tu as bu une Tourtel ?

J'en ai jamais bu de toute ma vie.

Nom du dernier groupe dont tu portais fièrement le tee-shirt il y a 20 ans ?

Un vieux T-Shirt Ride the lightning de Metallica qui est complètement ravagé depuis mais que je remets encore de temps en temps.

...et ton premier concert avec des boules quies c'était quand ?

Comme j'ai joué de la musique en groupe relativement tôt, j'ai toujours pris l'habitude de mettre mes boules quies, donc j'ai sûrement dû les utiliser dès les premiers concerts. Mais ça m'arrive de les enlever quand le volume sonore est acceptable.

La dernière fois que tu as porté un bracelet clouté ?

Je n'ai jamais porté ce genre d'objets. Je me sens avant tout amoureux de musique peu importe le style, je suis

donc par nature un peu aux antipodes de l'univers carnavalesque des métalleux. C'est peut-être d'ailleurs pour ça que je me sentais proche de l'esprit de groupes comme Helmet ou Fugazi à l'époque.

La dernière fois que tu as pris un truc sur la tronche en concert ?

Coup de coude violent l'année dernière dans la fosse de l'Olympia pour Deftones. Ça arrive souvent quand tu t'exposes. J'ai même réussi à me prendre une baguette de batterie sur la tête qu'un batteur avait lancée à la fin de son concert.

CACTUS



Mais qui es tu ?

David aka Cactus, entré dans le terrier je ne sais plus trop quand. Un peu à l'écart pour le moment pour raisons d'hyperactivité professionnelle et d'éparpillement. Je suis livreur nocturne de "produits apéritifs" depuis 3 ans et j'organise des concerts pour une asso qui s'appelle Mohamed Dali, un peu l'équivalent lillois d'En Veux Tu En V'la, qui bosse en qualité de sous-traitant/résident la programmation d'un lieu culturel qui s'appelle La Malterie.

Les albums références de ces 20 ans ?

En indus : Je ne suis pas méga-branché indus mais allez... Downward spiral de Nine Inch Nails tient la corde.

En métal : Will Haven Carpe diem, un album de Breach, un album de Botch... Donc du métal nettement teinté musique en 'core

En rock : Une foule... Chokebore, Sonic Youth, Helmet...

En pop : Grandaddy, Pavement, Blur...

En punk : Fugazi, Black Flag, Minutemen...

En "fusion" : Non.

En rap : Des milliers... Tyler The Creator, Earl Sweatshirt, Busdriver, Sleaford Mods ...

En compilation : J'aime pas les compilations. La dernière que j'ai écoutée assidûment, cela devait être une compilation Rocksound. Donc une putain d'éternité.

En tribute-album : L'album Redoo en hommage au Doo-little des Pixies. Avec que des groupes lillois excellents.

En live : Le live, je préfère nettement le vivre en vrai.

En DVD : idem.

Ton ou tes concerts références de ces 20 ans ?

Une foule (puisque j'en organise...) et que j'ai la chance

de vivre à Lille. Une ville où ça bouillonne pas mal niveau concerts grâce à quelques activistes acharnés...

Quel groupe existait déjà il y a 20 ans et que tu es encore étonné de voir encore tourner ?

Plein...

Le groupe qui n'a pas splitté il y a 20 ans et que tu aimerais bien qu'ils arrêtent une fois pour toutes ?

Queens Of The Stone Age.

Groupe/artiste qui depuis 20 ans est une tuerie en concert ?

J'ai vu Unsane il y a quelques semaines à Dunkerque. Toujours impeccable de rigueur, de violence sonore et de jouissance...

Style musical qui existait il y 20 ans et qu'on entend plus, et c'est pas une perte ?

Le ska ?

Lemmy, Chris, Chi, Chester,... qui te manque le plus ?

Aucun. Ils ont tous bien vécu. Paix à leurs âmes.

La plus grande imposture rock/métal de ces 20 dernières années ?

Queens Of The Stone Age.

Le festival qui était une référence en 98 et qui est maintenant un champ à patate ? Et inversement ?

Aucun... Je suis attaché à Dour pour son éclectisme mais je me sens trop vieux pour ces bêtises maintenant...

L'anecdote de concert thumbs up...

Plein de concerts. J'ai la chance en plus de partager des moments d'intimité avec plein de groupes. Parfois, cela renforce mon amour pour eux. Parfois, pas du tout...

L'anecdote d'interview thumbs up...

Quand Ted est venu de Paris pour interviewer Ventura, le meilleur groupe suisse du monde. Le groupe avait fait une date pas terrible la veille, ils ont été accueillis

comme des rois à la Malterie... Ils se sentaient pas bien dans leurs pompes, on leur a donné de l'endorphine par palettes. Ils sont repartis ravis et regonflés à bloc. Ces types sont géniaux. Leur musique est génial. Vivement qu'ils se secouent les puces pour donner un successeur à leur dernier fantastique album....

L'anecdote de festival thumbs up...

Avec Ted, on a croisé Flavor Flav de Public Enemy, soit une légende du hip-hop américain, étonnamment accessible pour un type que l'on imagine entouré de garde du corps bodybuildés...

L'anecdote de concert "je suis pas venu ici pour souffrir, ok ?"...

Certains choix de programmation à Dour font mal. Mais cela fait parti du jeu et de la ligne éditoriale du festival, l'ouverture.

L'anecdote de festival "je suis pas venu ici pour souffrir, ok ?"...

Certains choix de programmation à Dour font mal. Mais cela fait parti du jeu et de la ligne éditoriale du festival, l'ouverture. (bis)

Définis le W-Fenec en un mot...

Survivant.

Questions cons :

Ton single préféré invouable de cette double décennie ?

Plein. Je suis le premier à reconnaître des qualités à un single très mainstream...

La dernière fois que tu as eu les cheveux longs ?

En ce moment.

Le dernier concert où tu as tenté un slam ? un pogo ? un wall of death ?

Je suis déjà trop vieux pour ces bêtises, je regarde les concerts les bras croisés (et en bouillonnant intérieurement...)

La dernière fois que tu as bu une Tourtel ?

Je n'ai jamais bu de bière sans alcool. Quand je ne dois pas boire de l'alcool, je n'en bois pas.

Le nom du dernier groupe dont tu portais fièrement le tee-shirt il y a 20 ans ?

Nirvana, Public Enemy...

...et ton premier concert avec des boules Quiès c'était quand ?

Sunn O))) (et le concert dont je me suis barré très vite tellement c'était fort et imbuvable physiquement, psychologiquement...)

La dernière fois que tu as porté un bracelet clouté ?

Je ne porte que des slips à clous. Et seulement quand j'ai l'honneur de voir Ted, également dans l'équipe du W-Fenec.

La dernière fois que tu as pris un truc sur la tronche en concert ?

J'ai une capacité de résilience qui joue du grindcore, donc j'oublie vite.

...et tes enfants, ils headbangent sur Tchoupi ?

J'ai un chat qui désapprouve régulièrement ce que je peux écouter (elle ne supporte que les podcasts de France Culture cette petite snob...)

AURELIO



Mais qui es tu ?

(The) Aurelio n'est pas un être humain mais un "concept éditorial". Importé d'Asie bien entendu, avec toutes les dérives que cela suppose (si tu imagines cinq petits vietnamiens rédigeant des chroniques à 4h du mat' avec des montagnes de nems pour seule nourriture, c'est normal).

Tes albums références de ces 20 ans ?

Oceansize - Effloresce (parce qu'il m'a donné l'envie d'écrire sur la musique et du coup, voilà quelques centaines de conneries sur le W-Fenec, comme quoi, ça ne se joue à pas grand chose parfois... Puis surtout je peux l'écouter 200 fois et jamais me lasser).

Radiohead - Kid A (parce que. C'est tout, ce n'est même pas discutable).

NIN - The Fragile (ou en fait toute la discographie du groupe)

Sigur Ros (parce que c'est dur de faire plus beau quand même) et à la volée on va glisser un petit Cult Of Luna, un Neurosis, un Meshuggah et si ça rentre, au choix un disque signé Philip Glass, Mezzanine de Massive Attack et Jane Doe de Converge, voilà, c'était le passage "il y en a un peu plus, j'vous le mets quand même".

Ton ou tes concerts références de ces 20 ans ?

(The) Aurelio a basé son terrier du côté du Sud-Est de la France. Autant te dire que des concerts références, c'est compliqué. Déjà un concert digne de ce nom tout court c'est délicat...

Le groupe qui existait il y a 20 ans et que tu es encore étonné de voir encore tourner ?

Indochine évidemment. Mais je m'inquiète surtout pour les gens qui les écoutent depuis 20 ans en fait. Et pourtant, j'en connais.

Le groupe que tu as vu sur une scène de bar pourri il y a 20 ans et qui maintenant remplit les stades (ou inversement) ?

J'avais 14 ans il y a 20 ans et vivais déjà dans le Sud-Est, autant te dire que les seuls trucs que j'aurais pu voir dans un bar pourri à l'époque c'est Pierpoljak. Bon, le mec est mort depuis, fort heureusement. Non ? Ah merde. Bah, mes excuses à sa famille.

Le groupe qui n'a pas splitté il y a 20 ans et que tu aimerais bien qu'ils arrêtent une fois pour toutes ?

À part Muse et Indochine qui sont évidemment hors-concours, je vais répondre que si Pleymo pouvait également tout arrêter (même que si c'est le cas, je reviens au W-Fenec), ce serait pas plus mal. Parce que les reformations des groupes top : ok. Mais quand tu faisais de la daube il y a vingt ans, ne rêve pas, ça ne sera pas mieux même en tablant pour que les gens soient plus cons. Bon OK Donald Trump est président des USA. Sinon Incubus et les Red Hot. Parce que ça devient gênant. Même pour eux.

Le groupe/artiste qui depuis 20 ans est une tuerie en concert ?

Neurosis. Parce que bon... quand même quoi. Les patrons de la patronnerie, tout ça.. Sigur Ros, pour les mêmes raisons.

Le style musical qui existait il y 20 ans et qu'on entend plus, et c'est pas une perte ?

Le reggae. D'accord, ça existe encore un peu, mais si on pouvait ne plus l'entendre du tout... ça ne serait pas plus mal. À la limite, on peut épargner les gens qui en écoutent mais ce serait vraiment par souci d'humanité. Puis pour pas tâcher aussi.

Le groupe/artiste sur lequel tu n'aurais pas parié un kopeck il y a 20 ans et qui est toujours là ?

Noir Désir (ou Bertrand Cantat). Sans déconner, j'ai toujours trouvé ça foncièrement à chier alors en plus le voir se remettre à faire de la musique (même si c'est un bien grand mot aujourd'hui)... j'espérais que les douches de prison l'inspireraient plus que les radiateurs vu le résultat la dernière fois, ben non, c'est encore plus à gerber.

Lemmy, Chris, Chi, Chester,... qui te manque le plus ?

Bon déjà on va remettre l'église au milieu du village : en fait Lemmy n'est pas mort puisqu'il est immortel. Donc il se repose juste un peu. C'est tout. Sinon les autres cités, c'est moche, même si je me dis que Chester est passé à l'acte après avoir écouté par accident le dernier album de Linkin Park, alors forcément, ça n'a pas dû l'aider. Mais bon, ça reste vraiment triste, même pour lui. Surtout quand on se dit que des mecs comme Nicolas Sirkis sont toujours en vie, eux.

La plus grande imposture rock/métal de ces 20 dernières années ?

OK t'as 3 heures et la place pour que je ponde un annuaire ? Je préviens mes avocats parce que ça va piquer. Bref, à égalité tout plein de truc : Pleymo / la team Nowhere (ou presque) qui s'est pris pour un truc 'bigger than life' alors qu'en fait, c'était juste au mieux très moyen, au pire tout moisi. Mais c'est aussi la faute des gens. Toujours en fait... Sinon au hasard : Megadeth (d'ailleurs je pense que c'est pour ça qu'ils reviennent au Hellfest), Dagoba (bah ouais, de purs Marseillais qui voulaient faire du vrai metal comme des grands, ça ne pouvait pas être crédible longtemps... du coup, pas de surprise, ça ne l'a jamais été...), Sidilarsen (parce que derrière le propos vaguement politique à deux balles et demi sur Facebook, c'est artistiquement très faible...), les campagnes de crowdfunding de Psykup, à peu près tous les groupes d'opéra metal, VRAIMENT toute la scène deathcore machin (les Suicide Silence et autres Betraying The Martyrs & co). L'album de Metallica et Lou Reed. Et les labels "payant" aussi. Voilà, tu en veux d'autres ? J'ai des noms.

Le groupe que tu as toujours raté ces 20 dernières années ?

Plèvre, parce que je n'ai jamais pu savoir à quelle heure ils allaient jouer ces cons.

Le festival qui était une référence en 98 et qui est maintenant un champ à patate ? Et inversement ?

Bah les Eurocks évidemment. Inversement, le Roadburn bien entendu.

L'anecdote de concert thumbs up...

Los Disidentes Del Sucio Motel venus retourner le sud-est de la France (même qu'il y avait du monde, ce truc improbable quand même) parce qu'ils ont repris du Massive Attack juste pour (The) Aurelio et madame (The). Voilà pour l'ego-trip béton. Et (The) Aurelio n'aime rien moins qu'on lui caresse l'ego. Dans le sens

du poil bien entendu.

L'anecdote d'interview thumbs up...

Cult Of Luna et Dillinger Escape Plan qui m'ont fait la même. A savoir mettre deux mois pour répondre... sauf que quand ils l'ont fait, j'en ai bouffé pour six pages à traduire. Même que pour DEP, ils en ont remis une couche trois jours après les bougres ! J'avais quatre pages de plus. Des bonhommes.

L'anecdote de concert "je suis pas venu ici pour souffrir, ok ?"...

C'était il y a quelques années sur un concert de je ne sais plus qui. La première partie tentait un truc vaguement expérimental, plutôt barré mais foireux. Ils se la jouaient artistes incompris, du genre "Ouais mais nous on fait un truc original tu vois...". Sauf que c'était mal branlé, pas en place et que ça jouait faux. Je leur ai dit. En gros ils ont répondu que "Tu comprends pas, c'est prévu, parce qu'on propose quelque chose de différent, d'original". Bref, ça m'a confirmé que faire de l'original pour sortir des sentiers battus... si tu fais de la daube, tu fais de la daube. Point barre. Putain, c'était tellement mal foutu que je suis sorti après genre trois morceaux avec presque l'envie d'écouter un album de Poison. Ou d'Europe. Voire même des deux.

Définis le W-Fenec en un mot...

OUNUNISME

Questions cons :**Ton single préféré inavouable de cette double décennie ?**

(regarde dans son ipod...) Coldplay - "Clocks" (refouille dans son ipod > ah tiens du Implore (death/grind allemand) > PLAY ! Blague à part, ça me gonfle les pseudo ayatollahs du bon goût. Ce n'est que de la musique hein, on ne sauve pas des vies. Je sais, c'est parfois paradoxal avec mes réponses mais en même temps, bon goût ou pas, élitisme ou pas, j'ai pas envie de me faire souiller les tympans avec du Steel Panther, faut pas pousser.

La dernière fois que tu as eu les cheveux longs ?

c'était il y a cinq/six ans et le premier qui sort une photo se prend une balle.

La dernière fois que tu as bu une Tourtel ?

(The) Aurelio boit du coca-cola à la place de la bière. Le vrai, pur, avec 42 sucres par gorgée dedans parce que le light c'est pour les fiottes. Et pour Cactus.

Le nom du dernier groupe dont tu portais fièrement le tee-shirt il y a 20 ans ?

(The) Aurelio n'est pas une groupie. Mais bon, les Deftones quand t'es lycéen, ça passe non, ça aurait pu être un vieux teesh crasseux de Nirvana hein.

Et ton premier concert avec des boules Quiès c'était quand ?

(The) Aurelio n'a pas besoin de boules Quiès mais les musiciens de Muse en ont besoin quand (The) Aurelio écoute un de leur album. Bon, cela dit, une fois il s'est encaissé un concert Celeste + Rorcal en façade, ça bourdonnait un peu le lendemain matin.

La dernière fois que tu as porté un bracelet clouté ?

(The) Aurelio préfère laisser ce genre de choix vestimentaire douteux à Pooly. Si quelqu'un peut d'ailleurs demander une résolution d'urgence auprès du comité du bon goût.... Merci d'avance.

La dernière fois que tu as pris un truc sur la tronche en concert ?

Personne n'envoie de truc sur la tronche de (The) Aurelio. À part peut-être des riffs si le groupe s'appelle The Dillinger Escape Plan.

Et tes enfants, ils headbangent sur Tchoupi ?

Pas encore, mais la playlist de leur conception inclura forcément un peu de Converge ou de Gaza. Mais aussi un peu de Clint Mansell, Max Richter et Massive Attack. Parce qu'on n'est pas des bêtes quand même. Mais c'est sûr qu'il y aura du hard. Même que je ferai peut-être un live-tweet tiens !

JULIEN



Mais qui es tu ?

Julien, arrivé en 2012. J'ai commencé à vouloir écrire quelques articles sur le rock. Avec des potes, on a eu un site qui s'est appelé successivement Crepuscule Zone, Hydres du Rock (dans sa plus faste période) puis Le Blog à la Noix. Quand le bateau a pris l'eau, j'ai cherché un nouveau terrier. Je me suis tournée vers les fenecs en proposant une chronique de Du ciment sous les plaines de Noir Désir. En guise de réponse, les gars m'ont direct confié l'interview de Serge Teyssot Gay pour la sortie Zone Libre Polyurbaine. C'était en 2015, j'avais 33 ans et c'était un rêve pour un gros fan de Noir Dez comme moi.

Tes albums références de ces 20 ans ?

Pfff, la selection est pas facile. Avant 1997, j'écoutais tous les albums de Nirvana en boucle (pirates compris) et Appetite for destruction des Guns N' Roses. Le tout en cassette. Ah oui, j'avais aussi un cassette deux titres de AC/DC avec Highway to Hell et Hells bells. Après, ben voilà la liste :

#1 : Aerosmith - Nine lives - Les graveurs de CD arrivaient, j'ai commencé la diversification notamment par cet album.

#2 : SOAD - System Of A Down - Découvert par la video "Spiders" chez Conan O'Brien. Folie furieuse !

#3 : NOFX - Pump up the valuum - Avec Punk in drublic, c'est mon top NOFX !

#4 : Cypress Hill - Skull & bones - Avec Temple of boom, c'est mon top Cypress Hill !

#5 : SOAD - Toxicity - Découvert par MTV sur le clip de "Chop Suey". J'ai acheté le CD et j'ai vite glissé la galette dans le poste de la bagnole. J'étais avec un pote. On s'est regardé prendre une claque et on a éjecté l'album l'histoire de souffler quelques semaines. Aujourd'hui, c'est un classique pour nous deux et cette histoire nous fait sourire.

#6 : Noir Désir - Des visages des figures - Première écoute avec "Le vent nous portera" à la radio qui n'a pas retenu mon attention au début. Quelqu'un du boulot m'a ensuite filé le CD et j'ai accroché sur l'ensemble. Techniquement, c'est sans doute le meilleur (même si en terme d'énergie, je préfère un Tostaky).

#7 : SOAD - Steal this album - Petit faible pour l'enchaînement "Roulette"/"Streamline".

#8 : QOTSA - Songs for the deaf - Encore MTV avec le clip de "No one knows" où j'aperçois Dave Grohl à la batterie.

#9 : Foo Fighters - One by one - Un lien étrange avec la lecture du Seigneur des Anneaux. Long à expliquer.

#10: Audioslave - Audioslave - Encore et toujours MTV ! Merci pour ces années où c'était pas encore dégueulasse !

#11: The Darkness - Permission to land - Vous allez pas le croire. Ben si ! Avec le clip de "Growing on me" ! Rien de mieux dans le style depuis Queen.

#12: SOAD - Mezmerize - J'ai loupé le concert à Lyon. Pour me consoler, j'ai eu un appel qui me permettait d'écouter en entier "Lost in Hollywood". Sympa !

#13: SOAD - Hypnotize - Six mois plus tard, toujours aussi bon.

#14: Noir Désir - En public - Noir Dez est aux arrêts, la beauté du live me fait espérer un retour.

#15: Foo Fighters - Skin & bones - Écoute attirée par le titre "Marigold" que je connaissais par Nirvana.

#16: Korn - Unplugged - Découvert à la radio avec la reprise de "Creep" de Radiohead.

#17: QOTSA - Like clockwork - Univers esthétique et musical que j'ai trouvé superbe, année où je suis allé

voir le groupe en concert.

#18: Nick Cave - Push the sky away - Découvert par le titre "Jubilee street" que j'ai écouté en boucle.

#19: Black Sabbath - 13 - Un nouveau Black Sabbath avec Ozzy, j'en suis !

#20: Radiohead - A moon shaped pool - Découvert par le clip "Burn the witch". J'ai particulièrement squatté cet album avec un casque au travail. C'est parfait pour rédiger les projets et être au calme.

Ton ou tes concerts références de ces 20 ans ?

Queens of the Stone Age, Détroit, Zone Libre.

Le groupe qui existait il y a 20 ans et que tu es encore étonné de voir encore tourner ?

Les Melvins et NOFX (sans que ça baisse de came).

Le groupe que tu as vu sur une scène de bar pourri il y a 20 ans et qui maintenant remplit les stades (ou inversement) ?

Les stades pas encore mais bientôt j'espère : Mountain Men.

Le groupe qui n'a pas splitté il y a 20 ans et que tu aimerais bien qu'ils arrêtent une fois pour toutes ?

Nickelback.

Le groupe/artiste qui depuis 20 ans est une tuerie en concert ?

NOFX.

Le groupe/artiste sur lequel tu n'aurais pas parié un kopeck il y a 20 ans et qui est toujours là ?

Anvil. Voir The Story of Anvil.

Lemmy, Chris, Chi, Chester,... qui te manque le plus ?

Chris sans l'ombre d'un doute. 'Tain, ça c'était une voix !

La plus grande imposture rock/métal de ces 20 dernières années ?

Quand en 91, l'émission Top of the Pops invite Nirvana à jouer sur une bande pré-enregistré "Smells like teen spirit". Heureusement, Cobain s'est vengé en faisant légèrement le pitre ;)

Le groupe que tu as toujours raté ces 20 dernières années ?

Foo Fighters. J'ai même eu des billets en main. Attentat

oblige annulation.

Définis le W-Fenec en un mot...

En un mot, trop dur avec tout ce qu'on écrit !

Questions cons :

Ton single préféré inavouable de cette double décennie ?

Christophe - "Les mots bleus". Merci à Bashung qui a sublimé la chanson.

La dernière fois que tu as eu les cheveux longs ?

Jamais et puis aujourd'hui la matière a foutu le camp.

Le dernier concert où tu as tenté un slam ? un pogo ? un wall of death ?

NOFX, pour le pogo.

La dernière fois que tu as bu une Tourtel ?

Il me semble que j'ai goûté à l'âge de 14 ans. Il y aurait donc 21 ans.

Le nom du dernier groupe dont tu portais fièrement le tee-shirt il y a 20 ans ?

Nirvana.

...et ton premier concert avec des boules Quies c'était quand ?

Exactement, je sais pas. J'ai mis un moment avant d'en mettre en tout cas.

La dernière fois que tu as porté un bracelet clouté ?

Jamais. J'étais plus chaîne en fer au portefeuille, chemise à carreaux et jean large troué.

La dernière fois que tu as pris un truc sur la tronche en concert ?

Jamais.

MIC



Mais qui es tu ?

Mic, je fais partie officiellement de la Team depuis l'été 2014. Mais je suis le webzine aux longues oreilles depuis 2004/2005 autant que je m'en souviens ! 33 ans à l'époque au moment de mon intronisation dans le terrier, l'âge du Christ. J'ai rejoint l'équipe des renardeaux pour m'occuper des news essentiellement. Je chronique très peu par faute de temps. Deux enfants à la maison, ça occupe son homme ! Et quelques live-reports quand j'en ai la possibilité. La région de Lyon permet de voir pas mal de concerts, ça c'est cool ! Outre cette passion, dans la vraie vie, je suis commercial dans les dispositifs médicaux implantables.

Tes albums références de ces 20 ans ?

Il y en a pas mal. Pour faire une sélection significative de ce que j'écoute essentiellement, je dirais sans ordre de préférence pour ces 20 ans écoulés :

The shape of punk to come de Refused, la grosse claquette
Toxicity de System Of A Down

White pony de Deftones, même si je préfère Around the fur qui reste pour moi leur meilleur (mais sorti avant 1998 donc hors concours sur cette question !)

Follow the leader de KoRn

In your honor des Foo Fighters

Option paralysis de Dillinger Escape Plan

Jane Doe de Converge

Make yourself d'Incubus

Ecce lex de Nostromo

L'album live qui transpire l'énergie par excellence avec Vivants de FFF

Sacrament de Lamb Of God

Hybrid theory de Linkin Park, l'album après lequel ils auraient dû arrêter. Enfin peut-être après Meteora, admettons.

The blackening de Machine Head

Contraddiction de Mass Hysteria, le meilleur album de leur discographie

Mutter de Rammstein

Get what you give de The Ghost Inside

The sufferer and the witness de Rise Against

Le premier album éponyme de Soulfly.

Mais MA référence par dessus tout reste l'éponyme de

Rage Against The Machine qui a fêté ses 25 bougies en 2017. Il y a tout dans cet album. Un must-have !

Ton ou tes concerts références de ces 20 ans ?

"The battle of Paris" à Bercy, le 4 juin 2008 avec la reformation de Rage Against The Machine. Un Bercy survolé. Après une première partie moisie de Saul Williams, les Américains m'ont filé une baffe dont je me rappellerai toute ma vie ! Même mes parents ne m'ont jamais gifler ainsi ! (rires). Et c'était d'autant plus inespéré à l'époque de les voir jouer après leur split de 2001 donc d'autant plus jouissif !

J'ai eu la chance de les revoir au Rock am Ring en 2010 pour les 25 ans du fest' et pareil, re-grosse baffe. Dément !

Mes autres concerts de référence. Hum, je dirais tous ceux que j'ai pu voir de Mass Hysteria. À l'exception de leur date aux Eurocks de 2005 où Mouss et ses acolytes ont remplacé Sum 41. C'était à l'époque de l'album noir. Il n'y avait aucune énergie sur les morceaux live du dit-album. J'étais mal pour eux. Mais outre ce passage à vide, j'ai toujours pris d'énormes tartes en live avec eux, dont un dantesque Hellfest 2016 où je me suis fait gaulé mon iPhone du boulot dans le pit après le premier morceau pour la petite histoire. Grrr. Mais MH en concert, c'est de la put*** de valeur sûre ! Furia !

Pour terminer, j'ai pris un ultra bon kiff à la date de Metallica de Lyon en septembre dernier. Les mecs ont quand même une prestance sur scène de malade ! Malgré les approximations de Lars, on les excuse parce que franchement ils assurent sacrément malgré les années !

Le groupe qui existait il y a 20 ans et que tu es encore étonné de voir encore tourner ?

Anthrax. Ils font partie du Big Four mais franchement, je trouve ce groupe naze. Je comprends pas qu'ils soient encore de la partie. Une énigme.

Après à cette question, on peut répondre avec pleins de vieux groupes des familles. Toto, Deep Purple, Iron Maiden, Judas Priest, etc.

Le groupe que tu as vu sur une scène de bar pourri il y a 20 ans et qui maintenant remplit les stades (ou inversement) ?

Aucune idée. J'ai jamais été spécialiste pour dénicher des groupes montants. Et puis il y a 20 ans, je n'étais même pas majeur donc je faisais assez peu de concerts.

Groupe qui n'a pas splitté il y a 20 ans et que tu aimerais bien qu'ils arrêtent une fois pour toutes ?

Il y en a pas mal. Muse, KoRn, Incubus et j'en passe.

Groupe/artiste qui depuis 20 ans est une tuerie en concert ?

Cf ma réponse à mes concerts de référence : Rage Against The Machine et Mass Hysteria.

Lemmy, Chris, Chi, Chester,... qui te manque le plus ?

Chi, pour l'amour que je porte à Deftones. Un de mes groupes préférés. Qui a su évoluer et se réinventer au travers de ses 20 ans sans se répéter. Un vrai talent. Mais un big-up à Lemmy pour ce qu'il représente. Pas super fan de Motörhead à la base, il faut admettre que ce mec représentait la rock-attitude par excellence. Merci Lemmy pour ton apport au monde du rock !

La plus grande imposture rock/métal de ces 20 dernières années ?

Il y en a des impostures. Muse au hasard ? Même si je reconnais que les musiciens ont un vrai talent à la base. C'est devenu aujourd'hui une farce ce groupe. Mais pourtant ça marche. Incroyable mais vrai.

Le groupe que tu as toujours raté ces 20 dernières années ?

Les Foo Fighters ! Quand bien même j'avais mes billets pour leur date lyonnaise à la Halle Tony Garnier de novembre 2015. Mais avec les attentats du Bataclan, elle a été annulée. Put*** d'intégristes !

Il y aussi FFF que j'ai toujours voulu voir en live et que je n'ai jamais pu. Ceci étant je ne suis pas sûr qu'aujourd'hui, ça ait la même gueule qu'à la grande époque des 90's.

Définis le W-Fenec en un mot...

Passion.

Questions cons :

Ton single préféré inavouable de cette double décennie ?

Bonne question. Mais difficile parce que hormis du

rock/metal, je n'écoute rien d'autre. Désolé, je sèche.

La dernière fois que tu as eu les cheveux longs ?

Jamais. Pas de tatouage, piercing, cheveux longs à déclarer.

Le dernier concert où tu as tenté un slam ? un pogo ? un wall of death ?

Un circle pit au concert de Mass Hysteria à Lyon en juin dernier pour les 20 ans de l'asso Mediatone, ça marche ?!

La dernière fois que tu as bu une Tourtel ?

Cet été, c'était aromatisé au citron je crois. Un vestige de la deuxième grossesse de ma femme qui traînait dans le frigo et il n'y avait plus rien d'autre comme soft-drink.

Nom du dernier groupe dont tu portais fièrement le tee-shirt il y a 20 ans ?

Je n'ai jamais trop porté de T-shirts à l'effigie de groupes. Les fringues, c'est pas mon truc. Hormis trois T-shirts de Mass Hysteria, AC/DC et Rage Against The Machine que je dois avoir dans mes affaires.

...et ton premier concert avec des boules Quiès c'était quand ?

Ça fait longtemps que j'en porte à chaque concert. À une date de The Ghost Inside, j'étais collé devant la scène et le son était tellement fort que malgré les boules Quiès, je me suis tapé des acouphènes pendant 3 jours après, avec des sifflements affreux. Donc je me protège systématique ! J'avais enchaîné avec SOAD la veille et Prodigy le lendemain donc autant dire que mes oreilles s'en souviennent encore ! Et puis comme je fais de la batterie, j'ai pris le réflexe pour ne pas devenir sourd !

La dernière fois que tu as porté un bracelet clouté ?

Comme pour les cheveux longs, JA-MAIS.

La dernière fois que tu as pris un truc sur la tronche en concert ?

Un grand coup de coude à MetallicA en septembre dernier. Un connard de golgoth devant moi m'a (gentiment) éclaté la lèvre. Sympa.

LE W-FENEC, C'EST PLUS DE :

- > 40 000 news publiées
- > 3000 groupes chroniqués
- > 6000 albums chroniqués
- > 546 interviews
- > 30 magazines en ligne depuis 5 ans
- > 255 hectolitres de bière
- > 3,7 tonnes de frites



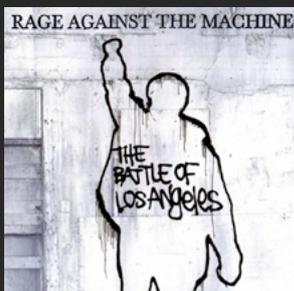
LA PLAYLIST DES 20 ANS

VOICI 100 TITRES QUI "RÉSUMENT" AUTANT QUE POSSIBLE LES 20 ANNÉES QUI VIENNENT DE S'ÉCOULER, ON A ÉTABLI CE PSEUDO CLASSEMENT EN NE GARDANT QUE 5 TITRES POUR CHAQUE ANNÉE AVEC UNE MÉTHODE SAVANTE DE CALCULS QUI COMBINAIENT LES ALGORITHMES DE L'EUROVISION ET DES COUPS DE COEUR. TU PEUX (À PEU PRÈS) RETROUVER CETTE LISTE SOUS FORME DE PLAYLIST À LA FOIS SUR **YOUTUBE** ET SUR **SPOTIFY**, TU AS COMME CELA DE QUOI PASSER PLUSIEURS HEURES AVEC LES TITRES QUI NOUS ONT MARQUÉS DEPUIS 1998 ! IL Y A DES GROUPES ABSENTS ET D'AUTRES TROP PRÉSENTS, MAIS ESSAYE DE RÉALISER L'EXERCICE AVEC UNE BANDE DE 10 PERSONNES ET ON EN REPARLE ! POUR ÉVITER TROP D'EMBROUILLES, ON A MIS EN LIGNE UN DEUXIÈME TOP 100 DIT "ALTERNATIF", IL EST DÉJÀ DISPO SUR **YOUTUBE** ET REPREND DES TITRES PAS LOIN D'ÊTRE DANS CE TOP ET ENCORE PLUS DE COUPS DE COEUR PAS FORCÉMENT FÉDÉRATEURS ET "INDISCUTABLES". ENFIN, PARCE QU'ON EST PLUS QUE PROCHE DE LA SCÈNE FRANÇAISE ET QU'ON EST FIER DES GROUPES DE CHEZ NOUS, ON A AUSSI SOUS LE COUDE UN TROISIÈME TOP 100 UNIQUEMENT AVEC DES TITRES FRANÇAIS. ENJOY !



>1998

New noise - Refused
 Pure morning - Placebo
 Intergalactic - Beastie Boys
 Eye for an eyes - Soulfly
 Rising son - Massive Attack



>1999

Contraddiction - Mass Hysteria
 S.O.S - Burning Heads
 Sleep now in the Fire - Rage Against The Machine
 Starfuckers, Inc. - Nine Inch Nails
 Lurk - Shovel



>2000

Passenger - Deftones
 The nobodies (acoustic version) - Marilyn Manson
 Rose - A Perfect Circle
 We are Motörhead - Motörhead
 Notion - Coal Chamber



>2001

Lateralus - Tool
 À l'envers à l'endroit - Noir Désir
 Chop Suey! - System Of A Down
 Finest our - Will Haven
 Space time - Gojira



>2002

No one knows - Queens Of The Stone Age
 All my life - Foo Fighters
 Roulette - System Of A Down
 Like a stone - Audioslave
 Hi-speed soul - Nada Surf



>2003

Seven nation army - The White Stripes
 Barb4ry - EZ3kiel
 There there - Radiohead
 Sodocratie - Freedom For KingKong
 Hexagram - Deftones



>2004

Iron tusk - Mastodon
 Les gens (live) - Lofofora
 Culture for dollars - Dälek
 Arrête de te la péter - Didier Super
 Back off - Flying Donuts



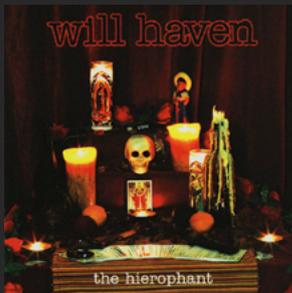
>2005

Encore Sourire - Unswabbed
 I'm Shipping up to Boston - Dropkick Murphys
 Lonely day - System Of A Down
 You know what you are? - Nine Inch Nails
 Helicopter - Bloc Party



>2006

World wide suicide - Pearl Jam
 Glasgow mega-snake - Mogwai
 Vicarious - Tool
 Finland - Cult of Luna
 Incinerate - Sonic Youth



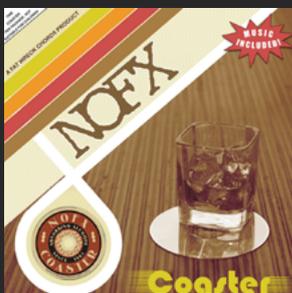
>2007

Make It Wit Chu - Queens Of The Stone Age
 Runnin' Wild - Airbourne
 Hierophant - Will Haven
 Nude - Radiohead
 Society - Eddie Vedder



>2008

Bleed - Meshuggah
 Vacuity - Gojira
 Eternal kingdom - Cult of Luna
 Break or die - EZ3kiel
 Hide your anger, give your mouth - Impure Wilhelmina



>2009

Check My Brain - Alice In Chains
 World On Fire - Mass Hysteria
 I Am An Alcoholic - NOFX
 Oblivion - Mastodon
 Just Breathe - Pearl Jam



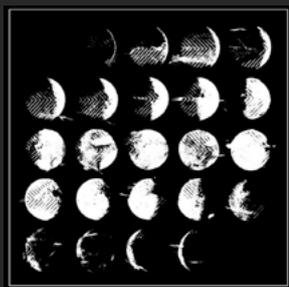
>2010

Nebelwand - Omega Massif
 No Quarter - Tool
 Royal - Deftones
 Brotherhood of Man - Motörhead
 Trouble Seeker - Cypress Hill



>2011

San pedro - Mogwai
 Make some noise - Beastie Boys
 Palabra mi amor - Shaka Ponk
 A beautifull death - Will Haven
 Stupeflip vite !!! - Stupeflip



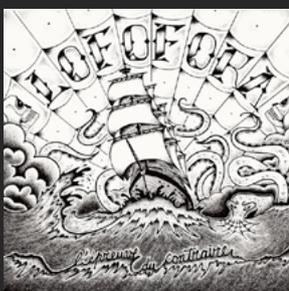
>2012

Veins and veils - Converge
 The Gift Of Guilt - Gojira
 Keep focus - Sleepers
 Anatemnein - Eths
 Leathers - Deftones



>2013

How I Survived the Punk Wars - Hey! Hello!
 My God is the sun - Queens Of The Stone Age
 The devil put dinosaurs here - Alice In Chains
 In awe of - Cult of Luna
 Prancer - The Dillinger Escape Plan



>2014

Slap and shot - Cheveu
 Lux - EZ3kiel
 Perfect match - Triggerfinger
 Pyromane - Lofofora
 The roar - Kerretta



>2015

Prophétie - The ARRS
 Charlie - No One Is Innocent
 Electricity - Motörhead
 Repentless - Slayer
 Razed to the ground - Vision Of Disorder



>2016

Silvera - Gojira
 Apex III - Mars Red Sky
 'Tis a pity she was a whore - David Bowie
 Life or death - Helmet
 I walk for miles - Dinosaur Jr

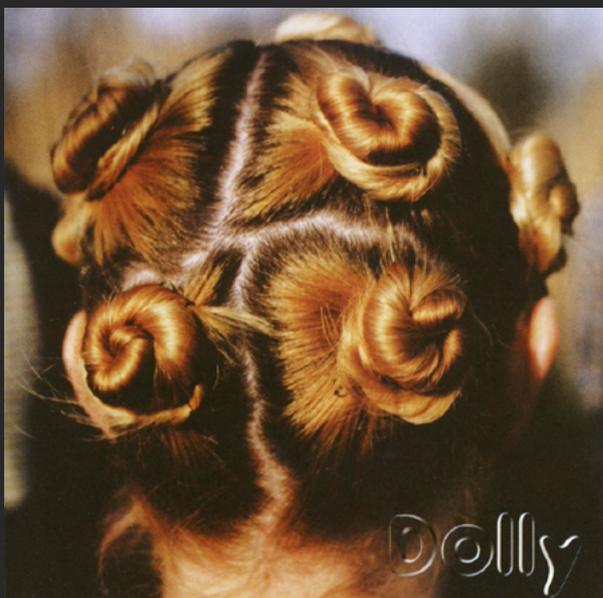


>2017

Kammthaar - Ultra Vomit
 Villains of Circumstance - Queens Of The Stone Age
 Say goodbye to our heroes - Rancid
 Run - Foo Fighters
 Unfuck the world - Prophets of Rage

DOLLY

Dolly (East West France)



“Je ne veux pas rester sage” clame Manu, appuyées par de solides guitares parfois indolentes, souvent percutantes. C’est tout en haut des cimes que cet album éponyme emmène les Nantais qui ont su trouver leur style, quelque part entre le grunge, la power-pop et le rock noisy.

“Quand l’herbe nous dévore”, que nous reste-t-il à faire ? Même une armée de soldats Playmobil ne pourrait nous aider... Mieux vaut alors attendre cette “Fin d’époque” que différents bruits annoncent, bruits entendus et attendus par David, le leader de Silmarils qui prête ses talents d’auteur sur quelques titres. Mais rien ne presse... “Les mots” se glissent et nous promènent sous des cieux distordus et traversés par des batteries d’orages qui se succèdent calmement. “Joe” s’est tanqué au vert, maintenant lui son truc c’est l’enfer, un accident, rien qu’un accident, bing, bing, les guitares comme son crâne se fendent, un accès de rage et puis plus rien. La mort encore, cette fois ci, mu par une volonté incompréhensible pour les autres, pour les amis qu’il nous reste toujours, oui pourquoi “Partir seule” ? Une fuite en avant pour oublier les heurts ? Non, un acte égoïste. Il est préférable de seulement tuer le temps, “Killing time” et une vie supplémentaire

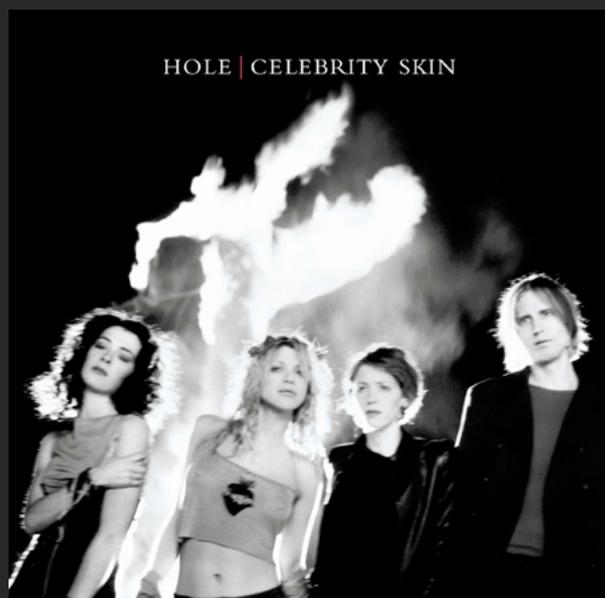
apparaît comme pour un nouveau départ. Une structure grunge classique pour une demande, “Garde moi”, que personne ne saurait refuser à une Manu enchantée. C’est une déclaration d’amour qui suit cette requête, “Si nous déposons les armes”, une bonne idée susurrée par la voix de Manu, douce et docile au milieu de ce “Monde sauvage”. Un monde volage qui vacille au loin, une balade inquiète que l’on garde en tête. Les ombres me dévorent et “J’attends” la nuit, sombre programme alors que Dolly brille comme l’or. Le sursaut vient en anglais, une révolte contre ceux qui rêvent “Love and money”, un combat qui prend une incroyable dimension lors des concerts.

Dolly a pris sa chance, a travaillé dur et a affronté ses peurs pour nous donner un album humain, bien écrit et efficace. Bon vent.

■ Oli

HOLE

Celebrity skin (Geffen Records)

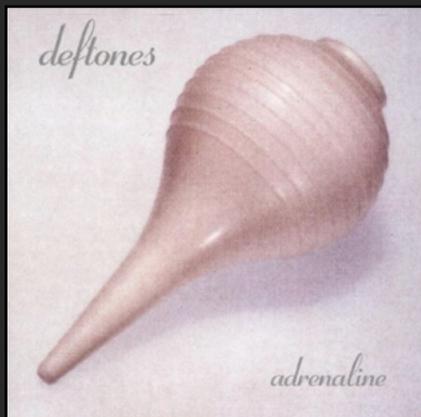


retrouve pas de la trempe de "Live through this", et encore moins de "Pretty on the inside". Hole a vieilli, a muri, mais ne s'est pas pour autant vendu au besoin commercial. Hole, bien aidé par sa popularité, en profite pour vendre plus d'albums, et toucher un plus large public. Est-ce mal ? La musique de Hole continue son chemin en ouvrant le voie pour d'autre...

■ Pooly

Dernier album en date de Hole, *Celebrity skin*, est un album important, un album que Courtney ne pouvait pas louper. À certain qui diront qu'il s'agit d'un album commercial, d'autre rétorqueront qu'il s'agit de celui de la maturité. À chacun son avis, mais Hole a bien changé depuis ses débuts. Courtney a atteint une maturité musicale, comme elle le déclarait dans une interview "Je sais maintenant quel est le riff qui va sonner après tel ou tel passage...", Courtney aurait-elle douté d'elle? *Celebrity skin* est l'album tant attendu, après une tournée, un film et des mondanités, la tornade du rock, moins provocatrice, elle revient !

Armée sur certains morceaux de Billy Corgan, qui lui coûte plus en bouffe et en drogue que ce qu'il mérite, Courtney s'en débarrasse. L'album commence sur un morceau typique de Hole, non ! Ils n'ont pas été pourri par les maisons de disques et consorts... Même si l'album reste en fait beaucoup plus clean et light que les précédents, l'âme de Hole en reste intacte. Hole balourde sa plainte à travers des chansons qui vous clouent sur place, telle "Dying" ou "Northern star", écrite en une demi-heure. "Northern star" fait partie de ces chansons qui s'accrochent à vos oreilles, qui vous retourne. Coté morceaux énergiques, on n'en



DEFTONES

Adrenaline
[Maverick / Warner Bros Records]

“Bored” Le premier titre que j’ai entendu. Répétitions de gros riffs métal entrecoupés de courtes poses, la recette est simple mais diaboliquement efficace. Je défie quiconque de ne pas bouger, ne serait-ce que le gros orteil, pendant le morceau. “Minus blindfold”, la voix de Chino nous emporte au cœur du titre sans qu’on puisse ne rien faire. Le rythme est en nous, nous subissons les assauts de la guitare sans nous défendre, nous sommes pris au piège. “One weak”, un peu de calme, une respiration et on replonge. “Nose-bleed” Aggressif, entraînant, violent, destructeur. “Lifter”, Chino s’est calmé et pourrait presque nous faire pleurer... “Root”, putain d’intro de la mort, maîtrise totale des instruments, il y a tout les Deftones dans ce morceau. Excellent. “7 words”, une douce introduction avant un furieux refrain et on recommence. “Birthmark”, un “slow” somptueux, même s’il est rapide pour un slow... Non, les Deftones sont toujours en furie et c’est aussi bien. “Engine n°9”, morceau légèrement rappé mais ça passe comme une lettre à la poste. “Fireal”, ce morceau est génial. Il s’en dégage des émotions intenses, si vous êtes sensibles, vous devez adorer ce morceau. Mais attention quand même, c’est pas du Céline Dion. Le “ghost” track est à l’image de l’album, superbe. Une énergie incroyable. Le son power-pop me refait penser à la fin instrumentale des concerts de Placebo.

■ Oli

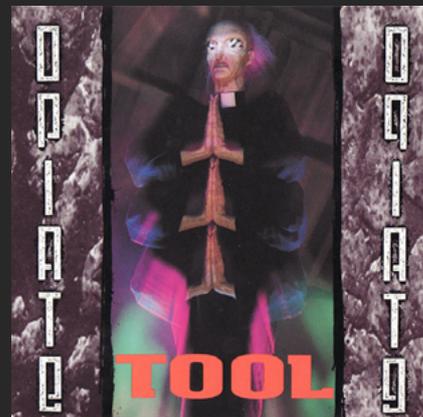


RAMMSTEIN

Herzeleid
[Motor Music]

Herzeleid est un album lourd, très lourd, puissant, très puissant. Imaginez qu’un 38 tonnes vous traverse la tête, ça fait mal. Herzeleid est un pavé, un parpaing plutôt, d’où il est difficile d’extraire des titres. Mis à part le “Rammstein” planant, détonnant, assourdissant qui achève l’album et celui qui l’a écouté jusque là. Mais avant cette apothéose, doit-on préférer les riffs rapides et acérés de “Weisses fleisch” ou ceux de “Laichzeit” ? Le calme relatif de “Das alte leid” est-il plus enviable que celui de “Seeman” ? Le rythme de “Asche zu asche” ou la lourdeur de “Heirate mich” ? Il n’y a pas à choisir, on prend le tout et même le reste. Dès le premier album, Rammstein a imposé son SON, son STYLE, il sera difficile de faire mieux... Mais les Berlinoïses ont relevé le défi et sorti Sehnsucht.

■ Oli

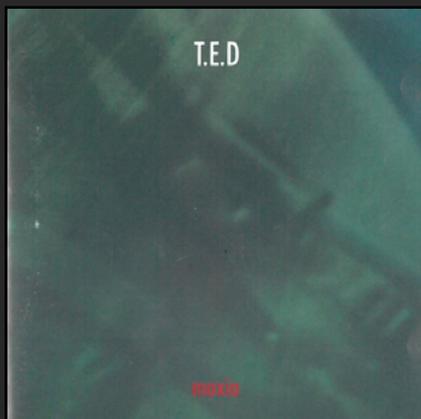


TOOL

Opiate
[Zoo Entertainment]

Les bases de la musique de Tool sont posées dès les premières notes, et c’est du très grand Tool / L’agressivité apparaît ensuite, histoire de montrer, sur cette carte de visite, que Tool peut jouer sur plusieurs registres tout en restant Tool / Le suivant est moins intéressant, différent surtout, la voix de MJ Keenan perd un peu de son charme en s’écartant de son timbre habituel / Un Tool survolté nous fait vite oublier ce morceau, tant la qualité du live est extraordinaire / Tool est déjà très bien rôdé, morceau d’anthologie. À lui seul, ce titre justifie l’achat de cet album / De retour en studio pour un autre morceau légèrement différent du Tool que nous connaissons, MJK cherche encore sa voix, il ne sera pas long à la trouver avec Undertow...

■ Oli

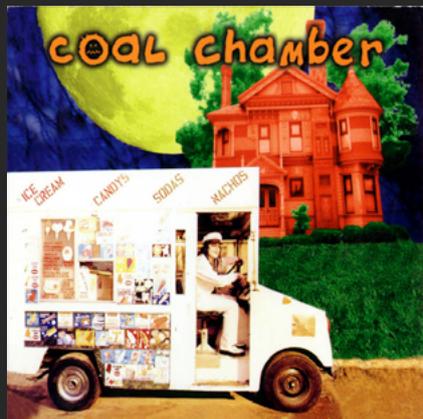


T.E.D.

Moxio
[No Squalo]

T.E.D., acronyme de This Endless Day, délivre un rock épuré, sans fioritures. Loin des saturations et distorsions excessives de certains de ces contemporains, la vibration de T.E.D. s'enroule dans l'air, s'infiltrant dans les esprits. La construction musicale, à mille lieux de la cathédrale romane, fondement basique basse-batterie pesant du rock classique, est plus proche d'une symbiose; l'un après l'autre chacun des instruments se mélange à la mélodie construite par les autres. L'harmonie de T.E.D. tient à son alchimie étrange : un quatuor rock classique (avec cependant une basse 5 cordes...) et un trompettiste. Annaïg, fragile chanteuse, donne à T.E.D. sa dimension sonore. Ses comptines, sa hargne s'entrechoque en une mélodie étrange. T.E.D. est l'auteur d'une noisy-pop colorée, rageuse, sonore, noire, circulant dans un tunnel obscur avec la vague impression radieuse de lumière (le bout de tunnel...). L'originalité de T.E.D. est loin de ses origines nantaises... mais prend ses racines outre-atlantique, mais T.E.D. est bien français, et ancre sa musique profondément dans les neurones... Vous n'avez plus qu'à espérer les voir en concert... Le groupe a splitté en janvier 1999.

■ Pooly



COAL CHAMBER

Coal chamber
[Roadrunner Records]

Whahoh ! Du métal charbonnier ! Coal Chamber, à l'opposé de tous ces groupes qui font une musique, certes sonore mais point haute en couleur, livre avec ce premier album chez RoadRunner, une quintessence du métal zarb, avec des influences diverses et constructives. Cet opus, telle une pochette surprise, adresse des petits clins d'oeil, tel celui au "The roof is on fire" (comptine américaine) que l'on retrouve dans "Sway" et qui avait été reprise par Bloodhound Gang dans "Fire water burn" avec une toute autre saveur : celle du charbon, euh, de Coal Chamber..., -] Des délires tels que "Pig", témoignent d'une fraîcheur certaine que ne peuvent garder des groupes tels que KoRn... Parmi les *** de bons groupes qu'écoute Coal Chamber : KoRn (dont on ne peut ignorer l'influence), Manhole (maintenant plus connu sous le nom de Tura Satana !), mais également Human Waste Project et Fear Factory... Coal Chamber, métal pas du tout classique fait péter le compteur de l'originalité dans le genre métal-mais-j'aime-pas-qu'on-colle-des-étiquettes... Longue vie à ce *** de bon groupe qui déchire les enceintes stéréo !!!

■ Pooly



MARILYN MANSON

Portrait of an american family
[Nothing Records / Interscope]

En 1994, Trent Reznor nous invitait à découvrir le Portrait of an american family, portrait réalisé par une bande de star-killers. Les pinceaux sont trempés dans des pots de rythmiques noires et lourdes et ont comme support une toile indus tendue sur un chevalet ... de torture. Les traits de la famille américaine sont repassés avec un fusain acéré par celui qui se proclame être le "God of fuck" dans "Cake and sodomy" et qui a les "pencils in my pocket" au moment de "Lunchbox". Sexuellement dérangés, drogués, armés, avides et mythomanes, les américains moyens sont plutôt à éviter. Pas cet album de photos qui prouve que l'artiste maîtrise déjà idéalement son art. Certaines sont si bonnes que le coeur de NIN poussera ses poulains à les retoucher, les reprendre sous un autre angle ("Organ grinder", "Dope hat" sur Smells like children). Un simple portrait ou une oeuvre d'art, "fueled by filth and fury" comme la "Misery machine", à vous de voir. En tout ça c'est un tableau musical dont HR Giger ne serait pas peu fier s'il était musicien.

■ Oli

MERCI À TOUS !

Voilà, on ne sait pas si on sera encore là dans 20 ans mais on espère que si on survit toujours, le mag sera encore plus beau, que le site aura été relooké par un mec qui s'y connaît un peu en développement web et que l'équipe, bien que réduite, soit toujours aussi motivée et chargée d'ondes positives. Bises.

PS : Ah oui, pardonnez-nous, on a pas dressé de longue liste de personnes à remercier en particulier, comme ça on n'est sûr d'en oublier aucune ! Que ce soient nos lecteurs, nos anciens collègues du terrier, nos confrères, les photographes, les groupes, les labels, les attachés de presse, les assos, les roadies... ils se reconnaîtront de toute façon...



W(ho's next) FENEC

BLACK LABEL SOCIETY

THE SOMNAMBULIST

MORBID ANGEL

PROPAGHANDI

TRITHA ELECTRIC

A VOODOO EXPERIENCE

FISHING WITH GUNS

BLACK SABBATH

LYSISTRATA

THE TEXAS CHAINSAW DUST LOVERS

AUTISTI

SHEIK ANORAK

WASTE

SPARZANZA

{...}

TU LIS LE MAG RÉGULIÈREMENT ?
ON A QUELQUES QUESTIONS POUR TOI !
ET C'EST PAR ICI :

[HTTP://WWW.W-FENEC.ORG/CONCOURS/INDEX,272.HTML](http://www.w-fenec.org/concours/index,272.html)



0118